



# LE *Reclus*

The background of the cover is a sepia-toned photograph. It depicts a woman with long, wavy hair, seen from behind, wearing a dark coat. She stands in a cobblestone courtyard, looking through an open wrought-iron gate. In the distance, a large, multi-tiered stone tower or castle is visible, partially obscured by trees. The overall atmosphere is historical and mysterious.

ELIZABETH  
HOYT

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS - 3

AVENTURES & PASSIONS

ELIZABETH  
HOYT

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS – 3

# Le reclus

ROMAN

*Traduit de l'américain  
par Daniel Garcia*



# Prologue

*Il y a très, très longtemps de cela, un soldat rentrait chez lui, traversant une campagne vallonnée. Le chemin qu'il avait emprunté était pentu et rocailleux, de grands arbres noirs s'accrochaient aux rebords des ravins qui le bordaient, et une bise aigre lui fouettait le visage. Pourtant, le soldat avançait vaillamment. Il avait vu bien d'autres lieux plus étranges et plus menaçants que celui-ci, et il en fallait davantage pour l'impressionner ;*

*Notre soldat avait combattu bravement durant la guerre, mais il n'était pas le seul : beaucoup de soldats, jeunes ou vieux, donnaient le meilleur d'eux-mêmes au combat. Et c'était plus souvent la malchance, que la justice, qui décidait qui devait vivre et qui devait mourir. Ainsi, malgré son courage, son honneur et toutes ses autres qualités, notre soldat n'était pas forcément meilleur que des milliers de ses semblables. En revanche, il différait d'eux sur un point. Il était incapable de mentir ;*

*C'est pourquoi on l'avait surnommé Dit-Vrai.*

*La nuit tombait lorsque Dit-Vrai aperçut, bâti sur la crête d'une montagne, un château impressionnant, aussi noir que le péché...*

# 1

## *Écosse, juillet 1765*

Quand l'austère manoir surgit dans le crépuscule ; Helen Fitzwilliam comprit – mais un peu tard – qu'elle avait commis une erreur d'entreprendre ce voyage.

— C'est là ? interrogea Jamie, son fils de cinq ans, assis à côté d'elle sur la banquette de la voiture. Je croyais que ça devait être un château ?

— C'est un château, idiot, répliqua sa sœur aînée, Abigail, neuf ans. Tu ne vois pas les tours ?

— C'est pas parce qu'il a des tours que c'est un château, objecta Jamie.

— Les enfants ! s'écria Helen, avant de se souvenir qu'ils étaient restés confinés dans des voitures pendant plus d'une semaine. S'il vous plaît, cessez de vous chamailler, ajouta-t-elle en se radoucissant.

Mais, bien sûr, les deux enfants feignirent d'être sourds.

— C'est rose, commenta Jamie, le nez pressé contre la vitre de la portière, et, se tournant vers sa sœur : Un vrai château peut être rose, tu crois ?

Helen soupira, et se massa les tempes. Elle souffrait d'une migraine depuis quelques heures, et le moment était fort mal choisi, car elle aurait eu besoin de toute sa tête pour leur arrivée. La vérité, c'était qu'elle n'avait pas beaucoup réfléchi avant de se lancer dans cette aventure. Hélas, c'était chez elle une habitude. Elle s'était toujours laissé guider par ses impulsions, quitte à le regretter amèrement par la suite. Et voilà comment, à bientôt trente ans, elle se retrouvait en terre

inconnue, sur le point de confier son sort et celui de ses enfants à un parfait étranger.

Quelle inconscience !

Mais il était trop tard pour rebrousser chemin. L'attelage s'arrêtait déjà à la grille du domaine.

— Les enfants, dit-elle, j'espère que vous n'avez pas oublié ce que je vous ai expliqué ? Jamie, comment nous appellerons-nous, désormais ?

— Halifax, répondit Jamie sans hésiter. Mais je m'appelle toujours Jamie, et Abigail s'appelle toujours Abigail.

— Oui, mon chéri.

Cet ajustement avait été décidé durant le voyage, quand il était apparu que Jamie éprouverait les plus grandes difficultés à *ne pas* appeler sa sœur par son vrai prénom. Helen se raccrochait à l'espoir que Jamie et Abigail étaient des prénoms suffisamment ordinaires pour ne pas attirer l'attention.

— Et nous avons vécu à Londres, précisa Abigail avec solennité.

— Ça, c'est facile à se rappeler, la railla Jamie. Puisque *nous* avons vécu à Londres.

Abigail fusilla son frère ; du regard, avant de préciser :

— Maman était la gouvernante de la vicomtesse douairière Vale.

— Et notre père est mort, et il... commença Jamie, avant de s'interrompre.

— Je ne comprends pas pourquoi nous devons raconter que notre père est mort, marmonna Abigail, dans le silence qui suivit.

— Parce qu'il ne doit pas retrouver notre trace, ma chérie, expliqua Helen, la gorge serrée, et tapotant le genou de sa fille, elle ajouta : Tout se passera bien, vous verrez. Si nous pouvons...

La portière s'ouvrit, et le cocher apparut.

— Vous vous décidez à descendre ? lança-t-il. On dirait qu'il va pleuvoir, et j'aimerais bien regagner l'auberge du village avant les premières gouttes.

— Bien sûr, lui répondit calmement Helen, songeant que ce cocher était le plus bourru qu'ils aient eu à subir durant cet interminable voyage. Pourriez-vous descendre nos bagages ?

— C'est déjà fait !

— Venez, les enfants, les pressa-t-elle, craignant de rougir devant le cocher.

Ils n'avaient que deux sacs – un pour elle, l'autre pour les enfants –, aussi ce dernier devait-il les prendre pour des indigents. Ce qui n'était, hélas, pas loin d'être la vérité.

Mais Helen préféra ne pas s'attarder là-dessus. Ce n'était pas le moment d'avoir des idées noires. Elle devrait se montrer très persuasive devant leur hôte.

Elle descendit de voiture. Le vieux château se dressait devant elle, imposant et silencieux. Il était constitué d'un bâtiment rectangulaire massif, en pierres rose pâle, flanqué aux quatre angles de tours rondes. L'allée, autrefois gravillonnée, conduisant au perron, avait peu à peu été envahie par les mauvaises herbes. Quelques arbres la bordaient, s'efforçant tant bien que mal de constituer un rempart contre le vent. Au-delà, l'horizon se fondait dans un paysage vallonné.

Le cocher était déjà remonté sur son siège.

— Au revoir ! lança-t-il sans même les regarder.

— Laissez-nous au moins une lanterne ! lui cria Helen.

Mais le bruit de l'attelage couvrit sa voix. Elle regarda, hébétée, la voiture s'éloigner.

— C'est tout noir, fit Jamie, observant le château.

— Maman, il n'y a pas de lumières ! renchérit Abigail.

Elle semblait effrayée. Helen s'alarma à son tour. Elle n'avait pas remarqué l'absence de lumières. Et si personne n'était là ? Que feraient-ils ?

Les dés étant jetés, elle s'efforça de se ressaisir. Une mère se devait de rassurer ses enfants, elle expliqua donc à sa fille :

— Nous ne les voyons pas parce que les pièces où elles sont allumées se trouvent sur l'autre façade.

Abigail ne parut pas vraiment convaincue par cette explication, mais elle hocha quand même la tête. Empoignant les deux sacs, Helen remonta l'allée, ses enfants dans son sillage, gravit le perron et s'immobilisa devant la grande porte

en chêne. Celle-ci était surmontée d'une arche gothique, noircie par le temps, et les gonds étaient en fer, comme au Moyen Âge. Elle posa ses bagages et actionna le heurtoir, en fer lui aussi.

Le son se répercuta dans le silence, sinistre.

Helen refusait cependant de croire que personne ne viendrait leur ouvrir. Le vent soulevait ses jupes, Jamie tapait des pieds sur les marches de pierre, et Abigail soupirait discrètement.

— Ils ne nous ont peut-être pas entendus parce qu'ils sont dans les tours.

Elle actionna de nouveau le heurtoir.

La nuit était presque entièrement tombée, à présent. Le soleil avait disparu derrière les collines, et avec lui la chaleur du jour. C'était pourtant l'été, et il faisait un temps magnifique à Londres. Mais Helen avait découvert en montant vers le nord qu'en Écosse, les nuits étaient souvent très fraîches, même en plein mois de juillet. Et ce château lui semblait si désolé qu'elle avait du mal à comprendre que quelqu'un ait choisi d'y vivre.

Un éclair zébra soudain l'horizon, auquel un grondement de tonnerre fit écho. L'orage se rapprochait.

— On ne va pas nous ouvrir, murmura Abigail. Il n'y a personne.

Helen sentit les premières gouttes de pluie. Le dernier village qu'ils avaient traversé se trouvait à plus d'une dizaine de kilomètres. Elle devait absolument trouver un abri pour ses enfants. Abigail avait raison : ce château était désert.

Elle les avait entraînés à l'aventure et, une fois de plus, avait échoué.

Ses lèvres se mirent à trembler. Elle s'obligea toutefois à se ressaisir. « Ne t'effondre pas devant les enfants ! » s'exhorta-t-elle.

— Il doit bien y avoir une écurie, ou un... commença-t-elle, quand le battant s'ouvrit brusquement.

Elle sursauta, recula de quelques pas, et faillit tomber à la renverse dans l'escalier qui menait au perron. Elle ne vit d'abord qu'un gouffre sombre, comme si un fantôme avait manœuvré la porte. Puis elle distingua une silhouette. Celle d'un homme, grand, mince, à l'allure intimidante. Il avait à la main une



bougie qui n'éclairait pas grand-chose. À ses côtés se tenait une bête énorme, qui ressemblait à un chien, sauf qu'Helen n'en avait jamais vu de cette taille.

— Que voulez-vous ? demanda l'homme d'un ton rogue.

Helen ouvrit la bouche pour répondre, mais au même instant un nouvel éclair déchira le ciel, illuminant l'homme. Ses épais cheveux noirs lui frôlaient les épaules. Il portait un vieux pantalon et une veste de toile grossière. L'une de ses joues était mangée par de vilaines cicatrices.

Mais le plus horrible, c'était ce trou qu'il avait à la place de l'œil gauche. Abigail laissa échapper un cri.

Ils criaient chaque fois.

Sir Alistair Munroe toisa la femme et les deux enfants qui s'étaient présentés à sa porte. Dans leur dos, la pluie tombait à présent à verse, si bien que les enfants s'étaient réfugiés dans les jupes de leur mère. Les enfants, surtout les plus jeunes, criaient dès qu'ils le voyaient. Et, généralement, ils s'enfuyaient. Quelques femmes réagissaient de même. L'an dernier, une jeune lady s'était même évanouie en le croisant dans une rue d'Édimbourg.

Alistair aurait voulu gifler cette imbécile. Pourtant, ce jour-là, c'était lui qui avait fui, rabattant son chapeau sur ses yeux. Il redoutait toujours de se rendre en ville. Voilà pourquoi il évitait désormais de sortir de chez lui. Ce n'était donc pas pour qu'une gamine vienne hurler sur son perron !

— Taisez-vous ! gronda-t-il.

La fillette ferma aussitôt la bouche.

L'autre enfant était un garçon. Un garçon plutôt chétif, qui aurait aussi bien pu avoir cinq ans que huit. Alistair n'était pas très expert en la matière vu qu'il se gardait de fréquenter des enfants. La fille était l'aînée, à l'évidence. Elle était blonde, le teint pâle, et elle le fixait avec des yeux bleus trop grands pour son petit visage. Peut-être était-elle mentalement retardée.

Sa mère avait également les yeux bleus, constata-t-il comme il reportait son attention sur elle. Elle était très belle. Bien sûr. Seule une beauté miraculeuse pouvait apparaître ainsi sur son



perron, un soir d'orage. Ses cheveux étaient d'un blond superbe, et elle arborait une poitrine que n'importe quel homme, même un reclus défiguré comme lui, aurait trouvée alléchante. Après tout, c'était une réaction normale, dictée par la nature.

— Que voulez-vous ? répéta-t-il.

Sans doute étaient-ils tous trois simples d'esprit, car ils le regardaient avec une expression hébétée. La femme, notamment, fixait son orbite vide. Naturellement. Il avait encore oublié de mettre son bandeau – en fait, il détestait le porter –, et la malheureuse ferait des cauchemars cette nuit.

Alistair soupira. Il s'apprêtait à se mettre à table – porridge et saucisses bouillies au menu – quand il avait entendu frapper à la porte. Son repas allait refroidir, ce qui le rendrait encore moins appétissant.

— Carlyle Manor est à trois kilomètres par là, reprit-il en indiquant une direction du menton.

Ces trois-là étaient de toute évidence des invités de son voisin. Il referma la porte.

Ou plutôt, il essaya.

La femme glissa le pied dans l'entrebâillement pour l'en empêcher. Alistair songea un instant à le lui écraser en claquant le battant, mais un reste de civilité le retint. Il dévisagea l'intruse, attendant une explication.

Elle redressa le menton.

— Je suis votre gouvernante.

Elle était définitivement folle. Sans doute la conséquence d'une consanguinité aristocratique, car en dépit de son comportement irrationnel, elle était richement vêtue. Ses enfants également.

Ce qui rendait d'ailleurs sa déclaration encore plus absurde.

— Je n'ai pas de gouvernante. Et comme je viens de vous l'expliquer, Carlyle Manor est...

— Non, vous m'avez mal comprise, eut-elle le toupet de l'interrompre. Je suis votre *nouvelle* gouvernante.

— Je répète. Je... n'ai... pas... de... gouvernante, articula-t-il, détachant soigneusement chaque mot dans l'espoir qu'elle comprenne plus facilement. Et je n'en ai pas besoin. Je...

— Nous sommes bien à Castle Greaves ?

- Oui.
- Et vous êtes sir Alistair Munroe ?
- Oui, mais...

Elle ne le regardait même plus. Elle fouillait dans l'un des deux sacs posés à ses pieds. Alistair la fixait, à la fois perplexe, irrité, et quelque peu excité, car sa posture lui donnait une vue plongeante sur son décolleté. S'il avait été croyant, il aurait été persuadé de se trouver face à une vision.

— Ah, la voilà ! s'exclama-t-elle d'un ton satisfait, et, se redressant avec un glorieux sourire, elle expliqua : C'est une lettre de la vicomtesse Vale. Elle m'envoie ici pour être votre gouvernante.

Elle lui tendit un morceau de papier chiffonné.

Alistair le contempla quelques instants, avant de le lui arracher des mains. Puis il approcha sa bougie pour déchiffrer la missive. Lady Grey, son chien, comprenant qu'elle n'aurait pas tout de suite ses saucisses, soupira lourdement et s'allongea sur le sol de l'entrée.

La pluie tombait de plus en plus fort. Alistair lut la lettre. Il n'avait rencontré lady Vale qu'une seule fois. La jeune femme et son mari, Jasper Renshaw, étaient venus lui rendre visite environ un mois plus tôt, sans avoir été invités. Lady Vale ne lui avait pas paru vouloir se mêler de choses qui ne la regardaient pas. Cependant, cette lettre confirmait qu'elle lui envoyait l'inconnue comme gouvernante. Quelle mouche avait donc piqué la vicomtesse ? Hélas, il était à peu près impossible de savoir ce qui pouvait bien se passer dans la tête d'une femme ! Alistair renverrait la belle gouvernante, un peu trop richement habillée, et ses deux enfants, dès le lendemain matin. Mais puisqu'ils étaient les protégés de lady Vale, il n'avait d'autre choix que de leur offrir l'hospitalité pour la nuit.

Il croisa le regard de la jeune femme.

— Comment m'avez-vous dit vous appeler ?

Elle rougit légèrement.

— Je ne vous ai pas donné mon nom. Je m'appelle Helen Halifax. *M<sup>me</sup>* Halifax. Et permettez-moi de vous faire remarquer que nous commençons à être trempés.

Son ton guindé fit – presque – sourire Alistair. En réalité, cette femme avait toute sa raison.

— Vous continuerez de vous faire mouiller tant que vous ne serez pas rentrée à l'intérieur, madame Halifax.

L'esquisse de sourire qu'elle crut voir flotter sur les lèvres de sir Alistair prit Helen au dépourvu. Elle s'intéressa malgré elle à sa bouche bien dessinée, à ses lèvres fermes et viriles. Son amorce de sourire prouvait que c'était bien un homme, et non quelque gargouille destinée à effrayer les voyageurs.

Mais il s'était vite repris, et il l'avait invitée à entrer sur un ton sarcastique.

— Merci, répondit-elle cependant. C'est *très* aimable à vous, sir Alistair.

Il haussa les épaules.

— Si vous le dites, lâcha-t-il avant de tourner les talons.

« La brute ! » pesta Helen en son for intérieur. Il ne lui avait même pas offert de porter ses sacs. Certes, un gentleman n'avait pas pour habitude de porter les bagages de sa gouvernante, mais il aurait pu au moins le proposer, ne serait-ce que par politesse.

— Venez, les enfants, fit-elle en ramassant ses sacs.

Ils durent presque courir pour suivre sir Alistair et sa chandelle – qui paraissait être l'unique source de lumière de tout le manoir. Le gros chien marchait à ses côtés. Helen, en le regardant de plus près, s'aperçut qu'il s'agissait d'une chienne. Grande, mince, d'allure sombre : elle ressemblait parfaitement à son maître.

Ils traversèrent un vaste hall, puis s'engouffrèrent dans un couloir. La chandelle projetait des ombres dansantes sur les plafonds où l'on apercevait des toiles d'araignées. Jamie et Abigail encadraient Helen. Jamie était trop épuisé pour s'intéresser à ce qui l'entourait, mais Abigail regardait avec curiosité d'un côté et de l'autre.

— C'est très poussiéreux, murmura-t-elle.

Sir Alistair se retourna, et Helen craignit qu'il n'eût entendu.

— Avez-vous mangé ? s'enquit-il, s'immobilisant si abruptement qu'Helen faillit le heurter.

— Nous avons bu du thé à l'auberge, mais...

— Parfait, la coupa-t-il, et, se remettant en marche, il lui lança, par-dessus son épaule : Vous passerez la nuit dans l'une des chambres d'amis. Demain matin, je louerai un attelage pour vous renvoyer à Londres.

Helen resserra sa prise sur les poignées de ses sacs.

— Mais je...

Il gravissait à présent un vieil escalier de pierre.

— Ne vous inquiétez pas pour la dépense. Je la prendrai à ma charge.

Helen s'arrêta au pied de l'escalier, outrée. Mais sir Alistair montait imperturbablement les marches, et la lumière s'éloignait avec lui.

— Vite, maman, la pressa Abigail.

Elle avait pris son frère par la main, et l'entraînait déjà dans l'escalier.

La brute se retourna brusquement :

— Vous venez, madame Halifax ?

— Oui, sir Alistair, répliqua Helen, les dents serrées. Mais si vous pouviez, ne serait-ce qu'un instant, considérer la proposition de lady Vale...

— Je ne veux pas d'une gouvernante, l'interrompit-il, reprenant son ascension.

— C'est incroyable ! Quand on voit l'état de ce château...

— Il me convient tel qu'il est.

Helen refusait d'imaginer que quiconque, même ce rustre, puisse aimer la poussière.

— Lady Vale m'a bien spécifié de...

— Lady Vale se sera trompée en pensant que je désirais une gouvernante.

Ils étaient enfin parvenus à l'étage. Sir Alistair se dirigea vers une porte, la poussa, et pénétra dans une chambre. Il se servit de sa chandelle pour en allumer une autre qui se trouvait sur une table.

Helen, demeurée dans le couloir, attendit qu'il ait fini. Quand il ressortit, elle accrocha son regard avec détermination.

— Vous ne voulez peut-être pas de gouvernante, mais il est évident qu'il vous en faut une.

— Argumentez tant que vous voudrez, madame, cela ne changera rien au fait que je ne souhaite pas vous garder ici.

Il leur fit signe d'entrer dans la chambre. Les enfants passèrent les premiers, mais comme il était resté sur le seuil, Helen le heurta presque, sa poitrine lui frôlant quasiment le torse.

— Soyez assuré que je vais m'employer à vous faire changer d'avis, sir Alistair.

Il inclina la tête, son unique œil brillant à la lueur de sa chandelle.

— Bonne nuit, madame Halifax.

Il referma la porte dans leur dos.

Helen contempla quelques instants le battant, avant de regarder autour d'elle. La chambre était vaste, mais en désordre. Des tentures affreuses recouvraient l'un des murs. Une petite cheminée trônait dans un coin, le lit à baldaquin massif touchait presque le plafond. La pénombre empêchait de voir distinctement le reste de la pièce, mais quelques meubles empilés les uns sur les autres laissaient deviner qu'elle servait de débarras. Abigail et Jamie s'étaient déjà écroulés sur le lit. Deux semaines plus tôt, Helen ne les aurait jamais autorisés à dormir sur un matelas aussi poussiéreux.

Mais deux semaines plus tôt, elle était encore la maîtresse du duc de Lister.

## 2

*Dit-Vrai s'approcha du château noir. Les quatre tours qui flanquaient ses coins semblaient se lancer à l'assaut du ciel étoilé. Dit-Vrai allait tourner les talons quand la grande porte grinça sur ses gonds. Un très beau jeune homme, vêtu de rouge et d'or, apparut. Il portait au doigt un anneau orné d'une pierre blanche comme le lait.*

*— Bonsoir, voyageur, dit-il Veux-tu entrer te protéger du vent et du froid ?*

*Le château était un peu inquiétant, mais la neige s'était mise à tomber, et Dit-Vrai aurait volontiers profité d'un bon feu.*

*Il acquiesça, et pénétra dans le château.*

Il faisait noir. Très, très noir.

Allongée au bord du grand lit, Abigail tendait l'oreille, à l'affût des bruits de la nuit. Jamie dormait profondément. Il s'était serré contre elle, la tête lovée au creux de son épaule. Leur mère dormait à l'autre extrémité du lit. Sa respiration était calme. La pluie avait cessé, mais les arbres continuaient de s'égoutter avec un bruit inquiétant. On aurait dit qu'un petit homme marchait sur les murs. Abigail frissonna.

Elle avait envie de faire pipi.

Peut-être qu'en restant immobile, elle finirait par se rendormir. Mais elle craignait de mouiller les draps. Cela faisait longtemps qu'elle ne faisait plus pipi au lit, mais elle se souvenait encore de la honte qu'elle avait éprouvée la dernière fois que cela lui était arrivé. M<sup>lle</sup> Cummings, leur nurse, l'avait obligée à l'avouer à sa mère. Abigail avait bien failli rendre son petit déjeuner, avant de trouver le courage de se confesser. Sur

le coup, maman avait été fâchée, mais elle l'avait regardée ensuite avec compassion, et ç'avait été encore pire.

Abigail détestait décevoir sa mère.

Parfois, celle-ci l'observait d'un air triste, et Abigail devinait pourquoi. Elle ne savait pas rire comme les autres petites filles de son âge, elle ne jouait pas à la poupée, et elle n'avait pas d'amies. Parfois, aussi, Abigail s'inquiétait elle-même de toutes les choses auxquelles elle pensait et qui lui encombraient l'esprit, mais c'était plus fort qu'elle, et tant pis si cela chagrinait maman.

Son envie, de plus en plus pressante, lui arracha un soupir. Elle n'avait d'autre choix que de se lever.

Elle risqua prudemment un pied hors des couvertures. Le plancher était froid. Elle sortit l'autre pied. Jamie grommela dans son sommeil, et se tourna vers leur mère.

Abigail tira le pot de chambre de sous le lit et s'assit dessus. Le bruit de sa miction résonna dans la chambre, couvrant celui des arbres qui s'égouttaient après l'orage.

Et soudain, un craquement derrière la porte la fit se figer. Quelqu'un se tenait dans le couloir. Abigail se rappela le visage terrifiant de sir Alistair. Et il était si grand – encore plus grand que le duc. Que se passerait-il s'il décidait vraiment de les renvoyer du château ?

Ou pire encore ?

Elle retint son souffle, en alerte.

La personne dans le couloir se racla la gorge avec un bruit effrayant, et cracha. Puis Abigail entendit un bruit de pas décroître. Elle s'éloignait.

Elle attendit que le silence soit complètement revenu avant de se relever, rangea le pot sous le lit, et se glissa sous les couvertures.

— Qu'est-ce qu'il y a ? marmonna Jamie dans son sommeil.

— Chut !

Abigail écouta encore, mais elle n'entendit que le bruit de succion que Jamie faisait avec son pouce. Il n'était pas supposé sucer son pouce, à son âge, mais M<sup>lle</sup> Cummings n'était pas là pour le gronder. Abigail referma les bras sur son frère, et le serra bien fort contre elle.



Maman avait expliqué qu'ils étaient obligés de quitter Londres, et d'abandonner la grande maison avec M<sup>lle</sup> Cummings et les autres domestiques où Abigail avait toujours vécu. Ils devraient aussi renoncer aux beaux habits, et aux délicieuses tartes au citron de la cuisinière. Autrement dit, tout laisser derrière eux. Mais maman savait-elle, avant le grand départ, combien ce château – et son propriétaire – étaient terrifiants ?

Si le duc apprenait dans quel endroit horrible ils s'étaient réfugiés, ne leur permettrait-il pas de rentrer à la maison ?

Abigail veilla encore un long moment, à rêver qu'elle retrouvait le monde qu'elle aimait.

Helen fut réveillée par les premiers rayons du soleil filtrant par la fenêtre. Elle avait pris soin, la veille, d'ouvrir les rideaux avant de se coucher, afin qu'ils ne traînent pas au lit. Mais les vitres étaient si crasseuses que la lumière pénétrait à peine à travers. Elle voulut nettoyer un coin de carreau avec le rideau, mais ne réussit qu'à coller la saleté sur la vitre.

— Je n'avais encore jamais vu d'endroit aussi poussiéreux, commenta Abigail en regardant son frère s'amuser.

Des chaises étaient entassées dans un coin de la chambre, comme si une ancienne châtelaine les avait reléguées là, puis les avait oubliées. Jamie sautait de l'une à l'autre. Chaque fois qu'il posait le pied dessus, un nuage de poussière s'élevait de l'assise rembourrée.

Helen soupira. Comment allait-elle se sortir de cette situation ? Le château était un taudis, son propriétaire une vraie brute, et elle ne savait même pas par où commencer.

Le problème, c'était qu'elle n'avait pas le choix. En quittant le duc de Lister, elle savait à quoi s'attendre : ce n'était pas le genre d'homme à se laisser déposséder facilement de ses biens. Il avait beau ne plus coucher avec elle et avoir pris d'autres maîtresses, il la considérait toujours comme sa maîtresse. Sa *possession*. Et les enfants lui appartenaient tout autant. Il avait payé pour leur éducation, et peu importait qu'il se soit rarement soucié d'eux, et qu'il n'ait pas pris la peine de les reconnaître officiellement.

Lister gardait toujours ce qui lui appartenait. S'il s'était douté qu'elle projetait de s'enfuir avec les enfants, il n'aurait pas hésité à les lui retirer, Helen en était convaincue. Une fois, quelques années plus tôt, alors qu'Abigail était encore toute petite, elle avait évoqué la possibilité de partir. En rentrant d'un après-midi passé à courir les boutiques, elle avait découvert qu'Abigail avait disparu. Lister l'avait confisquée jusqu'au lendemain, et Helen n'était pas près d'oublier la nuit épouvantable qu'elle avait passée. Lorsqu'il avait enfin frappé à sa porte, le lendemain matin, elle était minée par l'angoisse. Mais Lister était entré tranquillement, Abigail dans les bras, et lui avait expliqué qu'elle n'avait aucun droit de vouloir garder sa fille pour elle seule. Abigail lui appartenait, et personne ne pouvait dire le contraire.

Aussi, lorsqu'elle avait pris la décision de quitter définitivement le duc, elle savait qu'il lui faudrait brûler tous les ponts derrière elle. Lister ne devait pas retrouver sa trace. Avec l'aide de lady Vale, elle s'était enfuie de Londres dans une voiture empruntée à la vicomtesse douairière – la belle-mère de lady Vale. Elle avait changé de voiture au premier relais, et avait poursuivi sa route jusqu'en Ecosse en prenant un nouvel attelage à chaque étape. Elle avait veillé à attirer le moins possible l'attention sur elle.

C'était lady Vale, qui avait eu l'idée qu'elle propose ses services en tant que gouvernante à sir Alistair. Castle Greaves était loin de Londres, et sir Alistair ne fréquentait pas le monde. Lady Vale était donc convaincue que Lister ne songerait jamais à la chercher ici. De ce point de vue, Castle Greaves représentait effectivement la cachette idéale. Mais Helen commençait à se demander si lady Vale connaissait l'état de délabrement du domaine.

Et le caractère impossible de son propriétaire.

Mais puisqu'elle n'avait pas d'autre choix, Helen se devait de réussir. Elle préférait ne même pas penser aux conséquences d'un échec.

Jamie continuait son petit jeu, et la poussière envahissait maintenant toute la pièce.

— Arrête, s'il te plaît ! tonna Helen.

Les deux enfants la regardèrent. Il était très rare qu'elle élève la voix. Il faut dire que, jusqu'à ces derniers jours, elle avait eu une nurse pour s'occuper d'eux. Elle ne les voyait que lors de moments choisis : le coucher, l'heure du thé, ou des promenades dans Hyde Park. Tout se passait toujours bien. Et dès qu'Abigail ou Jamie commençaient à fatiguer ou à montrer de la nervosité, elle les renvoyait aux bons soins de M<sup>lle</sup> Cummings. Malheureusement, ce n'était plus possible : M<sup>lle</sup> Cummings était restée à Londres, avec la maison, les autres domestiques et les belles toilettes.

Helen inspira profondément pour se calmer.

— Il est temps que nous nous mettions au travail, dit-elle.

— Quel travail ? demanda Jamie.

— Sir Alistair a dit que nous repartirions ce matin, lui rappela Abigail.

— C'est vrai, mais nous allons le convaincre de renoncer à son projet.

— Je veux rentrer à la maison !

— C'est impossible, chérie. Je te l'ai déjà expliqué, répliqua Helen, avec un sourire persuasif.

Elle avait toutefois pris garde de ne pas les effrayer en leur racontant ce dont Lister serait capable s'il les retrouvait.

— Sir Alistair a besoin de quelqu'un pour nettoyer cette demeure, ajouta-t-elle. Et remettre un peu d'ordre. Ce n'est pas ton avis ?

— Si, convint sa fille. Mais il a dit qu'il aimait son château comme il était.

— C'est ridicule. Je crois surtout qu'il est trop timide pour demander de l'aide. Mais la charité chrétienne nous impose de secourir ceux qui sont dans la peine, et j'ai l'intuition que sir Alistair aurait grand besoin de notre concours.

Abigail ne semblait pas franchement convaincue.

Helen frappa dans ses mains avant qu'elle puisse soulever une autre objection.

— Descendons préparer un solide petit déjeuner pour sir Alistair, et aussi pour nous, décréta-t-elle. Ensuite, je m'entretiendrai avec la cuisinière et les autres domestiques afin d'organiser la tenue du château.

Même Jamie retrouva le sourire à l'idée du petit déjeuner. Helen ouvrit la porte, et les précéda dans le couloir.

— Je crois que nous sommes venus par là, dit-elle en partant à droite.

En fait, c'était une erreur. Mais après quelques tours et détours, ils atteignirent finalement le rez-de-chaussée, et se dirigèrent vers l'arrière du château, où ils pensaient trouver les cuisines.

Abigail s'arrêta soudainement.

— Comment dois-je le saluer ?

— Qui, ma chérie ? demanda Helen, bien qu'elle connût déjà la réponse.

— Sir Alistair.

— Abigail a peur de sir Alistair ! railla Jamie.

— C'est pas vrai ! se défendit Abigail. Enfin, pas trop. Mais...

— Tu ne t'attendais pas à cela, voilà pourquoi tu as crié, résuma Helen prudemment, veillant à ne pas fâcher sa fille. Celle-ci était très sensible, et la moindre critique pouvait lui faire broyer du noir pendant des jours. Je comprends ta réaction, ma chérie, ajouta-t-elle, mais pense aussi à sir Alistair. Ce n'est certainement pas très agréable pour lui qu'une fillette crie à sa vue.

— Il doit me détester, murmura Abigail.

Le cœur d'Helen se serra. Être mère n'était pas facile. On voulait sans cesse protéger ses enfants de la dureté du monde et de leurs propres faiblesses, mais en même temps, il était nécessaire de développer leur sens de l'honneur et de leur apprendre à se comporter noblement.

— Cela m'étonnerait beaucoup qu'il éprouve un sentiment aussi fort, assura-t-elle. Mais je pense que tu devrais t'excuser, tu ne crois pas ?

Abigail, la mine soucieuse, se contenta de hocher la tête.

Helen soupira, et continua en direction des cuisines. Le petit déjeuner, espérait-elle, rendrait la bonne humeur à tout le monde.

Malheureusement, il n'y avait pas grand-chose à manger dans Castle Greaves. La cuisine était une pièce immense et fort ancienne, dont les murs, autrefois blancs, avaient noirci avec le

temps. Une cheminée de la taille d'une caverne occupait presque toute une paroi. À en juger par la poussière accumulée sur la plupart des ustensiles, cela faisait longtemps que personne n'avait véritablement cuisiné en ces lieux.

Un plat grassex, sur l'une des tables, prouvait au moins que quelqu'un avait mangé quelque chose récemment. Il devait bien y avoir un garde-manger et des réserves quelque part ? Helen ouvrit tous les placards et les tiroirs. Elle ne trouva qu'un peu de farine, des flocons d'avoine, du thé, du sucre et du sel. Et aussi un vieux morceau de bacon pendu à un croc, dans le cellier. Elle se demandait comment ces quelques vivres pourraient suffire à préparer un petit déjeuner digne de ce nom, quand la situation s'imposa soudain à elle dans toute son horreur.

Il n'y avait pas de cuisinière.

À vrai dire, elle n'avait pas aperçu le moindre domestique depuis qu'elle était levée : ni femmes de chambre ni valets. Se pouvait-il que sir Alistair n'eût aucun serviteur ?

— J'ai faim, maman, se plaignit Jamie.

Helen lui jeta un regard absent. Elle était trop hébétée par l'ampleur de la tâche qui l'attendait. « Je n'y arriverai jamais ! se dit-elle. Je n'y arriverai jamais. »

Mais elle n'avait pas le choix. Elle devait absolument réussir.

Elle retroussa ses marches.

— Eh bien mettons-nous au travail, les enfants.

Alistair s'empara d'un vieux couteau de cuisine pour décacheter la lettre arrivée le matin même.

L'écriture presque illisible de l'adresse, bien que les lettres fussent très grandes, l'avait déjà renseigné sur la provenance de la missive. Vale lui avait probablement écrit pour l'exhorter, une fois de plus, à venir à Londres. En pure perte, bien sûr. Mais le vicomte savait se montrer très insistant, même lorsqu'on ne lui donnait pas le moindre encouragement.

Alistair avait installé son bureau au dernier étage de la plus haute tour. Quatre fenêtres étaient percées dans le mur

circulaire, lui prodiguant toute la lumière dont il avait besoin pour ses travaux. Trois grandes tables occupaient l'essentiel de l'espace. Elles étaient couvertes de livres ouverts, de cartes, de spécimens d'animaux ou d'insectes, de verres grossissants, de presses pour la confection d'herbiers, d'un assortiment de minéraux intéressants et, enfin, de tout son matériel de dessin. Le long du mur, entre les fenêtres, des vitrines ou des rayonnages contenaient d'autres livres, d'autres cartes et toute sorte de documentation scientifique.

Une petite cheminée, allumée même au cœur de l'été, complétait l'ensemble. Lady Grey l'appréciait tout particulièrement, et elle passait le plus clair de son temps allongée sur le tapis posé devant. Elle s'y trouvait en ce moment, tandis qu'Alistair travaillait à la plus grande table. Un peu plus tôt, ils étaient sortis pour leur promenade matinale. Mais ils n'allaient plus aussi loin qu'avant, et depuis quelques semaines, Alistair était parfois obligé de ralentir l'allure pour que lady Grey puisse le suivre. Bientôt, il lui faudrait partir se promener en laissant sa vieille compagne au château.

Mais il s'inquiéterait de cela un autre jour.

Alistair déplia la lettre. Il était encore très tôt et, à n'en pas douter, ses invités inopportuns dormaient encore. Bien qu'elle prétendît être gouvernante, M<sup>me</sup> Halifax était de toute évidence une dame de la bonne société. Peut-être était-elle venue ici après un pari, quelque lady londonienne l'ayant mise au défi de venir braver le reclus défiguré dans sa tanière. Cette idée le rendait furieux et honteux à la fois. Cependant, se souvint-il, M<sup>me</sup> Halifax avait paru surprise par son apparence physique. Ce n'était donc pas un jeu de sa part. Et puis, lady Vale n'était pas assez frivole pour cautionner pareille plaisanterie.

Alistair reposa la lettre avec un soupir. Vale n'y mentionnait nulle part le projet de sa femme de lui dépêcher une gouvernante. Il se cantonnait aux derniers développements de son enquête pour démasquer le traître de Spinner's Falls, et annonçait la mort de Matthew Horn – une fausse piste, qui avait connu un dénouement tragique.

Laissant son regard errer dans la campagne qu'il voyait par les fenêtres, Alistair caressa distraitement le cache de satin noir

qui lui recouvrait l'œil. Six ans plus tôt, le 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie des colonies était tombé dans une embuscade à Spinner's Falls. La quasi-totalité des hommes avaient été massacrés par les Indiens Wyandots, alliés des Français. Les quelques survivants, dont Alistair, avaient été capturés. Après une longue marche à travers les forêts de la Nouvelle-Angleterre, ils avaient rallié le campement indien.

Alistair n'était pas membre du 28<sup>e</sup> régiment. C'était un civil chargé de répertorier la faune et la flore de la Nouvelle-Angleterre. Il n'était plus qu'à trois mois de son retour à Londres quand il avait reçu l'ordre d'accompagner le 28<sup>e</sup> jusqu'à Fort Edward. Trois mois. S'il était resté à Québec, avec le gros de l'armée anglaise, comme prévu au départ, il ne se serait jamais retrouvé à Spinner's Falls.

Alistair replia la lettre. Quelques mois plus tôt, Vale et un autre survivant du massacre, Samuel Hartley, désormais installé en Amérique avaient découvert, preuve à l'appui, que leur régiment était tombé dans une embuscade. Un traître avait vendu aux Français ou à leurs alliés Wyandots l'itinéraire que devait emprunter le 28<sup>e</sup>. Vale et Hartley voulaient le démasquer afin qu'il soit châtié. Le mois dernier, Vale était venu lui rendre visite ici, à Castle Greaves, pour lui faire part de ses intentions. Depuis, Alistair avait beaucoup réfléchi. Et l'idée que ce traître, s'il existait bel et bien, soit toujours libre, alors que tant de braves soldats étaient morts, lui paraissait tout simplement insupportable.

Il y a trois semaines de cela, il avait finalement décidé de passer à l'action. Si traître il y avait, il avait probablement pactisé directement avec les Français. Et donc, qui saurait mieux le renseigner qu'un Français ? Alistair connaissait un confrère, à Paris, un savant nommé Étienne Lefabvre. Il lui avait écrit pour lui demander s'il était au courant de rumeurs concernant Spinner's Falls, et attendait avec impatience sa réponse. Le courrier avec la France mettait toujours beaucoup de temps, mais...

L'ouverture de la porte interrompit le cours de ses pensées. M<sup>me</sup> Halifax entra, un plateau à la main.



— Que diable faites-vous ici ? s'écria-t-il, la surprise rendant son ton plus brutal qu'il ne l'aurait souhaité.

Elle s'immobilisa, une grimace sur ses lèvres, qu'elle avait d'ailleurs charmantes.

— Je vous apportais votre petit déjeuner, sir Alistair.

Il se retint de lui demander ce qu'elle pouvait bien lui avoir préparé en guise de petit déjeuner. À moins qu'elle n'ait chassé quelques-unes des souris rôdant dans le château pour les faire frire, il n'y avait pas grand-chose à manger. Il avait englouti les dernières saucisses la veille au soir.

Elle s'approcha de la table, avec l'intention de déposer le plateau sur un ouvrage italien de grande valeur, consacré aux insectes.

Elle se figea. Le plateau n'avait pas eu le temps de toucher le précieux volume.

— Attendez une seconde, grommela-t-il en poussant une pile de papiers, aux pieds de son fauteuil, pour dégager le plancher. Voilà, posez-le là.

Elle s'exécuta, puis ôta le couvercle qui recouvrait une assiette. Celle-ci contenait deux morceaux de bacon grillés, et quelques biscuits secs. À côté, elle avait disposé un bol de porridge, et une tasse de thé noir.

— J'aurais préféré monter une théière, expliqua-t-elle tout en s'emparant des différents plats pour leur trouver une place sur la table. Mais j'ai eu beau chercher, je n'en ai pas trouvé. J'ai été obligée de faire bouillir l'eau dans une casserole.

— Je l'ai cassée le mois dernier, marmonna Alistair, passablement désarçonné.

Elle tourna ses yeux bleus – magnifiques – vers lui.

— Pardon ?

— La théière, précisa-t-il, heureux d'avoir pensé à mettre son bandeau ce matin. C'est très gentil à vous de vous être donné cette peine, madame Halifax, mais ce n'était vraiment pas nécessaire.

— Je ne me suis donné aucune peine, répliqua-t-elle.

C'était bien sur un mensonge : Alistair connaissait l'état de sa cuisine.

— J'espère que vos bagages sont prêts ? N'oubliez pas que vous repartez...

— Je vais donc me charger d'en racheter une autre. Je parle de la théière, bien sûr, précisa-t-elle, comme si elle était devenue sourde. Le thé n'a pas le même goût lorsqu'il a été préparé dans une casserole. Si vous voulez mon avis, les théières en céramique sont les meilleures.

— Je vais commander une voiture...

— Mais certains préfèrent le métal...

— Au village...

— L'argent est idéal, bien sûr. Mais tellement onéreux. Alors qu'une simple théière en étain...

— *Pour que vous me laissiez enfin en paix !*

Lady Grey, surprise par son éclat, releva la tête.

M<sup>me</sup> Halifax resta d'abord interdite. Avant de hausser les sourcils.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas les moyens de vous offrir une théière en étain !

— Si, je peux m'offrir une théière en étain ! répliqua Alistair, furieux de s'être laissé entraîner dans son bavardage futile. Mais vous partirez dès que...

— Ne soyez pas ridicule.

— Qu'avez-vous dit ?

Elle redressa le menton de manière tout à fait impertinente.

— J'ai dit : Ne soyez pas ridicule. Vous avez besoin de moi. C'est l'évidence même. Savez-vous seulement que votre garde-manger est vide ? Oui, bien sûr, vous le savez. Mais vous ne réagissez pas. Quand j'irai au village acheter la théière, j'en profiterai pour faire d'autres courses.

— Je n'ai pas besoin...

— Vous ne comptez quand même pas nous nourrir avec un malheureux morceau de bacon et quelques flocons d'avoine ? le coupa-t-elle, les mains plaquées sur les hanches dans une attitude encore plus impertinente.

Alistair fronça les sourcils.

— Non, évidemment, je...

— Les enfants ont besoin de manger des légumes. Et vous aussi.

- Ne vous avisez pas...
- J'irai au village cet après-midi.
- Madame Halifax...
- Et pour la théière, préférez-vous la céramique, ou l'étain ?
- La céramique, mais...

Il parlait dans le vide. Elle avait tourné les talons, et refermé la porte derrière elle.

Alistair fixa le battant. C'était bien la première fois qu'il se faisait ainsi manipuler. Et par une femme, en plus ! Une charmante créature qu'il avait d'abord prise, la veille au soir, pour une simple d'esprit.

Lady Grey, le museau posé sur ses pattes, l'observait d'un air apitoyé.

— Au moins, j'ai choisi la théière, fit valoir Alistair pour se défendre.

Lady Grey grogna et détourna la tête, dégoûtée.

À peine Helen eut-elle refermé la porte qu'elle s'autorisa un sourire. Ha ! Elle avait au moins gagné cette bataille contre la Bête.

Elle s'empressa de redescendre l'escalier de crainte qu'il ne rouvre la porte pour la rappeler. Les marches de la tour étaient en pierre, les murs également. L'ensemble dégageait une atmosphère glaciale. Parvenue au rez-de-chaussée, elle déboucha dans un couloir, évidemment mal éclairé, mais au moins lambrissé, avec un tapis sur le sol. Jamie et Abigail étaient restés dans la cuisine. Helen chercha son chemin pour les rejoindre.

Elle espérait que le petit déjeuner de sir Alistair n'avait pas eu le temps de refroidir, mais si c'était le cas, il ne devrait s'en prendre qu'à lui-même. Elle avait longuement erré dans le château avant de le dénicher. Elle avait d'abord arpenté le corps d'habitation principal, puis avait soudain pensé aux tours. Évidemment ! Il se terrait dans l'une d'elles, comme ces monstres de contes de fées qui terrorisaient les enfants.

Avant d'ouvrir la porte, elle avait rassemblé son courage afin de ne pas se laisser surprendre par son apparence. Par

chance, il portait un cache noir, ce matin. Mais ses cheveux tombaient toujours jusqu'aux épaules, et il n'avait pas dû se raser depuis une bonne semaine. Elle n'aurait pas été surprise qu'il entretînt cette allure uniquement pour intimider les gens.

Et puis, il y avait sa main.

Helen n'avait pas fait attention, la veille. En revanche, un instant plus tôt, ouvrant la porte alors qu'il classait des papiers sur son bureau, elle avait tout de suite remarqué qu'il lui manquait deux doigts à la main droite – l'index et l'auriculaire. Quelle pouvait bien être la cause de toutes ces mutilations ? se demandait-elle. Avait-il été victime d'un accident ?

Son entrevue avec sir Alistair lui laissait des remords. Certes, il s'était montré grossier et sarcastique, exactement comme elle s'y était attendue, échaudée par leur rencontre précédente. Mais ce n'était pas si simple. En le découvrant assis à cette grande table, barricadé derrière ses livres et ses papiers, elle l'avait trouvé... bien seul.

Elle s'était évidemment gardée de lui en faire la remarque, car il n'aurait pas manqué de lui lancer quelque réplique acerbe. Les hommes détestaient qu'on évoque leurs états d'âme. N'empêche, sa solitude sautait aux yeux. Il vivait dans ce grand château à l'abandon, retiré du monde, sans personne pour lui tenir compagnie, sinon son chien. Qui aurait pu être heureux – même le pire des misanthropes – dans de pareilles circonstances ?

Toutefois, Helen préférait ne pas s'appesantir sur le sujet. Il n'y avait pas de place dans sa vie pour le sentimentalisme. Du reste, elle avait ouvert son cœur une fois, et n'en avait pas été récompensée : elle se retrouvait en fuite avec ses enfants. Le sort d'Abigail et de Jamie passait en premier. Elle devait donc aborder le château et son propriétaire de manière purement pragmatique.

Alors qu'elle approchait de la cuisine, des cris lui parvinrent. Seigneur Dieu ! Un vagabond s'était-il introduit dans les lieux ? Et les enfants qui étaient livrés à eux-mêmes ! Empoignant ses jupes, Helen franchit les derniers mètres qui la séparaient de la cuisine au pas de course.

Le spectacle qu'elle y découvrit ne fut pas pour apaiser ses craintes. Un petit homme, court sur pattes et grassouillet, moulinait des bras en criant après les enfants. Abigail brandissait un poêlon, prête à se défendre et à défendre son frère, même si elle était visiblement effrayée. Dans son dos, Jamie dansait d'un pied sur l'autre, observant la scène avec des yeux ronds.

— ... tous autant que vous êtes ! Des voleurs et des assassins ! La pendaison, voilà ce que vous méritez ! Et encore, ce serait un sort trop doux !

— Dehors ! hurla Helen en se ruant sur le nabot qui menaçait ses enfants. Dehors, j'ai dit !

L'inconnu sursauta en la voyant débouler. Il portait une grosse veste maculée de graisse sur un pantalon trop grand. Le dessus de son crâne était chauve, mais deux grosses touffes de cheveux gris ornaient les côtés de sa tête.

Il plissa ses gros yeux proéminents pour dévisager la jeune femme.

— Qui êtes-vous ? aboya-t-il.

Helen se redressa de toute sa hauteur.

— M<sup>me</sup> Halifax. La gouvernante de sir Alistair. Maintenant, quittez cette cuisine, ou je serai obligée d'en appeler à sir Alistair en personne.

L'homme secoua la tête.

— Vous mentez. Sir Alistair n'a pas de gouvernante. Je suis son domestique. S'il en avait une, croyez-moi que je le saurais !

Helen fut d'abord interloquée. Elle avait fini par croire que sir Alistair n'avait aucun domestique. Ce constat ne l'avait certes guère réjouie. Mais mieux valait pas de domestique du tout que ce nabot mal élevé.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle enfin.

L'autre se haussa du col.

— Wiggins.

Helen croisa tranquillement les bras. Elle avait appris qu'il ne fallait jamais montrer sa peur devant une brute.

— Eh bien, sachez, monsieur Wiggins, que sir Alistair a désormais une gouvernante. Moi.

— Je ne vous crois pas.

— C'est pourtant la stricte vérité. Et je ne saurais trop vous conseiller de vous faire rapidement à cette idée.

Wiggins se gratta l'oreille.

— Si c'est vraiment vrai, vous allez avoir un paquet de travail sur les bras.

— En effet, acquiesça Helen, d'un ton volontairement radouci.

Elle comprenait à présent son étonnement en découvrant des étrangers dans la cuisine.

— Mais, ajouta-t-elle, je compte sur vous pour m'aider, monsieur Wiggins.

— Hon, hon, marmonna-t-il sans grande conviction.

Helen préféra ne pas insister dans l'immédiat.

— Désirez-vous prendre votre petit déjeuner ?

— Non. Sir Alistair doit m'attendre pour me donner ses ordres pour la journée.

Sur ce, il quitta la cuisine.

Abigail reposa son poêlon sur une table.

— Il sent mauvais, dit-elle.

— En effet, acquiesça Helen. Mais ce n'est pas la peine de le lui dire. En fait, j'aimerais que vous l'évitiez quand je ne serai pas avec vous.

Jamie hocha vigoureusement la tête. Abigail resta silencieuse.

— Assez parlé de lui, reprit Helen. Attaquons-nous au nettoyage. Et commençons par cette cuisine.

— On va nettoyer la cuisine ? s'écria Jamie, horrifié.

— Évidemment, répliqua Helen, qui préférait ne pas s'appesantir sur l'état de crasse de la pièce. Mais d'abord, allons chercher de l'eau.

Un peu plus tôt dans la matinée, ils avaient localisé une vieille pompe dans la cour des écuries. Helen y avait rempli un seau d'eau, qu'elle avait entièrement utilisé pour préparer le petit déjeuner. Ils retournèrent aux écuries, Jamie portant le seau vide. Helen referma les mains sur la poignée de la pompe, et adressa un sourire confiant aux enfants avant de la lever. Malheureusement, la pompe était rouillée, et il fallait déployer beaucoup d'efforts pour la manœuvrer.

Dix minutes plus tard, Helen était en nage, et le seau seulement à demi rempli.

— Ça ne fait pas beaucoup, commenta Abigail.

— Nous nous en contenterons pour l'instant, répliqua sa mère, qui ramassa le seau et regagna la cuisine, les enfants sur ses talons.

Mais elle n'était pas au bout de ses peines. Pour laver la vaisselle, il fallait d'abord faire chauffer l'eau. Or, Helen ne s'était pas occupée de raviver le feu, si bien qu'il ne restait plus que quelques braises incandescentes dans la cheminée.

M. Wiggins revint alors qu'elle contemplait l'âtre avec découragement. Le domestique la regarda, puis regarda le seau à moitié rempli.

— Les grandes manœuvres ont commencé, railla-t-il. Bah, ne vous embêtez pas. Vous ne ferez pas de vieux os ici. Sir Alistair m'envoie chercher une voiture au village.

Helen tenta de faire front.

— Ce ne sera pas nécessaire, monsieur Wiggins.

Ce dernier gloussa, et ressortit.

— Maman, intervint Abigail, si sir Alistair nous prête une voiture pour rentrer à la maison, nous n'avons plus besoin de nettoyer la cuisine ?

Helen sentit soudain la lassitude l'envahir. Elle n'était pas gouvernante. Elle ignorait comment lessiver une cuisine de fond en comble, et même comment raviver un feu. Sir Alistair avait raison : pourquoi s'accrocher à une tâche insurmontable ?

Le mieux serait sans doute de reconnaître sa défaite, et d'accepter cette voiture.



### 3

*Le château ressemblait à une caverne, avec ses corridors sombres débouchant sur d'autres corridors tout aussi sombres. Dit-Vrai suivait le beau jeune homme, et bien qu'ils marchassent durant de longues minutes, ils ne rencontrèrent personne. Finalement, le jeune homme introduisit Dit-Vrai dans une vaste salle de banquet, et posa devant lui des viandes rôties, du pain frais et des fruits exotiques. Le soldat mangea de bon cœur, car il n'avait pas fait bonne chère depuis une éternité. Et durant tout le temps que Dit-Vrai se régala, le jeune homme demeura assis, à lui sourire et à le regarder.*

L'attelage bifurqua, et le château disparut à la vue.

— C'était vraiment un château très sale, commenta Abigail.

Helen, assise en face d'elle, soupira.

— Oui, ma chérie, tu as raison.

Un château crasseux et un maître revêche – et elle s'était laissé vaincre par la conjugaison des deux. Au moment de monter dans la voiture, elle avait perçu un mouvement à l'une des fenêtres de la tour. La Bête avait probablement surveillé leur départ.

— Notre maison de Londres est bien plus belle, reprit Abigail. Et le duc sera peut-être très content de nous voir revenir.

Helen ferma les yeux. *Non, il ne serait pas content.* Abigail s'imaginait qu'ils rentreraient chez eux, à Londres, mais c'était impossible. Lister ne les accueillerait certainement pas à bras ouverts. Il lui enlèverait ses enfants, et la jetterait à la rue.

Et encore, si elle était chanceuse.

— Nous ne retournons pas à Londres, ma chérie, expliqua-t-elle en s'obligeant à sourire.

Le visage de la fillette s'assombrit.

— Mais...

— Nous trouverons un autre endroit.

« Pour nous y cacher », ajouta-t-elle à part soi.

— Je veux rentrer à la maison ! se récria Jamie.

Helen sentit un début de migraine se loger sous son crâne.

— Nous ne pouvons pas rentrer à la maison, mon amour.

— Je veux...

— Non, Jamie, c'est impossible. S'il vous plaît, les enfants, j'ai la migraine. Nous reparlerons de cela plus tard. Pour l'instant, sachez seulement que nous allons nous trouver un autre toit.

Mais où diable pourraient-ils aller ? Castle Greaves n'était peut-être pas le paradis, et son propriétaire ignorait les lois de l'hospitalité, mais c'était l'endroit idéal pour se cacher. Helen n'était pas démunie, certes – elle avait pu emporter dans sa fuite quelques pièces d'or et des bijoux, glissés dans une bourse de cuir –, mais il serait très difficile pour une femme seule et deux enfants de trouver à se loger sans attirer l'attention.

— Tu veux que je te lise une histoire ? proposa Abigail.

Helen sourit à sa fille. Cette enfant était un trésor.

— Oui, s'il te plaît. C'est une très bonne idée.

Abigail, tout heureuse, fouilla dans le sac posé à ses pieds.

Jamie se redressa sur son siège.

— Lis-nous l'histoire de Cœur de fer !

Abigail sortit du sac un épais carnet relié de cuir. Elle le feuilleta avec précaution, cherchant le passage qui l'intéressait. Puis elle se racla la gorge et commença sa lecture.

— *Il était une fois, il y a très, très longtemps, quatre soldats qui revenaient chez eux après de nombreuses années de guerre...*

Helen ferma les yeux, se laissant bercer par la voix claire de sa fille. L'histoire qu'elle lisait faisait partie d'un recueil de contes de fées. L'original, édité sous la forme d'un vrai livre, était en allemand. Lady Vale l'avait traduit, et écrit sur ce carnet, pour son amie, lady Emeline Hartley. Quand la

vicomtesse avait expédié Helen et les enfants en Écosse, elle avait demandé à celle-ci de recopier sa traduction dans une belle écriture, afin qu'elle puisse offrir à lady Emeline une réplique de livre joliment reliée. Durant l'aller, Helen avait lu à ses enfants les quatre histoires composant le recueil, et ils en avaient été enchantés.

Au bout d'un moment, la jeune femme rouvrit les yeux et regarda par la vitre de la portière. Ils approchaient de Glenlargo, le premier village après le château. Elle serait encore la gouvernante de sir Alistair, elle aurait pu y acheter des provisions. N'importe quoi aurait été meilleur que du vieux bacon et des flocons d'avoine.

Oh, si seulement elle ne se sentait pas aussi démunie ! Ayant passé dix ans à complaire à un riche gentleman, elle ne savait rien faire de ses dix doigts.

Enfin, ce n'était pas tout à fait vrai. Il y avait longtemps de cela, bien avant qu'elle ne rencontre Lister et qu'elle ne coupe les ponts avec sa famille, elle avait suivi son père, un médecin de campagne plutôt réputé, dans ses visites à ses patients. Non pas pour le seconder dans l'administration des soins, bien sûr – cela n'aurait pas été convenable, de la part d'une jeune fille. Mais elle ne se séparait jamais d'un petit calepin dans lequel elle notait certains détails concernant les patients, tenait un calendrier des rendez-vous, et consignait toutes sortes d'informations utiles à son père.

Elle l'avait ainsi aidé à organiser son quotidien. Ce n'était pas un travail considérable, mais il avait son importance. Et maintenant qu'elle y songeait, l'emploi de gouvernante n'était pas si différent. Une bonne gouvernante devait savoir tenir une maison propre et en ordre, mais elle déléguait les tâches manuelles à *d'autres* personnes.

Helen se redressa si brusquement sur son siège qu'Abigail interrompit sa lecture.

— Qu'y a-t-il, maman ?

— Chut, ma chérie, laisse-moi réfléchir. J'ai une idée.

L'attelage venait de pénétrer dans Glenlargo. C'était une modeste bourgade, mais elle offrait tout ce dont une

communauté avait besoin : des boutiques, des artisans, et des bras valides qu'il suffisait d'engager.

Helen se leva à demi pour taper au plafond de l'habitable.

— Arrêtez ! Arrêtez cette voiture !

L'attelage s'immobilisa si brutalement qu'elle faillit tomber à la renverse sur son siège.

— On va faire quoi ? demanda Jamie, tout excité.

Helen ne put se retenir de sourire.

— Il est grand temps que nous embauchions des renforts.

Alistair passa l'après-midi dans la tour, à écrire – ou du moins, à essayer d'écrire. Mais, comme les jours précédents, les mots refusaient de se former sous sa plume. Il avait déjà rempli une pleine corbeille de feuilles froissées rageusement après de multiples essais infructueux. Il n'avait même pas été capable de trouver la première phrase au complet. Autrefois, écrire lui était aussi naturel que de respirer. Mais à présent, il redoutait de ne plus être capable de terminer le moindre texte. Son inspiration était brisée.

Lorsque 16 heures sonnèrent, « remarquant que lady Grey s'était éclipsée, il se jeta sur ce prétexte pour abandonner son travail et partir à la recherche de sa chienne. En outre, il n'avait rien mangé depuis son – exécrable – petit déjeuner.

Le château était parfaitement silencieux. Il l'était toujours, en fait. Sauf la veille au soir, quand M<sup>me</sup> Halifax et ses enfants s'étaient invités : le manoir avait semblé tout à coup moins éteint. Mais Alistair s'empessa de chasser cette idée. Ce matin, il avait assisté au départ de M<sup>me</sup> Halifax depuis sa fenêtre, et s'était réjoui d'être de nouveau seul. Ou presque, Wiggins ne constituant pas une gêne. Alistair aimait être seul. Et ne pas être interrompu dans son travail.

Enfin, quand il parvenait à travailler.

Il fit un crochet par sa chambre. Lady Grey aimait y faire la sieste dans les rais de lumière qui, les après-midi ensoleillés, tombaient des fenêtres. Mais il retrouva sa chambre comme il l'avait quittée le matin : déserte et en désordre. Il soupira à la vue du lit défait : les couvertures et le drap traînaient à demi sur le sol. Tout bien considéré, une gouvernante n'aurait sans doute pas été une si mauvaise idée.

Il ressortit dans le couloir.

— Lady Grey ! appela-t-il.

Les autres chambres de l'étage étaient fermées. Il descendit à l'étage du dessous où se trouvait notamment un petit salon qu'il utilisait parfois. Mais lady Grey n'y était pas non plus. Remontant le couloir, Alistair poussa la porte de la chambre qu'il avait offerte à M<sup>me</sup> Halifax. La pièce était tout aussi déserte, en revanche, le lit avait été fait. On aurait même pu croire que personne n'y avait pas dormi. Un bruit étrange lui parvint du dehors – comme si la voiture qui avait emporté M<sup>me</sup> Halifax revenait. C'était absurde, bien sûr. Alistair continua ses recherches. Il fouilla toutes les pièces du rez-de-chaussée, terminant par la bibliothèque.

— Lady Grey ?

Alistair fronça les sourcils. Où diable était-elle passée ?

Pour finir, il gagna la cuisine. Sa chienne ne s'y rendait jamais sans lui, mais...

Il s'immobilisa en entendant des voix. Des voix haut perchées, enfantines. Cette fois, il ne rêvait pas : il y avait des enfants dans sa cuisine. Et le plus bizarre, c'est que sa première réaction fut de s'en réjouir. Ainsi, ils n'étaient pas partis. Et son château allait revivre.

Bien sûr, la colère prit très vite le dessus. De quel droit M<sup>me</sup> Halifax osait-elle enfreindre ses ordres ? À l'heure qu'il était, elle aurait déjà dû être à mi-chemin d'Édimbourg. Il commanderait une nouvelle voiture et, cette fois, s'il le fallait, il pousserait lui-même la jeune femme à l'intérieur. Il n'y avait pas de place, ni dans ce château ni dans sa vie, pour cette gouvernante trop séduisante, et ses deux garnements.

Alistair se remit en marche. D'un pas ferme et décidé.

C'est alors que les voix des enfants lui parvinrent distinctement.

— ... *ne peut pas* retourner à Londres, Jamie, disait la fillette.

— Et pourquoi ? répliqua le garçon d'une voix têtue.

— À cause de *lui*. Maman te la pourtant dit.

Alistair fronça les sourcils. M<sup>me</sup> Halifax ne pouvait retourner à Londres à cause d'un homme ? De qui s'agissait-il ? De son

mari ? Elle s'était présentée comme veuve, mais si son mari vivait toujours et qu'elle l'avait fui... Bon sang ! Ce malotru la battait peut-être. Lorsqu'une femme tombait sur un mauvais mari, elle n'avait guère de moyens de se défendre – à part fuir, justement.

Cela changeait évidemment pas mal de choses. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il devait l'accueillir à bras ouverts et fêter son retour. Un sourire diabolique lui retroussa les lèvres, qu'il s'empessa d'effacer avant de pousser la porte de la cuisine.

Les deux enfants étaient accroupis devant la cheminée. Ils se levèrent d'un bond lorsqu'il entra, affichant des mines de coupables. Alistair découvrit alors lady Grey couchée entre la cheminée et eux. Allongée sur le dos, les pattes en l'air, elle tourna vers lui une tête comique, avec ses oreilles tombant par terre, mais ne fit pas mine de se relever. De toute évidence, les enfants étaient occupés à la caresser.

*Humpf.*

— Ne soyez pas fâché, commença le garçon. C'est une gentille bête. On ne faisait que la cajoler.

— Où est votre mère ? s'enquit Alistair d'un ton sec.

Pour quel genre d'ogre ce garnement le prenait-il donc ?

Le garçon jeta un regard en direction de la porte de derrière.

— Dans la cour des écuries.

Et que diable fabriquait-elle là-bas ? Baignait-elle Griffin, son cheval ? Tressait-elle des marguerites dans sa crinière ?

— Que faites-vous ici ?

La fillette se plaça devant son frère, comme pour le protéger.

— Nous sommes revenus, déclara-t-elle, raide comme un piquet.

Elle ressemblait à une martyre prête à être jetée dans la fosse aux lions.

— Pourquoi ?

La fillette darda sur lui les mêmes yeux bleus que sa mère.

— Parce que vous avez besoin de nous.

Alistair haussa un sourcil.

— Comment cela ?

Elle inspira à fond avant de répondre :

— Parce que votre château est sale et mal tenu ! Mais nous allons vous arranger ça.

Abigail étudiait sir Alistair avec intérêt. Durant leur voyage pour venir en Écosse, ils avaient plusieurs fois croisé de grandes pierres plantées au milieu des champs. Maman avait expliqué que ces « pierres debout » avaient été érigées là par de très anciennes civilisations, mais personne ne savait pour quelle raison au juste. Sir Alistair ressemblait à l'une d'elles : grand, solide, mais aussi très intimidant. Ses jambes paraissaient interminables, son torse dégageait de la puissance, quant à son visage...

Sa barbe de trois jours avait des trous, car elle ne repoussait pas à l'endroit des cicatrices. Mais, heureusement, il avait mis un cache sur son œil manquant. Sans ce cache noir, Abigail n'aurait sans doute pas été capable de le regarder aussi franchement. Son œil valide était marron clair – la couleur du thé avant qu'on n'y ajoute le lait –, et il la regardait comme si elle était un insecte.

— Hum... fit sir Alistair, avant de se racler bruyamment la gorge.

Puis il fronça les sourcils, et sa grimace tira sur ses cicatrices.

Abigail baissa les yeux. Elle ne savait plus trop quoi ajouter. Peut-être aurait-elle dû s'excuser d'avoir crié en le voyant hier soir, mais elle ne s'en sentait pas le courage. Indécise, elle tira sur son tablier pour se donner une contenance. C'était bien la première fois qu'elle portait un tablier : maman leur en avait acheté chacune un dans le village où ils s'étaient arrêtés avant de faire demi-tour. Maman disait qu'ils seraient très utiles pour remettre de l'ordre dans la cuisine. Mais Abigail n'était pas sûre que le nettoyage du château serait aussi amusant que maman le prétendait.

Le silence s'éternisant, elle se risqua à relever les yeux. Sir Alistair fronçait toujours les sourcils, toutefois, son expression n'était pas aussi sévère qu'hier soir. En fait, si sir Alistair n'avait



pas été aussi impressionnant physiquement, Abigail aurait juré qu'il ne savait pas non plus quoi dire.

Elle se jeta donc à l'eau :

— Il n'y avait pas grand-chose dans le garde-manger, ce matin.

— Je sais, se contenta-t-il de répondre.

Jamie était retourné caresser le grand chien. Tout à l'heure, lorsqu'ils étaient revenus, il s'était précipité sur lui malgré les mises en garde d'Abigail. Jamie adorait tous les chiens, et il ne semblait pas se rendre compte qu'il risquait parfois de se faire mordre. Abigail, à l'inverse, redoutait toujours les morsures lorsqu'elle rencontrait pour la première fois un chien inconnu.

La maison lui manquait de plus en plus. Là-bas, au moins, elle connaissait tout le monde, et tout lui était familier. À cette heure-ci, par exemple, elle prenait le thé avec Jamie et M<sup>lle</sup> Cummings. Bien qu'Abigail n'ait jamais beaucoup aimé M<sup>lle</sup> Cummings et son visage pincé, elle éprouvait à présent une réelle nostalgie en pensant à elle.

Sir Alistair jeta un regard courroucé en direction du chien, comme s'il envisageait de le gronder.

— Maman va bientôt revenir, assura Abigail, histoire de le distraire.

— Ah, dit-il. (Et, après une hésitation, il demanda :) Comment t'appelles-tu ?

— Abigail. Et mon frère s'appelle Jamie.

— Quand maman sera là, on fera du thé, intervint Jamie.

Il ne semblait pas du tout mal à l'aise en présence d'Alistair, mais il faut dire qu'il se préoccupait principalement du chien.

— Et avec le thé, on mangera des œufs, du jambon et des tartines beurrées, précisa Jamie, comme s'il récitait une liste.

Il oubliait souvent beaucoup de choses, mais jamais rien qui soit en rapport avec la nourriture.

— Elle en fera aussi pour vous, hasarda Abigail.

— Mais elle est pas très bonne cuisinière, ajouta son frère.

Abigail fronça les sourcils.

— Jamie !

— C'est pas vrai, peut-être ? Avant, elle cuisinait jamais. C'était toujours...

— Chut ! coupa Abigail, effrayée à l'idée qu'il révèle qu'ils avaient eu des domestiques.

Parfois, il lui arrivait d'être vraiment idiot. Même s'il n'avait que cinq ans.

Comprenant la menace, Jamie écarquilla les yeux. Puis ils reportèrent tous deux leur attention sur sir Alistair. Celui-ci s'était approché du chien, et lui grattait le cou. Abigail remarqua qu'il lui manquait deux doigts. Elle en frissonna. Mais elle fut également rassurée : avec un peu de chance, il ne les avait pas entendus.

— C'est une gentille chienne, assura Jamie.

Ladite chienne redressa la tête et agita une patte en l'air, comme si elle avait compris.

Sir Alistair hocha la tête.

— Oui, en effet.

Jamie la caressa de nouveau.

— J'avais encore jamais vu d'aussi grand chien. C'est quelle race ?

— Un lévrier d'Écosse, répondit sir Alistair. Elle s'appelle lady Grey. Mes ancêtres se servaient de tels chiens pour traquer les cerfs.

— Oh ! s'exclama Jamie. Vous avez déjà chassé le cerf avec elle ?

— Non. Les cerfs sont devenus rares dans cette partie de l'Écosse. La seule chose que lady Grey chasse, ce sont les saucisses.

Abigail se pencha prudemment vers la chienne pour lui caresser la tête. Elle prit soin de rester à distance de sir Alistair, pour ne pas risquer de le frôler. Lady Grey lui lécha les doigts avec sa grande langue.

— C'est vrai que c'est une gentille chienne, reconnut-elle.

Sir Alistair s'accroupit à côté de la fillette.

La main d'Abigail se figea dans le pelage de l'animal. Sir Alistair ne souriait pas, mais il ne fronçait plus non plus les sourcils. Et si son visage était toujours aussi effrayant à regarder, il exprimait à présent... de la tristesse.

Abigail voulut dire quelque chose. Mais au même instant, la porte de derrière s'ouvrit à la volée.

— Qui a envie de thé ? demanda maman.

Helen tressaillit en découvrant sir Alistair accroupi avec les enfants autour du chien. Zut ! Elle avait espéré qu'il ne découvrirait pas leur retour avant qu'elle ait pu préparer le thé. Outre qu'un bon goûter avait des chances de l'amadouer, elle aurait aimé reprendre des forces avant d'affronter la Bête. Ses emplettes s'étaient révélées plus épuisantes que prévu.

Mais, apparemment, elle n'aurait pas droit au moindre répit. Sir Alistair se redressait. Seigneur ! Elle avait déjà oublié combien il était grand – et plus encore lorsqu'il se tenait à côté des enfants.

Mais il sourit. Et, bizarrement, elle en eut la chair de poule.

— Madame Halifax... commença-t-il.

Helen releva le menton.

— Sir Alistair ?

Il s'avança à sa rencontre, d'une démarche virile, athlétique, et vaguement menaçante.

— Je vous avouerai que votre présence dans ma cuisine constitue pour le moins une surprise.

— Vraiment ?

— Je croyais vous avoir congédiée pas plus tard que ce matin.

Helen s'éclaircit la voix.

— À ce propos...

— Je suis même certain de vous avoir vue partir en voiture...

— Oui, mais...

— Une voiture que j'avais louée pour vous renvoyer à Londres.

— J'ai expliqué au cocher que vous vous étiez trompé.

— Je me suis trompé ? répéta-t-il. *Moi ?*

Et, désignant le panier qu'elle portait, il ajouta :

— Vous vous êtes rendue au village ?

— Oui, acquiesça Helen, refusant de se laisser intimider.

Il fit un pas supplémentaire vers elle.

— Où vous avez acheté du pain, du jambon, du beurre et de la confiture ?

Helen recula instinctivement, jusqu'à se trouver acculée contre la table.

— Oui.

— Et en quoi me suis-je trompé ? demanda-t-il, lui arrachant le panier des mains.

— Oh...

Elle voulut le récupérer, mais il le tenait hors de sa portée.

— Tst, tst, madame Halifax. J'aimerais que vous m'expliquiez comment vous avez réussi à convaincre le cocher de vous ramener.

Il sortit le jambon et le posa sur la table.

— L'auriez-vous soudoyé ?

— Certainement pas !

Il sortait maintenant le pain et la confiture. Était-il en colère ? Amusé ? Helen ne savait trop.

— Je lui ai dit que vous aviez mal compris.

Il la regarda fixement.

— Mal compris ?

— Oui, mal compris. Je lui ai expliqué que je n'avais besoin de la voiture que pour faire des courses à Glenlargo.

— Vraiment ?

Il avait terminé de vider le panier et examinait à présent le contenu disposé sur la table. Outre le jambon, le pain, le beurre et la confiture, Helen avait aussi acheté du thé, une ravissante théière en céramique, des pommes, une botte de carottes, du fromage et des harengs.

— Quel festin ! commenta-t-il. Et vous avez payé tout cela avec votre argent ?

Helen s'empourpra. Elle avait en effet tout payé de sa bourse.

— Eh bien, je...

— C'est très généreux de votre part, madame, ironisa-t-il. Je n'avais encore jamais entendu parler d'une gouvernante qui achetait les provisions de son maître sur ses propres deniers.

— Je savais que vous me rembourseriez...

— Ah bon ?

Helen posa les poings sur ses hanches. La journée avait été éreintante.

— Oui ! Parce que je me suis fatiguée à trouver les commerçants, que j'ai obligé le boulanger à rouvrir sa boutique – le croiriez-vous, il ferme à midi ! –, que j'ai marchandé avec le boucher, dont les prix étaient scandaleux, et expliqué à l'épicier que je n'achèterais pas de pommes infestées par les vers. Après cela, j'ai dû persuader le cocher de nous ramener ici, et de m'aider à vider la voiture. Alors, il me semble en effet que le moins que vous puissiez faire est de me rembourser !

Et encore n'avait-elle pas mentionné, pour l'instant, la tâche qui lui avait réclamé le plus de temps.

Les lèvres de sir Alistair esquissèrent un sourire. Helen vit rouge :

— Et ne vous avisez pas de vous moquer de moi !

— Oh, je n'oserais jamais ! assura-t-il tout en ouvrant un tiroir pour en sortir un couteau. Abigail, peux-tu mettre de l'eau à chauffer pour le thé ?

— Oui, monsieur ! répondit la fillette, ravie de se montrer utile.

Sir Alistair découpait déjà le pain. Helen laissa retomber les bras le long de son corps.

— Je ne voulais pas partir sur un échec, avoua-t-elle. J'avais besoin d'une deuxième chance pour devenir votre gouvernante.

— Et, apparemment, je n'ai pas mon mot à dire, conclut-il. Je suis pourtant le maître de maison... N'y touchez pas, ajouta-t-il, comme Helen faisait mine de déballer le jambon. Il faut d'abord le faire bouillir, et cela prendra des heures.

— Ah...

— Eh oui, madame Halifax. Occupez-vous plutôt de beurrer le pain. J'imagine que ça, au moins, c'est dans vos compétences ?

Elle préféra ne pas répondre. S'emparant d'un autre couteau, elle tartina de beurre les tranches qu'il découpait. Sir Alistair semblait s'être radouci, mais il n'avait toujours pas accepté qu'ils restent. En fait, il paraissait très content de trancher le pain, et ne voyait sans doute pas au-delà. C'était facile, pour lui : il n'avait pas à se préoccuper de savoir où il dormirait ce soir.

Sir Alistair termina de trancher le pain en silence. Abigail avait fait chauffer l'eau, puis rincé la théière neuve, avant d'y mettre le thé à infuser. Quelques minutes plus tard, ils étaient tous assis autour de la table. Les pommes et le fromage complétèrent les tartines beurrées. À sa deuxième bouchée, cependant, Helen se fit la réflexion qu'ils offraient un étrange spectacle. Si quelqu'un était entré à ce moment-là dans la cuisine, il n'aurait pas manqué de s'étonner en voyant le maître de maison attablé avec sa gouvernante et les enfants de celle-ci.

Comme sir Alistair lui souriait, elle s'inquiéta.

— Je me demandais, madame Halifax... commença-t-il.

La jeune femme déglutit.

— Oui ?

— Quelle était, exactement, votre position chez la vicomtesse douairière Vale ?

Zut !

— Eh bien...

— Vous n'étiez pas la gouvernante en titre, car dans ce cas, lady Vale l'aurait mentionné dans sa lettre.

Helen mordit dans sa tartine pour se donner le temps de la réflexion.

Sir Alistair l'observait attentivement, et son malaise en était accru. Elle était pourtant habituée au regard des hommes. On la disait très belle, et le nier aurait été de la fausse modestie. Et puis, en tant que maîtresse du duc de Lister, elle avait beaucoup attiré l'attention sur elle. Mais avec sir Alistair, c'était différent. D'ordinaire, les hommes la regardaient avec convoitise, lubricité ou une curiosité malsaine. Elle représentait à leurs yeux tout à la fois un objet de désir, et une prise de grande valeur. Mais sir Alistair, lui, la *regardait* vraiment. Helen, la femme. D'où sa nervosité. Elle avait l'impression d'être nue devant lui.

— Vous n'étiez pas non plus sa cuisinière, reprit-il, interrompant ses pensées. Cela me semble évident.

Helen secoua la tête.

— Peut-être étiez-vous un genre de dame de compagnie ?

— Oui, c'est cela. On pourrait résumer ma position ainsi.

— Cependant, je n'ai jamais entendu parler d'une dame de compagnie qui serait autorisée à garder ses enfants avec elle.

Helen jeta un coup d'œil à ces derniers. Jamie dévorait une pomme, mais le regard inquiet d'Abigail passait de sir Alistair à elle-même.

La jeune femme offrit à la Bête son plus beau sourire, avant de lâcher la bombe qu'elle tenait en réserve :

— Vous ai-je dit que j'avais aussi engagé à Glenlargo deux valets, trois servantes et une cuisinière ?

M<sup>me</sup> Halifax était décidément une femme étonnante, songea Alistair. Elle semblait résolue à rester à Castle Greaves, malgré son accueil pour le moins inhospitalier. Elle achetait théière et provisions. Elle s'entêtait à vouloir devenir sa gouvernante. Et voilà qu'en plus...

— Vous avez engagé une demi-douzaine de domestiques, murmura-t-il.

— Oui.

— Des domestiques dont je n'avais pas besoin.

— Je ne suis pas de cet avis. Wiggins me paraît très insuffisant.

— Il est peut-être insuffisant, mais il est très bon marché. Car j'imagine que vos domestiques s'attendent à être payés, n'est-ce pas ?

Elle redressa le menton.

— Certainement.

C'était fascinant. Elle ne paraissait pas avoir peur de lui.

— Mais supposez que je n'aie pas de quoi les payer ?

Elle écarquilla les yeux, comme si cette éventualité ne l'avait même pas effleurée.

— Je... je ne sais pas... bégaya-t-elle.

— J'ai de quoi payer des domestiques si j'en désire, répliqua-t-il, puis, avec un sourire : Simplement, je n'en désire pas.

En vérité, Alistair était ce qu'il était convenu d'appeler un homme riche. Du moins, si les rapports de son comptable étaient fiables. Les investissements auxquels il s'était livré avant de partir pour les colonies avaient très bien rendu. En outre, sa *Description de la faune et de la flore en Nouvelle-Angleterre*

avait été un incroyable succès de librairie. Il avait donc largement de quoi rétribuer une demi-douzaine de domestiques, et même beaucoup plus, s'il le voulait. C'était d'ailleurs assez ironique, pour quelqu'un qui n'avait jamais cherché à faire fortune.

— Pourquoi ne pas avoir de domestiques si vous avez les moyens de vous en offrir ? demanda-t-elle, sincèrement perplexe.

Alistair s'adossa à sa chaise.

— Pourquoi irais-je payer des domestiques qui ne me serviront à rien ? répliqua-t-il, se gardant d'ajouter que les domestiques en question ne se gêneraient pas pour le dévisager.

— Les cuisinières servent pas à rien, objecta Jamie, qui s'apprêtait à mordre dans une tartine.

Alistair haussa un sourcil.

— Ah non ?

— Surtout si elles savent faire les tourtes à la viande, précisa Jamie. Ou de la crème renversée.

Alistair ne put s'empêcher de sourire. La crème renversée encore tiède était l'un de ses desserts favoris lorsqu'il avait l'âge de Jamie.

— Cette cuisinière saura-t-elle faire les tourtes à la viande *et* les crèmes renversées ? s'enquit-il.

— Je pense que oui, répondit M<sup>me</sup> Halifax.

— S'il vous plaît, gardons la cuisinière ! supplia Jamie.

— Jamie ! le tança Abigail.

— Je crois que maman sait pas faire les tourtes à la viande, chuchota le garçon à sa sœur.

Alistair avait écouté cet échange avec beaucoup d'intérêt. Tournant la tête du côté de M<sup>me</sup> Halifax, il accrocha son regard. La jeune femme rougit légèrement, et Alistair ressentit une bouffée de désir aussi brutale qu'inattendue.

Il se leva de table.

— Je vous donne, à vous ainsi qu'à la cuisinière, une semaine pour faire vos preuves, madame Halifax. Pas un jour de plus. Si dans une semaine, je ne suis pas plus convaincu qu'aujourd'hui de l'utilité d'une gouvernante et d'une cuisinière, je vous renvoie toutes les deux. Est-ce bien clair ?



Elle hocha tristement la tête, et Alistair en éprouva quelque remords, avant de se reprocher sa faiblesse.

— Maintenant, si vous voulez bien m’excuser, j’ai du travail. Lady Grey.

Il tapa sur sa cuisse, et le grand chien se releva pour le suivre.

Le diable emporte cette femme ! Elle s’invitait à demeure dans son château, et n’en faisait qu’à sa tête, engageant une armée de domestiques alors qu’il ne demandait qu’une chose : être seul. Il grimpa les marches de la tour quatre à quatre, mais fut obligé de s’arrêter pour attendre lady Grey. Sa chienne montait de plus en plus difficilement cet escalier. Ce spectacle ne fit qu’accroître sa colère. Pourquoi fallait-il que tout change ? Était-ce trop exiger, que de réclamer un peu de calme et de tranquillité pour écrire ses livres ?

— Allons, viens, fit-il, tapotant l’encolure de sa chienne pour l’encourager dans son ascension.

Une fois dans son bureau, lady Grey s’installa à sa place favorite, sur le tapis devant la cheminée.

Alistair se planta devant la fenêtre qui donnait sur l’arrière du château. Autrefois, il y avait là un beau jardin en terrasses qui descendait jusqu’au torrent. Mais la végétation avait repris ses droits, envahissant tout, et poussant ses racines jusque dans les murets qui tombaient peu à peu en ruine. Cela faisait des années que le jardin n’était plus entretenu. Depuis son départ pour les colonies, en fait.

Alistair était né et avait grandi dans ce château. Sa mère avait succombé en mettant au monde une fillette mort-née lorsqu’il n’avait que trois ans, aussi ne se la rappelait-il pas. Il avait passé son enfance à sillonner les collines entourant le domaine, à pêcher dans le torrent avec son père, et à débattre d’histoire et de philosophie avec Sophia, sa sœur aînée. Sophia l’emportait le plus souvent dans leurs joutes intellectuelles ; outre qu’elle avait cinq années de plus que lui, elle était aussi meilleure élève.

Alistair avait toujours pensé qu’il se marierait un jour, que sa femme et lui vivraient à Castle Greaves, et qu’ils élèveraient ensemble une nouvelle génération de Munroe, comme ses

ancêtres l'avaient fait avant lui. Mais le sort en avait décidé autrement.

Il s'était fiancé à vingt-trois ans avec une jeune fille prénommée Sarah. Une mauvaise fièvre l'avait emportée avant leurs noces. Le chagrin l'avait dissuadé de conclure tout de suite une nouvelle alliance, et ses études avaient pris le dessus. À vingt-huit ans, il était parti pour les colonies, où il était resté trois ans.

Et depuis son retour...

Il n'avait pas seulement perdu son œil et deux doigts aux colonies, mais aussi son âme. L'homme qui était rentré, prématurément vieilli, à Castle Greaves n'était plus apte à vivre en société. Il préférait se tenir à l'écart des hommes, pour se protéger, mais aussi pour protéger les autres. Il savait que la vue de son visage les mettait mal à l'aise, car elle leur faisait prendre conscience de la violence sous-jacente à toute civilisation.

Il s'était donc résigné, sans joie, mais sans tristesse particulière non plus, à vivre en reclus. Ses études l'occupaient. La nature l'apaisait. Et lady Grey lui tenait compagnie.

Et puis, *elle* était arrivée.

Alistair n'avait certainement pas besoin qu'une gouvernante un peu trop séduisante s'immisce dans sa vie. Et encore moins qu'elle réveille son désir. Probablement serait-elle horrifiée – et même, révoltée – d'apprendre quel effet elle produisait sur lui.

Bah ! Tôt ou tard, elle se fatiguerait de jouer à la gouvernante, et trouverait une autre place pour se cacher de celui qu'elle fuyait. D'ici là, il veillerait à ce qu'elle ne le détourne pas de son travail.

— Cela fait maintenant deux semaines, rappela Algernon Downey, duc de Lister, d'une voix qu'il s'efforçait de maîtriser. Je vous ai ordonné d'engager les meilleurs limiers de Londres. Comment se fait-il qu'ils n'aient pas encore retrouvé une femme seule voyageant avec deux enfants ?

Il appuya sa question d'un regard glacial à l'adresse d'Henderson, son secrétaire de longue date. Les deux hommes se tenaient dans le bureau de Lister, une pièce élégante, dont le

décor blanc, noir et rouge sombre reflétait parfaitement le statut de son propriétaire, cinquième fortune d'Angleterre. Henderson était un petit homme sec, tout en os, qui ne se séparait jamais de ses lunettes en forme de demi-lunes, perchées le plus souvent sur son front. Assis face au bureau du duc, il avait un calepin ouvert sur les genoux, dans lequel il prenait des notes d'une main tremblante.

— Je reconnais que c'est fort fâcheux, Votre Grâce, et je m'en excuse, dit-il de sa voix fluette. Mais rappelons-nous que M<sup>me</sup> Fitzwilliam aura forcément pensé à se déguiser, ainsi que ses enfants. Et l'Angleterre est, ma foi, un grand pays.

— Je sais que l'Angleterre est un grand pays, Henderson. Mais je veux des résultats, pas des excuses.

— Bien sûr, Votre Grâce.

— Avec tout l'argent et les hommes que j'ai engagés dans cette affaire, on devrait l'avoir déjà retrouvée.

Henderson hocha rapidement la tête à plusieurs reprises, tel un oiseau.

— Certainement, Votre Grâce. Du moins, nous avons pu établir qu'elle avait pris la direction du nord.

— Mais c'était il y a une semaine. Et elle a pu nous lancer sur une fausse piste avant de rebrousser chemin vers le pays de Galles ou les Cornouailles. Peut-être même a-t-elle pris un bateau pour les colonies. Puisque vos hommes ne sont pas capables de la retrouver, embauchez-en d'autres. Immédiatement.

— Bien, Votre Grâce. Je vais m'en charger aujourd'hui même. Maintenant, pour ce qui est du voyage de la duchesse à Bath...

Henderson détailla le plan de route de la duchesse, mais Lister n'écoutait plus que d'une oreille distraite. Il était duc depuis l'âge de sept ans, et son titre remontait à plusieurs centaines d'années. Il siégeait à la chambre des Lords, possédait d'immenses propriétés, ainsi que des mines et une flotte de navires marchands. Les gentlemen de tous rangs le respectaient, le craignaient, même. Et cependant, il se trouvait une femme – la fille d'un vulgaire médecin de campagne ! – pour s'imaginer

qu'elle pouvait le quitter, et, pire encore, emmener ses deux bâtards avec elle.

Inacceptable. C'était tout simplement *inacceptable*.

Lister s'approcha d'une des fenêtres, majestueusement drapée de soie rayée. Il la retrouverait. Il l'obligerait à revenir avec les enfants. Et il lui ferait ensuite comprendre combien son geste avait été stupide. Personne ne pouvait aller contre sa volonté sans en payer lourdement le prix.

Personne.

## 4

*Quand Dit-Vrai fut repu, le beau jeune homme le conduisit dans une chambre magnifiquement décorée, et lui souhaita bonne nuit. Le soldat dormit d'un sommeil sans rêves. Le lendemain matin, au réveil, il trouva son hôte à son chevet.*

*— J'aimerais qu'un brave garçon s'acquitte d'une mission pour moi, dit-il. T'en sens-tu capable ?*

*— Oui, répondit Dit-Vrai sans réfléchir.*

*Le beau jeune homme sourit.*

*— C'est ce que nous allons voir...*

Les domestiques arrivèrent le lendemain, en début d'après-midi. M<sup>me</sup> McCleod, la nouvelle cuisinière, était une grande femme austère et peu loquace. Elle avait autrefois servi dans une riche maison d'Édimbourg mais, détestant le bruit et l'agitation de la ville, elle s'était finalement retirée à Glenlargo, où son frère était boulanger. Helen se demandait toutefois si elle n'était pas déjà lassée de la vie trop tranquille de Glenlargo, et de la boulangerie de son frère, car elle avait accepté le poste sans hésiter.

*— J'espère que la cuisine vous convient, madame McCleod ?*

La cuisinière était presque aussi grande qu'un homme, mais ses grosses mains rouges se mouvaient avec dextérité. Pour l'heure, elle roulait de la pâte sur la table.

*— La cheminée a besoin d'être nettoyée, dit-elle.*

*— Ah, c'est vrai, convint Helen.*

Elle s'était levée à l'aube pour récurer la cuisine de son mieux avant l'arrivée de M<sup>me</sup> McCleod, mais n'avait pas eu le temps de s'occuper de la cheminée. Son dos la faisait

atrocement souffrir, et ses mains étaient irritées à force de tremper dans l'eau chaude et le savon.

— Je vais demander à une servante de s'en occuper, ajouta-t-elle.

M<sup>me</sup> McCleod transféra la pâte dans un moule à tarte sans mot dire.

Helen déglutit.

— Eh bien, d'autres tâches m'attendent. Je reviendrai dans une heure, voir si tout va bien.

La cuisinière haussa les épaules tout en disposant des morceaux de viande sur le fond de tarte.

Helen hocha la tête d'un air entendu, avant de quitter la pièce. Une fois dans le couloir, elle sortit de la poche de son tablier un calepin et un crayon qu'elle avait achetés la veille, à Glenlargo. Ouvrant le calepin, elle inscrivit *Nettoyer la cheminée de la cuisine* au bas d'une longue liste où l'on pouvait notamment lire *Aérer la bibliothèque, laver le sol du hall* ou encore *Trouver l'argenterie*.

Elle remit le calepin dans sa poche, arrangea ses cheveux, et gagna la salle à manger. Elle avait décidé que c'était la pièce à nettoyer en premier. Ainsi, ce soir, sir Alistair pourrait-il profiter pleinement de son premier dîner préparé par sa nouvelle cuisinière. Et surtout, se rendre compte des avantages qu'il y avait à avoir une gouvernante.

Helen n'avait pas vu le maître de maison depuis qu'elle était levée. Quand elle lui avait monté son petit déjeuner, dans la tour, il lui avait ordonné à travers la porte de déposer le plateau sur le palier.

Aussi redoutait-elle qu'il se soit enfermé dans son bureau pour boudier, et que, à bout de patience, il ne décide de tous les jeter dehors ce soir. Voilà pourquoi il lui semblait d'autant plus important que la salle à manger brille de tous ses feux.

Mais quand elle l'atteignit, elle découvrit un chaos effroyable. L'une des servantes criait et se couvrait la tête avec son tablier. Une autre brandissait un balai pour tenter de chasser un oiseau qui voletait à travers la pièce. Jamie et Abigail essayaient de l'aider, tandis que les deux valets – des jeunes garçons du village – se tordaient les côtes de rire.

Helen ressentit un moment de découragement. Pourquoi fallait-il que tout soit si compliqué ? Elle se ressaisit en hâte : après tout, c'était à elle qu'incombait la charge de remettre de l'ordre dans cette maison et, si elle échouait, sir Alistair la congédierait. C'était aussi simple que cela.

Elle se précipita vers l'une des fenêtres et l'ouvrit en grand.

— Chassez-le par là ! ordonna-t-elle à la servante armée du balai.

La fille, une rousse, s'empressa d'obéir et, au bout de quelques minutes, l'oiseau se décida à sortir.

Helen referma la fenêtre avant de se retourner vers ses troupes :

— Que s'est-il passé ?

— L'oiseau est tombé de la cheminée ! s'exclama Jamie, tout excité. Nellie la nettoyait quand l'oiseau a dégringolé dans un nuage de suie.

De la suie répandue devant la cheminée, ainsi que de la paille provenant assurément d'un nid attestaient de la véracité de ses dires.

— J'ai eu la peur de ma vie, commenta Nellie.

— Et t'es restée plantée là tout du long, à crier, ironisa la rousse.

— Oh, ça va, Meg Campbell ! répliqua Nellie. T'aurais jamais réussi à le chasser toute seule, même avec ton balai.

Les deux servantes continuèrent de se disputer âprement, tandis que les valets ricanèrent à qui mieux mieux.

— Ça suffit ! cria Helen, qui sentait la migraine la gagner.

La cacophonie cessa sur-le-champ.

— Vous, fit Helen, pointant le doigt en direction du plus grand des valets, allez nettoyer la cheminée de la cuisine.

— Mais c'est un travail de fille ! objecta-t-il.

— Pour aujourd'hui, c'est vous qui vous en chargerez, trancha Helen. Et j'entends que ce soit parfaitement récuré.

Le valet fit la grimace, mais s'éclipsa sans tenter d'argumenter davantage.

Helen se tourna alors vers les trois autres domestiques.

— Meg, aidez-moi à cirer la table. Et vous deux, terminez de nettoyer cette cheminée, ordonna-t-elle à l'intention de Nellie et

de l'autre valet. Il faut que nous puissions y allumer un feu ce soir sans risquer de provoquer un incendie.

Ils travaillèrent d'arrache-pied tout le restant de l'après-midi. Même les rideaux furent décrochés, pour être sortis avec les tapis, et battus au grand air. À 6 heures du soir, la salle à manger brillait enfin comme un sou neuf, et un grand feu brûlait dans l'âtre – en dégageant, il est vrai, un peu de fumée.

Helen contempla le résultat en se massant la nuque. Quelle épreuve ! Cependant, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une grande satisfaction, car elle en était venue à bout. Elle remercia les domestiques, au bord de l'épuisement, et les expédia dans la cuisine savourer une tasse de thé bien méritée.

— Qu'allons-nous faire, à présent ? demanda Abigail.

Les enfants avaient courageusement aidé les grandes personnes. Même Jamie avait participé au nettoyage des carreaux.

Helen leur sourit.

— Nous allons faire un brin de toilette afin d'accueillir dignement sir Alistair quand il descendra dîner.

— Et on dînera ici avec lui ! s'enthousiasma Jamie.

Helen eut un pincement au cœur.

— Non, mon chéri. Nous dînerons dans la cuisine.

— Mais pourquoi ?

— Parce que maman est la gouvernante, ici, et qu'il ne serait pas convenable qu'elle mange avec sir Alistair, expliqua Abigail. Dorénavant, nous prendrons tous nos repas dans la cuisine, comme les domestiques.

— C'est exact, acquiesça Helen. Mais ne t'inquiète pas, Jamie, la tourte à la viande sera aussi bonne dans la cuisine. À présent, assez bavardé. Allons nous décrasser.

Ils redescendirent trois quarts d'heure plus tard, toilettés de frais, pour constater que sir Alistair demeurait toujours invisible.

— Il doit encore être dans la tour, suggéra Abigail, levant les yeux au plafond. Peut-être qu'il y dort également.

Helen et Jamie levèrent eux aussi instinctivement les yeux. M<sup>me</sup> McCleod avait annoncé que le dîner serait prêt à 7 heures. Si milord la Bête ne se montrait pas rapidement, son repas



refroidirait et, surtout, il offenserait gravement la seule cuisinière de qualité à des kilomètres à la ronde.

C'est ce qui décida Helen.

— Mes chéris, dit-elle à ses enfants, allez voir dans la cuisine si l'une des servantes ne pourrait pas vous faire du thé.

Abigail fronça les sourcils.

— Et toi, tu vas faire quoi, maman ? Helen tira sur son tablier.

— Sortir sir Alistair de sa tanière.

On frappa à la porte au moment où Alistair venait d'allumer les chandelles. La lumière du jour commençait à décliner et il n'en était qu'au milieu de son chapitre relatif aux blaireaux. Ce texte était destiné à sa prochaine grande œuvre : un répertoire exhaustif de la faune et de la flore d'Écosse, d'Angleterre et du pays de Galles. C'était une entreprise colossale, mais il était convaincu, sans la moindre vanité, qu'elle le hisserait au tout premier rang des grands scientifiques de son siècle. Aujourd'hui, pour la première fois depuis des semaines, et même des mois, il avait enfin été capable d'avancer de manière productive. Alistair avait commencé ce travail trois ans plus tôt, mais son rythme s'était considérablement ralenti ces douze derniers mois. Au point même qu'il n'avait pratiquement plus rien écrit durant les semaines précédentes.

Et puis ce matin, il s'était levé en sachant déjà ce qu'il ferait de sa journée. C'était comme si quelque dieu invisible avait insufflé dans ses poumons un souffle nouveau. Il avait passé la journée à écrire et à dessiner avec une énergie qu'il ne croyait plus posséder.

C'est pourquoi il fut très désagréablement surpris d'être interrompu.

— Quoi ? aboya-t-il en direction de la porte.

— Votre dîner est prêt, annonça M<sup>me</sup> Halifax.

— Laissez le plateau devant la porte, répondit-il distraitemment.

Il avait prévu de dessiner le museau d'un blaireau, et cette tâche réclamerait toute son attention.

Il y eut un silence, et Alistair s'imagina qu'elle était repartie. C'est alors qu'elle essaya d'actionner la poignée de la porte.

— Sir Alistair, votre dîner vous attend dans la salle à manger.

— Ne dites pas de sottises. Je connais l'état de ma salle à manger. Elle n'a pas servi depuis des lustres. C'est le dernier endroit où je songerais à prendre mes repas.

— Elle est propre, désormais.

Alistair haussa les sourcils. S'était-elle réellement lancée dans ce travail d'Hercule ? Sur le coup, il en éprouva un vague sentiment de culpabilité. Mais il fut de courte durée.

— Si vous dites vrai, madame Halifax, je vous en remercie. Et je serai ravi d'utiliser ma salle à manger à l'occasion. Mais pas ce soir.

Il y eut un nouveau silence. Si long que, cette fois, il se persuada qu'elle était bel et bien redescendue. Il se rassit à sa table de travail, et reprenait son crayon quand un grand *thump* ! ébranla la porte. Alistair en cassa sa mine.

— Sir Alistair ! tonna M<sup>me</sup> Halifax d'une voix qu'on devinait furieuse. Soit vous descendez tout de suite faire honneur au délicieux dîner que M<sup>me</sup> McCleod vous a mitonné tout l'après-midi, et qui vous sera servi dans la salle à manger entièrement nettoyée, soit j'ordonne aux valets d'enfoncer cette porte.

Alistair regarda, éberlué, en direction de la porte.

— J'ai passé la journée à frotter, polir et récurer, précisa M<sup>me</sup> Halifax.

Alistair reposa son crayon, se leva de son siège et marcha vers la porte.

— Et il me semble que la courtoisie la plus élémentaire. ... continuait-elle encore, quand il ouvrit brusquement le battant.

Elle s'interrompit, la bouche grande ouverte.

— Bonsoir, madame Halifax.

On aurait juré qu'elle luttait pour ne pas battre en retraite.

— Bonsoir, sir Alistair.

— Donc, si j'ai bien compris, mon dîner m'attend en bas ?

Elle croisa et décroisa les mains, mais ne cilla pas.

— Oui.

— Dans ce cas, je serai ravi de dîner avec vous.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous ne pouvez pas faire cela ! Je suis votre gouvernante.

Il haussa les épaules, et tapa sur sa cuisse pour appeler lady Grey.

— J'ai bien dîné avec vous hier soir.

— Mais c'était dans la cuisine !

— Il serait donc convenable pour moi de dîner avec vous dans ma cuisine, mais pas dans ma salle à manger ? Votre logique m'échappe, madame Halifax.

— Je ne pense pas...

Lady Grey se faufila entre eux et fila vers l'escalier. Alistair fit signe à sa gouvernante de le précéder.

— Et je compte sur vos enfants pour se joindre à nous.

— Abigail et Jamie ? demanda-t-elle, comme si elle avait d'autres enfants.

— Oui.

Elle lui adressa un regard éloquent par-dessus son épaule. De toute évidence, elle pensait qu'il était devenu fou. Et sans doute l'était-il. Les enfants ne partageaient jamais la table des grandes personnes – du moins dans les classes les plus élevées de la société.

Sa ravissante gouvernante continua de protester, bien sûr. Mais Alistair était convaincu que c'était par pur entêtement.

Les enfants vinrent à leur rencontre dans le couloir.

— On va manger ! s'exclama joyeusement Jamie avant de pivoter en direction de la salle à manger.

Mais sa sœur fronça les sourcils, et attendit les instructions de sa mère.

Cette dernière pinça les lèvres pour marquer sa désapprobation.

— Nous dînerons avec sir Alistair, mais ce soir sera l'unique fois.

— Pas du tout, contra-t-il en lui prenant fermement le coude pour la guider vers la salle à manger. Je compte au contraire que les enfants et vous dîniez tous les soirs avec moi. Aussi longtemps que vous resterez à Castle Greaves.

— Youpiiii ! se réjouit le garçon, qui s'installa à table sans se poser de questions.

— Vous ne parlez pas sérieusement, siffla M<sup>me</sup> Halifax.

— Je suis ici chez moi, madame. Dois-je vous rappeler que j'ai parfaitement le droit de m'y conduire comme bon me semble ?

— Mais, les autres domestiques... vont penser...

Elle lui lança un regard implorant. Alistair savait qu'il aurait dû avoir pitié d'elle. Mais ce fut plus fort que lui.

— Que vont-ils penser ? la pressa-t-il.

— Que je suis votre maîtresse.

Ses lèvres pleines étaient merveilleusement sensuelles. Ses cheveux aussi brillants que de la soie. Son cou et sa gorge d'une blancheur si pure qu'ils évoquaient les ailes d'une colombe.

Quelle cruelle ironie !

— Madame, je me moque de ce que pensent les autres. J'imaginai que vous l'aviez compris. Si vous préférez quitter mon château sur-le-champ, c'est votre droit. Mais si vous souhaitez rester, alors vous dînez tous les soirs en ma compagnie. À vous de choisir.

Alistair lui tira une chaise, et attendit la suite avec intérêt. Son inquiétude pour sa réputation serait-elle la plus forte et la pousserait-elle à partir ?

Elle inspira si profondément que ses seins menacèrent de passer par-dessus le bord de son décolleté.

— Je reste, annonça-t-elle avant de s'asseoir.

Il repoussa la chaise vers la table.

— Vous m'en voyez ravi.

Mon Dieu, quelle brute ! songait Helen, tandis que sir Alistair contournait la table pour s'asseoir à sa propre place. Il se moquait tellement de ce que pensaient les autres qu'il la mettait dans une position intenable – et par caprice, qui plus est ! S'efforçant de se calmer, elle fit signe à Tom, le plus grand des deux valets :

— Apportez-moi une assiette et des couverts, ainsi que pour les enfants.

Tom s'éclipsa aussitôt.

— M<sup>me</sup> McCleod a fait de la tourte à la viande, confia Jamie à sir Alistair.

— Vraiment ? répliqua milord la Bête, avec autant de gravité que s'il conférait avec un évêque.

— Oui, et elle sent très bon ! ajouta Jamie, qui se délectait à l'avance du festin à venir.

Bien qu'il eût aidé tout l'après-midi au nettoyage, il débordait encore d'énergie. Helen ne put s'empêcher de lui sourire.

Sir Alistair s'était installé au haut bout de la table rectangulaire, ainsi que l'exigeaient les convenances. Jamie était à sa droite, Abigail à sa gauche, et Helen à l'autre extrémité, pas mécontente d'être le plus loin possible du maître de maison. Mais Jamie arrivait à peine à hauteur de la table et, s'ils devaient réellement dîner ici tous les soirs, elle devrait lui dénicher un autre siège.

— Maman avait dit que nous ne devions pas manger avec vous, fit remarquer Abigail, qui semblait s'inquiéter.

— Je suis dans mon château et, ici, c'est moi qui commande, répliqua sir Alistair. Je souhaite que ta mère, ton frère et toi partagiez ma table. Si tu es d'accord, bien entendu.

Abigail parut réfléchir, avant de répondre :

— Oui, ça me plaît bien de dîner ici. Nous avons ciré la table et secoué les tapis. Si vous aviez vu le nuage de poussière qui en est sorti ! Nellie n'arrêtait pas de tousser.

— Et il y avait un oiseau dans la cheminée ! renchérit Jamie.

Sir Alistair jeta un regard à la vieille cheminée de pierre.

— De quelle couleur était-il ?

— Noir, mais son ventre était plus clair, répondit Jamie. Et il volait très vite.

Sir Alistair hocha la tête.

— C'était probablement une hirondelle. Elles nichent parfois dans les conduits de cheminée.

Tom revint avec les couverts. Puis Meg et Nellie suivirent avec les plateaux. Meg lançait des regards intrigués au maître de maison tout en présentant les plats à Nellie. Celle-ci dévisageait sir Alistair bouche bée, mais Helen, accrochant son regard, fronça sévèrement les sourcils. Nellie baissa les yeux et

s'absorba dans son service. En plus de la tourte à la viande, M<sup>me</sup> McCleod avait cuisiné des petits pois et des carottes, et prévu une compote de fruits en dessert.

Leur service terminé, les deux servantes se retirèrent, et le silence retomba dans la pièce. Sir Alistair contemplait la table. Les assiettes fumaient, et les verres de cristal scintillaient à la lumière des candélabres. Il leva son verre à l'intention d'Helen.

— Je vous félicite, madame. Avec presque rien, vous avez préparé un festin, et métamorphosé cette salle à manger. J'aurais volontiers juré que c'était impossible si je ne le constatais moi-même.

Helen se surprit à sourire aux anges. Bizarrement, les paroles de sir Alistair lui réchauffaient davantage le cœur que tous les compliments sur sa beauté dont on l'avait abreuvée dans les grands bals londoniens auxquels elle assistait assidûment.

S'apercevant qu'il l'observait par-dessus le bord de son verre, elle commença à s'agiter, ne sachant plus où regarder.

— Pourquoi ? interrogea Jamie.

Sir Alistair reporta son attention sur lui, et Helen en fut soulagée. Elle regrettait de ne pas avoir d'éventail.

— Pourquoi quoi ? demanda-t-il.

— Pourquoi les hirondelles nichent dans les cheminées ?

— C'est une question idiote, jugea Abigail.

— Aucune question n'est jamais idiote pour un naturaliste, assura sir Alistair.

Abigail paraissait accablée, tout à coup. Helen ouvrit la bouche pour la défendre, mais sir Alistair sourit à la fillette, qui se détendit visiblement. Helen referma la bouche.

— Pourquoi une hirondelle irait-elle nicher dans une cheminée ? répéta sir Alistair. Pourquoi là, et pas ailleurs ?

— Pour échapper aux chats ? suggéra Abigail.

— Pour se réchauffer, proposa Jamie.

— Mais cette cheminée n'avait pas servi depuis des années, objecta Abigail.

— Alors, je ne sais pas pourquoi, conclut Jamie qui, renonçant à s'interroger plus avant, planta sa fourchette dans un morceau de tourte.

Mais Abigail réfléchissait toujours.

— Pourquoi faire son nid dans une cheminée ? C'est un drôle d'endroit. Et très sale, observa-t-elle.

— Tu avais raison en suggérant qu'elle se cherche un endroit hors d'atteinte des chats pour élever sa couvée, dit sir Alistair. Mais l'hirondelle aime aussi bâtir son nid là où ne vont pas les autres oiseaux.

Abigail haussa les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Les oiseaux, et tous les animaux en général, doivent se nourrir, comme nous. Il leur faut également un endroit pour se loger et grandir. Mais si un autre oiseau s'installe à proximité, ils risquent de se battre. Les oiseaux sont très protecteurs avec leurs maisons.

— Pourtant, certains oiseaux aiment vivre ensemble, objecta Abigail. Les moineaux picorent toujours le sol en groupes.

— Mais crois-tu qu'ils nichent ensemble ?

— Je ne sais pas, avoua Abigail. Je n'ai jamais vu de nid de moineau.

— Jamais ? répéta sir Alistair en jetant un regard à Helen.

La jeune femme haussa les épaules d'un air d'impuissance. Ils avaient toujours vécu à Londres. Les oiseaux de la capitale devaient certes nicher quelque part, mais elle ignorait où.

— Dans ce cas, reprit sir Alistair, il va falloir que je vous montre quelques nids.

— Formidable ! s'exclama Jamie, la bouche pleine.

— Les moineaux ne partagent pas leurs nids, poursuivit sir Alistair. Mais tu avais raison, Abigail. Certains oiseaux ou animaux vivent ensemble, et même élèvent leurs petits en groupes. Je m'intéresse en ce moment aux blaireaux. C'est un animal qui vit en clan, dans d'immenses terriers.

— On pourrait voir aussi un blaireau ? voulut savoir Jamie.

— Ce sera difficile, car ils sont très farouches, répondit sir Alistair. Mais je pourrais au moins vous montrer l'entrée d'un terrier.

Jamie venait d'avaler une bouchée de petits pois. Il hocha vigoureusement la tête pour manifester son assentiment.

— C'est donc cela que vous faites, dans votre tour ? intervint Helen. Écrire sur les blaireaux ?

Il la regarda.

— Oui, entre autres choses. Je travaille à un ouvrage sur les animaux, les oiseaux et les plantes d'Écosse et d'Angleterre. Je suis naturaliste. Lady Vale ne vous l'avait pas dit ?

Helen secoua la tête en évitant son regard. La vérité, c'était que lady Vale n'avait pas eu le temps de lui dire grand-chose. Lorsqu'elle avait frappé à la porte de la vicomtesse, elle venait de s'enfuir de chez elle, et elle redoutait que Lister ne la fasse suivre. Lady Vale lui avait suggéré de se réfugier chez sir Alistair, car il vivait très loin de Londres, en Écosse. Helen était si désespérée qu'elle avait sauté sur cette idée sans se poser de questions (ni en poser à lady Vale).

— Avez-vous écrit d'autres livres ? demanda-t-elle.

Sir Alistair but une gorgée de vin avant de répondre :

— Un seul. Une *Description de la faune et de la flore en Nouvelle-Angleterre*.

— Mais je le connais ! s'exclama Helen, stupéfaite. On se l'arrachait, à Londres. J'ai vu deux respectables ladies en venir pratiquement aux mains pour s'emparer du dernier exemplaire d'une librairie de Bond Street. Ce livre est considéré comme devant figurer dans toute bonne bibliothèque. Et c'est vous qui l'avez écrit ?

Il eut un hochement de tête ironique.

— Je le confesse, oui.

Helen était ébahie. L'ouvrage en question était particulièrement élégant, avec de très nombreuses illustrations en pleine page. Elle n'aurait jamais imaginé que sir Alistair puisse être l'auteur d'un travail aussi magnifique.

— Et c'est vous qui l'avez illustré ?

— Les gravures ont été réalisées d'après mes dessins, oui.

— C'est très beau, avoua-t-elle, songeuse.

Il porta de nouveau son verre à ses lèvres, sans faire le moindre commentaire. Mais il ne la quittait pas du regard.

— J'aimerais bien voir ce livre, déclara Jamie.



Abigail s'était arrêtée de manger. Elle ne fit pas écho à la requête de son frère, mais il était évident qu'elle partageait sa curiosité.

— J'en conserve un exemplaire dans la bibliothèque, répondit sir Alistair. Nous le consulterons après dîner.

— Youpiiii ! s'exclama encore Jamie avec son enthousiasme habituel.

Sir Alistair secoua la tête d'un air amusé.

Alistair se leva de table, et vint tirer la chaise de M<sup>me</sup> Halifax. Sa courtoisie parut mettre la jeune femme mal à l'aise. Voyant qu'il lui offrait le bras, elle se risqua à le prendre, mais du bout des doigts, comme si elle craignait de se brûler.

— Nous ne voudrions pas abuser de votre temps, murmura-t-elle. Je sais que vous êtes très occupé.

— Rassurez-vous, madame, je n'ai rien de plus pressant à faire pour l'instant. Si vous voulez bien prendre un chandelier.

Elle s'empara d'un chandelier posé sur une desserte. Alistair se dirigea vers la porte, et les enfants leur emboîtèrent le pas. La main de M<sup>me</sup> Halifax sur son bras le troublait. Les femmes n'avaient jamais ce genre de contact avec lui – et encore moins les très belles femmes. Elle était si proche de lui qu'il percevait l'odeur de son savon, légèrement citronnée.

— Nous y voilà, annonça-t-il en poussant la porte de la bibliothèque.

Une fois à l'intérieur, M<sup>me</sup> Halifax lui lâcha le bras. C'était prévisible et, cependant, Alistair le regretta. Ce qui était idiot de sa part. Depuis le temps, il aurait dû être habitué à ce que les femmes fuient sa proximité. Lui prenant le chandelier des mains, il entreprit d'allumer ceux de la pièce.

Cette bibliothèque avait servi à son père et, avant lui, à son grand-père. À l'inverse de la plupart des bibliothèques de grandes maisons, celle-ci était vraiment utilisée, et les livres qu'elle contenait avaient tous été lus et relus. C'était une vaste pièce rectangulaire ornée de hautes fenêtres – parmi les plus hautes du château, en vérité. Pour l'heure, celles-ci étaient dissimulées derrière de lourdes tentures poussiéreuses qui

n'avaient pas été tirées depuis des années. Sauf celle qui était tombée un jour, et qu'Alistair n'avait pas pris la peine de raccrocher. Trois murs étaient recouverts, du sol au plafond, de rayonnages en chêne croulant sous les livres. Une cheminée avait trouvé à s'insérer au milieu d'un panneau. Deux fauteuils décrépits et un guéridon complétaient l'ameublement.

Quand il eut fini d'allumer les chandeliers, Alistair se retourna. M<sup>me</sup> Halifax et les enfants étaient demeurés près de la porte.

Il esquissa un sourire.

— Approchez ! Je sais que cela ne brille pas autant que la salle à manger, mais vous ne risquez rien.

M<sup>me</sup> Halifax marmonna quelque chose en contemplant les fauteuils d'un œil critique. L'un d'eux avait un pied cassé, mais on s'était contenté de le remplacer par une pile de livres. Abigail faisait courir ses doigts le long d'une étagère, comme si elle cherchait à déchiffrer les titres des volumes recouverts de poussière. Quant à Jamie, il s'était précipité vers le globe terrestre, qu'il faisait tourner sur son socle.

— Je vois pas l'Angleterre !

Le globe était, lui aussi, recouvert d'une épaisse couche de poussière. Sir Alistair sortit son mouchoir pour l'en débarrasser.

— Voilà, dit-il. Tu la vois, maintenant ? Et là, c'est l'Écosse. Nous sommes ici, ajouta-t-il, indiquant du doigt le nord de l'estuaire de la Forth.

Jamie leva les yeux vers lui.

— Où est votre livre ?

Alistair parcourut du regard les rayonnages. Cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était pas replongé dans son œuvre.

— Par là, je crois.

Il se dirigea vers un coin de la pièce où plusieurs volumes de grand format étaient empilés à même le sol.

— Ils devraient être sur une étagère, grommela M<sup>me</sup> Halifax. Je ne comprends pas que vous laissiez vos livres par terre.

Alistair émit un vague grognement tandis qu'il fouillait dans la pile.

— Le voici !

Il sortit le précieux volume, et l'ouvrit directement sur le parquet. Jamie n'hésita pas à s'allonger sur le ventre pour contempler les dessins. Abigail, plus réservée comme à son habitude, se contenta de s'accroupir près de lui.

— Vous avez dû passer de longues années en Nouvelle-Angleterre, hasarda M<sup>me</sup> Halifax, qui était restée debout derrière ses enfants. Fais attention en tournant les pages, Jamie.

Alistair se tint à côté d'elle.

— Trois ans.

Elle tourna la tête vers lui, ses yeux bleus scintillant dans la lumière des chandelles.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai passé trois ans là-bas, à rassembler les informations nécessaires pour ce livre.

— La guerre n'a-t-elle pas interféré avec votre travail ?

— Au contraire. Je suis resté attaché durant tout mon séjour aux régiments de Sa Majesté.

— N'était-ce pas dangereux ? demanda-t-elle, sincèrement inquiète.

Pour lui.

Alistair détourna le regard. Ses yeux étaient beaucoup trop beaux pour cette pièce austère, et il regrettait déjà de l'y avoir amenée. Pourquoi s'ouvrirait-il ainsi à elle, et lui permettrait-il de connaître son passé ? Il se rendait compte, à présent, qu'il avait commis une erreur.

— Sir Alistair ?

Il ne savait pas quoi dire. Si, ç'avait été dangereux, puisqu'il y avait laissé un œil, deux doigts et sa fierté. Mais il ne pouvait pas lui raconter cela, bien sûr.

Jamie, heureusement, lui épargna de répondre.

— Où est passée lady Grey ? s'enquit-il soudain.

Le lévrier ne les avait pas suivis dans la bibliothèque.

— Elle a dû s'endormir devant la cheminée de la salle à manger, suggéra sir Alistair.

— Oh, mais on doit lui manquer, décréta Jamie. Je vais la chercher.

Sans laisser à quiconque le temps de répliquer, il se releva et s'élança vers la porte.

— Jamie ! lui cria Abigail. Ne cours pas !

Mais elle l'imita et lui emboîta le pas.

— Je suis désolée, murmura M<sup>me</sup> Halifax.

— Pourquoi ?

— Ils sont parfois impétueux.

Alistair haussa les épaules. Il n'était pas habitué aux enfants, mais il trouvait la compagnie de ces deux là fort réjouissante.

— Je... commença-t-elle, mais elle fut interrompue par un cri.

Alistair se rua vers la porte sans l'attendre, et remonta le couloir au pas de course. Le cri ne s'était pas répété, mais il était sûr qu'il provenait de la salle à manger. Abigail avait sans doute vu une araignée. Mais dès qu'il atteignit le seuil de la pièce, il comprit qu'il s'agissait de tout à fait autre chose.

Lady Grey était allongée devant la cheminée, ainsi qu'il l'avait supposé. Mais Jamie, agenouillé devant elle, lui secouait frénétiquement une patte. Abigail, restée debout, avait blêmi.

*Non !*

Alistair s'avança vers la cheminée, M<sup>me</sup> Halifax sur ses talons. Abigail se tourna vers lui sans rien dire. Des larmes roulaient le long de ses joues.

— Elle est blessée ! s'écria Jamie. Il faut l'aider.

Alistair s'agenouilla devant son vieux chien et posa la main sur son flanc. Elle refroidissait déjà. Elle avait dû succomber dans son sommeil, pendant qu'ils dînaient.

Il se racla la gorge.

— Je ne peux plus rien faire, dit-il.

— Mais si ! se récria le garçonnet, avant de fondre en larmes. Vous devez !

— Jamie, murmura sa mère.

Elle voulut éloigner son fils, mais il s'arracha à son étreinte pour se jeter sur lady Grey.

Abigail s'enfuit de la pièce.

Alistair caressa doucement la tête de Jamie, qui sanglotait dans le pelage du chien. Lady Grey lui avait été offerte par

Sophia, il y avait très longtemps de cela, bien avant qu'il ne parte pour les colonies. Il ne l'avait pas emmenée là-bas, bien sûr, le voyage en bateau aurait été trop éprouvant pour elle. Mais quand il était rentré d'Amérique, brisé, lady Grey avait été là. Marchant à ses côtés lorsqu'il arpentait les collines environnantes, veillant près du feu quand il travaillait à son livre. Et surtout, lui caressant la main de son museau lorsqu'il se réveillait la nuit, en proie à d'atroces cauchemars.

— C'était une brave chienne, souffla-t-il, bouleversé.

— Aidez-la ! sanglota Jamie. Aidez-la !

— Je ne peux pas, répondit Alistair, la gorge nouée. Elle est morte.

## 5

*Le beau jeune homme conduisit Dit-Vrai dans un petit jardin intérieur clos de mur. Ses allées étaient bordées d'ifs taillés, et ses parterres décorés de statues de chevaliers. Dans un coin, une petite cage abritait des moineaux dont les ailes venaient inlassablement frapper les barreaux. Au centre du jardin se dressait une autre cage, en fer, celle-là, et beaucoup plus grande. De la paille était répandue sur le sol. Et, tapie au fond de la cage, une chose répugnante semblait attendre. C'était un monstre à la peau recouverte d'écailles et au crâne surmonté d'une crinière rebelle. Il devait mesurer pas loin de trois mètres de haut, et de grandes cornes épousaient la courbe de ses épaules. Les yeux de la chose étaient jaunes et injectés de sang. À la vue des visiteurs, la créature s'approcha des barreaux, et découvrit les canines acérées qui ornaient sa gueule.*

*Le beau jeune homme se retourna vers Dit-Vrai.*

*— As-tu peur ?*

*— Non, répondit Dit-Vrai.*

*Le jeune homme éclata de rire.*

*— Alors, tu seras le gardien du monstre.*

Elle avait commis une terrible erreur.

Cette nuit-là, tandis qu'elle caressait la tête de Jamie baignée de sueur. Helen se reprochait amèrement sa folie. Bouleversé par la mort de lady Grey, Jamie avait pleuré jusqu'à ce qu'il tombe de sommeil. Abigail, en revanche, s'était murée dans le silence. Depuis le cri, unique, qu'elle avait lancé dans la salle à manger, elle n'avait plus proféré un son. À présent, elle

était couchée sur le flanc, son petit corps recroquevillé sous les couvertures.

Helen ferma les yeux. Qu'avait-elle fait à ses petits ? Elle les avait arrachés à leur confortable vie londonienne, à leur univers familial pour les jeter dans cet étrange château où mouraient de vieux chiens. Ne s'était-elle pas trompée ? N'aurait-il pas mieux valu, pour leur salut, supporter Lister, et se résigner à son existence de maîtresse délaissée ?

Non. Elle avait compris ces derniers mois que ce n'était plus qu'une question de temps avant que Lister la répudie définitivement, et qu'il lui retire ses enfants. Et cela seul constituait une raison amplement suffisante pour le quitter. Elle n'aurait pas pu vivre sans Abigail et Jamie.

Rouvrant les yeux, elle quitta le lit sans bruit et s'approcha de la fenêtre. La vue n'était guère réconfortante. Le lierre de la façade pendait en partie devant les vitres si bien que la lune ressemblait à un spectre. Il y avait une petite table sous la fenêtre, qu'Helen avait transformée en bureau pour y recopier la traduction de lady Vale. Elle effleura du bout des doigts les feuilles de papier, se disant qu'elle devrait s'avancer un peu dans son travail, puis y renonça. Elle était trop nerveuse.

Revenant vers le lit, elle se pencha sur sa fille, et lui murmura :

— Je vais marcher un peu, ma chérie. Je ne serai pas longtemps absente.

Les paupières closes d'Abigail ne palpitérent pas, mais Helen la soupçonnait de ne pas dormir. Elle déposa un baiser sur la joue de sa fille, s'empara d'une chandelle et quitta la chambre, refermant doucement la porte derrière elle.

Le corridor était bien sûr plongé dans l'obscurité, et la jeune femme ne savait où aller. Le château ne se prêtait guère à la déambulation méditative. Cependant, elle était incapable de trouver le sommeil, et il lui fallait bouger.

Elle remonta le couloir, sa chandelle projetant des ombres sur les murs. Le château comptait trois étages, en plus du rez-de-chaussée. La chambre qu'elle partageait avec ses enfants se trouvait au deuxième. Et les nombreuses portes devant lesquelles elle passait cachaient sans doute d'autres chambres

d'amis, et de ravissants petits boudoirs, pour l'instant laissés à l'abandon. Promenant les doigts sur les lambris du couloir, Helen se promit de demander à l'une des servantes de s'en occuper. Cela dit, le nettoyage de cet étage se trouvait tout en bas de la liste des priorités.

Elle s'immobilisa brutalement, interloquée par le cours qu'avaient pris ses pensées. Voilà qu'elle faisait des projets alors qu'elle ne serait peut-être plus là demain ! Elle était toutefois convaincue que Lister avait lancé des hommes à ses trousses, et cette idée lui donna la chair de poule. Fuir encore serait sans doute le plus sûr moyen de se jeter dans la gueule du loup. Mieux valait rester ici. Elle ne pourrait trouver de meilleure cachette.

Le couloir se terminait par un escalier de service. Les marches en étaient nues. Sir Alistair avait-il les moyens d'acheter un tapis convenable ? s'interrogea-t-elle. Elle pourrait aussi accrocher quelques tableaux. Elle en avait trouvé un grand nombre dans l'une des pièces du premier étage, appuyés contre un mur et recouverts d'un drap pour les protéger de la poussière.

L'escalier de service débouchait sur l'arrière de la bâtisse. Helen hésita en atteignant le rez-de-chaussée. De la lumière provenait de la cuisine. Ça ne pouvait pas être les domestiques : ils habitaient au village, et étaient censés venir le matin au château et rentrer chez eux le soir. M<sup>me</sup> McCleod s'installerait éventuellement à demeure, mais après avoir jeté un coup d'œil aux appartements qui lui étaient destinés, elle avait décrété qu'ils avaient besoin d'un bon nettoyage avant qu'elle n'y emménage. La lumière de la cuisine signifiait donc que sir Alistair s'était offert un en-cas. Ou M. Wiggins. Helen réprima un frisson. Elle ne se sentait pas le courage d'affronter ce dernier ce soir.

Elle bifurqua vers l'avant du château. La salle à manger était plongée dans l'obscurité, et elle se demanda ce que sir Alistair avait fait du cadavre de lady Grey. Elle ne l'avait pas revu depuis qu'elle était montée coucher Jamie et Abigail et, lorsqu'elle avait quitté la pièce, il était toujours agenouillé près de son chien. Il



ne pleurait pas, mais tout, dans son attitude, trahissait un immense chagrin.

Helen passa son chemin. Elle ne voulait pas ressentir de compassion à l'égard de sir Alistair. C'était un ours mal léché, qui ne s'était pas gêné pour lui faire comprendre qu'elle n'était pas la bienvenue dans sa demeure. Elle aurait voulu se convaincre qu'il ne s'intéressait à rien ni à personne, malheureusement, c'était impossible. La mort de son chien avait montré que derrière son masque d'indifférence, c'était un être humain comme les autres, qui éprouvait des sentiments et souffrait.

Elle était arrivée à la porte d'entrée. Elle fut obligée de poser sa chandelle pour tirer le verrou et ouvrir l'imposant battant de chêne. Sir Alistair y parvenait pourtant d'une seule main, sans effort apparent. Probablement était-il très musclé, sous son vieux costume informe. Une image du maître de maison débarrassé de ses vêtements traversa soudain l'imagination un peu trop fertile de la jeune femme. Elle se figea. Grands dieux ! Serait-elle devenue une créature de peu de vertu ? Car se représenter sir Alistair nu n'avait fait qu'attiser sa curiosité. Avait-il des poils sur le torse ? Son ventre était-il aussi plat qu'il le paraissait ? Et quelle taille faisait son sexe ?

Helen prit une profonde inspiration, s'efforçant de chasser ces pensées impudiques, puis elle sortit sur le perron.

La lune était assez haute dans le ciel pour donner un peu de lumière. Une petite brise agitait les branches des arbres qui encadraient l'allée. La jeune femme frissonna. Elle aurait dû prendre un châle.

Un petit sentier faisait le tour du château. Helen décida de l'emprunter. La lune était parfaitement visible à l'arrière du château, son disque blanc brillant au-dessus des collines qui moutonnaient à l'horizon.

Helen s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas seule. Une silhouette masculine, immobile, se découpait dans la pénombre, pareille à ces anciens monolithes solitaires qu'ils avaient vus en chemin. On aurait juré qu'il se tenait là depuis des siècles.

Il devina sa présence.

— Madame Halifax, dit-il sans se retourner. Viendriez-vous me tourmenter jusqu'au cœur de la nuit ?

— Je suis désolée, murmura Helen, pas mécontente que l'obscurité dissimule ses joues en feu. Je ne voulais pas vous déranger.

Elle rebroussait déjà chemin.

— Ne partez pas.

Elle s'immobilisa. Sir Alistair faisait toujours face aux collines, mais il avait tourné la tête dans sa direction.

— Restez avec moi, madame Halifax. Et parlez-moi.

C'était un ordre, proféré sur un ton de commandement. Cependant, Helen crut discerner une trace de supplication dans sa voix. Ce fut ce qui la décida à rester.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda-t-elle en s'avançant vers lui.

Il haussa les épaules, le visage de nouveau tourné vers les collines.

— Je croyais que les femmes avaient toujours quelque chose à raconter.

— Vous voudriez que je vous parle de mode, que je vous confie les derniers ragots en vogue, ou que je vous entretienne d'un quelconque autre sujet tout aussi peu important ?

Il parut déconcerté par l'ironie de sa réponse.

— Excusez-moi.

Helen crut avoir mal entendu.

— Pardon ?

Il haussa de nouveau les épaules.

— J'ai perdu l'habitude de discuter avec des gens civilisés. Excusez-moi, madame Halifax.

Ce fut au tour d'Helen de se sentir mal à l'aise. Sir Alistair pleurait sa chienne. Elle n'aurait pas dû se montrer aussi désinvolte.

Elle se rapprocha de lui.

— La tourte, au dîner, était délicieuse, dit-elle, histoire d'orienter la conversation sur un terrain plus neutre.

— En effet. J'ai d'ailleurs remarqué que votre fils en avait repris deux fois.

— Jamie.

— Hmm ?  
— Il s'appelle Jamie, lui rappela-t-elle.  
— C'est vrai, Jamie. Comment va-t-il ?  
— Il a eu du mal à s'endormir. Et j'ai peur qu'il ne fasse des cauchemars.

— Ah.  
Helen contemplait le jardin éclairé par la lune.  
— On se croirait en pleine nature, murmura-t-elle.  
— Cela n'a pas toujours été le cas. Autrefois, des parterres en terrasse descendaient jusqu'au torrent.  
— Pourquoi ne sont-ils plus entretenus ?  
— Le jardinier est mort.

Helen fronça les sourcils. On apercevait les restes des murets ayant soutenu les terrasses, mais la végétation avait repris ses droits depuis longtemps.

— Quand est-ce arrivé ?  
Sir Alistair contempla les étoiles.  
— Il y a dix-sept ou dix-huit ans de cela.  
— Et vous n'avez embauché personne pour le remplacer ?  
s'étonna-t-elle.

— Je n'en voyais pas l'utilité.  
Il y eut un silence. Un nuage obscurcit quelques instants la lune. Helen se demanda combien de nuits sir Alistair avait passées à contempler les ruines de son jardin avec d'autre compagnie que la sienne.

— Avez-vous...  
Il tourna brièvement la tête dans sa direction.  
— Oui ?  
Helen se félicita que l'obscurité cache son embarras.  
— Pardonnez ma question, mais vous n'avez jamais été marié ?

— Non, répondit-il, et, après une hésitation, il ajouta : J'ai été fiancé, mais elle est morte.  
— Je suis désolée.

Il haussa vaguement les épaules. Helen comprit qu'il n'avait nul besoin de sa compassion, mais elle ne pouvait se résoudre à le laisser seul.

— Vous n'avez pas de famille ?

— J'ai une sœur aînée, qui vit à Édimbourg.

— Ce n'est pas très » loin. Vous devez vous voir souvent, j'imagine.

Helen songea à sa propre famille. Elle avait rompu les ponts avec eux tous – ses parents, son frère, et ses sœurs – après sa rencontre avec Lister. Ses rêves sentimentaux lui avaient coûté fort cher.

— Je n'ai pas vu Sophia depuis une éternité, avoua-t-il.

— Pourquoi ? Vous êtes fâchés ?

— Non, pas à ce point. Mais je ne sors plus beaucoup. Et ma sœur n'a pas de raisons particulières de me rendre visite.

— Ah.

Sir Alistair pivota pour lui faire face. Comme il se retrouvait dos à la lune, Helen ne put déchiffrer son expression. Mais il lui sembla plus grand, plus proche et... plus inquiétant qu'elle ne s'en était rendu compte jusqu'à présent.

— Vous êtes très curieuse à mon sujet, ce soir, madame Halifax, observa-t-il. Mais j'aurais, de mon côté, quelques questions à vous poser.

Les rayons argentés de la lune caressaient son visage aux traits incroyablement purs. Alistair refusait toutefois de se laisser distraire par la beauté de M<sup>me</sup> Halifax. Il en était conscient, il l'admirait, mais il voyait l'artifice derrière lequel se cachait la femme. Une femme dont il suspectait qu'elle n'était pas habituée à travailler, même si elle avait passé la journée à récurer la salle à manger. Une femme qui n'était pas davantage habituée à se débrouiller par elle-même, mais qui avait pourtant réussi à s'insinuer chez lui, et dans sa vie. Tout cela l'intriguait énormément. Quelles étaient ses motivations ? Quel genre de vie avait-elle laissé derrière elle ? De quel homme cherchait-elle à se cacher ?

— Que voulez-vous savoir de moi ? demanda-t-elle.

Sa voix était directe, et contrastait avec son allure si féminine. Elle n'en paraissait que plus fascinante.

— Vous m'avez dit être veuve.

— En effet.

— Depuis longtemps ?

Elle détourna le regard, hésita une fraction de seconde.

— Cela fera trois ans cet automne.

Alistair hocha la tête. Elle mentait. Elle mentait bien, mais elle mentait quand même. Son mari vivait-il encore ? Ou avait-elle fui un autre homme ?

— Et que faisait M. Halifax ?

— Il était médecin.

— Il n'avait pas beaucoup de patients, apparemment.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— S'il avait gagné suffisamment bien sa vie, vous ne seriez pas obligée de travailler.

Elle porta la main à son front.

— Pardonnez-moi, mais le sujet me gêne.

Alistair savait qu'il aurait dû avoir pitié d'elle, et renoncer à en apprendre plus pour le moment. Mais la curiosité l'emporta. Il s'approcha de la jeune femme, au point que son torse lui frôlait presque l'épaule.

— Vous aimiez votre mari ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Elle laissa retomber sa main.

— Je l'aimais profondément.

— Sa mort a dû être une tragédie ?

— Oui.

— Vous vous êtes mariée jeune ?

— À dix-huit ans.

— Et votre mariage fut donc heureux ?

— Très heureux.

Elle mentait encore.

— Quel genre d'homme était-ce ?

— Je... commença-t-elle, croisant étroitement les bras comme si elle avait soudain froid. Ne pourrions-nous changer de sujet ?

— Certainement. Où habitiez-vous, à Londres ?

— Je vous l'ai dit, répondit-elle d'une voix raffermie. Chez lady Vale.

— C'est vrai. J'avais oublié votre grande expérience pour tenir une maison.

— Elle n'est pas si grande que cela, vous le savez très bien.

Il y eut un silence. On n'entendait plus que le murmure du vent.

— Mais... reprit-elle, j'avais besoin... d'un endroit où rester.

Alistair éprouva un sentiment de triomphe. Il la tenait. Elle ne pouvait pas le quitter. Pourtant, sa réaction n'avait aucun sens. Il avait tenté de la chasser dès son arrivée. Mais de savoir qu'elle était obligée de rester – et qu'en bon gentleman il ne pouvait la forcer à partir – le remplissait de satisfaction.

Évidemment, il se garda bien de le montrer.

— Je vous avouerai, madame Halifax, qu'une chose me surprend.

— Laquelle ?

Il se pencha vers elle, ses lèvres lui frôlant presque les cheveux.

— J'aurais pensé qu'une lady aussi belle que vous aurait été assaillie par les prétendants.

Elle tourna la tête, si bien que leurs visages se retrouvèrent à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Vous me trouvez belle ? demanda-t-elle, sans la moindre vanité.

— Terriblement.

— Et vous pensez sans doute que la beauté suffit pour vouloir épouser quelqu'un, ajouta-t-elle d'un ton empreint d'amertume.

— N'est-ce pas ce qu'a fait M. Halifax ? La plupart des hommes auraient agi pareillement, en tout cas.

— Ils ne s'intéressent jamais au caractère des femmes. À ce qu'elles aiment, ou n'aiment pas. À leurs envies, à leurs espoirs.

— Non ?

— Non.

Son regard s'était brutalement assombri. Une rafale de vent rabattit une mèche de cheveux sur son visage.

— Pauvre madame Halifax, reprit-il d'un ton vaguement ironique.

Et, impulsivement, il leva la main gauche (celle qui était intacte) pour écarter la mèche rebelle. La peau de la jeune femme était aussi douce que de la soie.

— Ce doit être un fardeau d'être aussi ravissante, ajouta-t-il.

Elle fronça les sourcils.

— Vous avez dit « la plupart » des hommes. Dois-je en conclure que vous ne considérez pas la beauté comme primordiale chez une femme ?

— Vous oubliez manifestement mon apparence, répliqua-t-il. Une belle femme ne pourrait aimer un mari repoussant. Et un homme tel que moi serait bien bête de s'attacher à une superbe créature. Je suis beaucoup de choses, madame Halifax, mais certainement pas idiot, conclut-il avec un grand sourire.

Sur ce, il pivota sur ses talons et repartit en direction du château, abandonnant M<sup>me</sup> Halifax derrière lui, telle une sirène solitaire.

— Quand est-ce qu'on rentre à la maison ? demanda Jamie, le lendemain après-midi.

Il ramassa un caillou qu'il lança en direction du mur de l'écurie. Abigail fronça les sourcils d'un air désapprobateur.

— Ne fais pas ça.

— Pourquoi ?

Parce que tu pourrais blesser quelqu'un. Jamie regarda autour de lui. A part eux, la cour de l'écurie était déserte...

— Qui ?

— Je ne sais pas, moi !

Abigail aurait bien aimé lancer aussi des cailloux, mais une jeune lady ne se livrait pas à de tels jeux. Et puis, ils étaient supposés battre un vieux tapis. Sur les ordres de maman, l'un des valets avait tiré une corde en travers de la cour, et plusieurs tapis y étaient pendus, qui attendaient d'être battus. Abigail commençait à avoir mal au bras, ce qui ne l'empêcha pas de frapper le tapis avec le balai qu'elle tenait à la main. Un nuage de poussière s'en dégagea.

— Je veux rentrer à la maison, reprit Jamie, ramassant un autre caillou.

— Tu l'as déjà dit et répété cent fois.

— Je m'en moque.

Il lança son caillou, qui, cette fois, rebondit contre le mur, avant de s'écraser sur le sol.

— À Londres, on était pas obligés de battre des tapis, ajouta-t-il. Et M<sup>lle</sup> Cummings nous emmenait tous les jours au parc. Ici, il y a rien à faire à part travailler.

— Tu sais bien que nous ne pouvons pas rentrer chez nous, répliqua Abigail. Je t'ai déjà...

— Hé, toi, là-bas ! cria une voix dans leur dos.

Abigail, son balai toujours à la main, fit volte-face.

M. Wiggins fonçait dans leur direction.

— Depuis quand on lance des cailloux, petit sacripant ? ajouta-t-il à l'adresse de Jamie. Tu crois que je ne t'ai pas vu ?

Jamie se raidit.

— Ne me parlez pas sur ce ton.

— Ne me parlez pas sur ce ton ! répéta M. Wiggins, l'imitant. Non mais, pour qui tu te prends ?

— Mon père est duc ! répliqua Jamie, tout rouge.

Abigail se figea, horrifiée.

Mais M. Wiggins se contenta d'éclater de rire.

— Duc ? Rien que ça ? Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! En tout cas, duc ou pas, je t'interdis de lancer des cailloux.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'éloigna, riant toujours.

Abigail attendit qu'il ait disparu avant de se fâcher.

— Jamie ! Tu savais pourtant que nous ne devons pas parler du duc !

— Il m'a mal parlé, répliqua son frère, indigné. Et le duc est notre père.

— Oui, mais maman a bien insisté : personne ne doit le savoir.

— J'en ai assez d'être ici ! cria Jamie.

Et il s'éloigna au pas de course en direction du jardin. Mais il se heurta à sir Alistair, qui arrivait en sens inverse.

— Où cours-tu si vite ? lui demanda ce dernier en l'attrapant par l'épaule.

— Lâchez-moi !

— Oh, mais certainement.

Sir Alistair s'exécuta. Mais maintenant qu'il avait recouvré sa liberté, Jamie parut désorienté, et resta planté devant le maître des lieux.



Sir Alistair le dévisagea un instant, avant de se tourner vers Abigail et de l'interroger du regard.

La fillette se mit à danser d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Nous battions les tapis, expliqua-t-elle en désignant la corde.

— C'est très bien, répondit sir Alistair. Et moi, je venais chercher une pelle dans l'écurie.

— Pour quoi faire ? voulut savoir Jamie.

— Pour enterrer lady Grey.

Jamie donna un coup de pied dans les pavés. Le silence s'étira entre eux jusqu'à ce qu'Abigail, après s'être humecté les lèvres, bredouille :

— Je... je suis désolée.

Sir Alistair la regardait sans mot dire. Rassemblant son courage, elle ajouta d'une traite :

— Je suis désolée pour lady Grey et je suis désolée d'avoir crié.

Sir Alistair cilla.

— D'avoir crié ? répéta-t-il, perplexe.

Elle prit une profonde inspiration.

— Le soir de notre arrivée. J'ai crié en vous voyant. Ce n'était pas bien de ma part.

— Ah... Eh bien, merci, répondit-il en détournant le regard.

Il y eut un autre silence.

— Je peux vous aider ? demanda Abigail. Pour enterrer lady Grey ?

Sir Alistair fronça les sourcils.

— Es-tu sûre de le vouloir ?

— Oui.

Jamie hocha la tête, pour signifier qu'il le désirait également.

Sir Alistair les regarda tour à tour.

— Très bien, acquiesça-t-il finalement. Attendez-moi ici.

Il pénétra dans l'écurie, et en ressortit un instant plus, une pelle à la main.

— Allons-y, dit-il.

Et il se dirigea vers les terrasses étagées, à l'arrière du château.

Abigail posa son balai pour le suivre avec Jamie. Un coup d'œil à son frère l'avertit qu'il pleurait. Il avait déjà pleuré une bonne partie de la nuit, et ses sanglots lui avaient serré le cœur. C'était idiot, car ils ne connaissaient pas lady Grey depuis longtemps, mais Abigail aussi avait envie de pleurer. Et elle se demandait maintenant pourquoi elle avait proposé d'aider à l'enterrer.

Sir Alistair descendait vers le torrent qui coulait en contrebas, et dont le bruit leur parvenait déjà. En amont, son lit était encombré de rochers contre lesquels l'eau venait se briser dans des gerbes d'écume blanchâtre. Mais au niveau du jardin, le torrent s'écoulait paisiblement, longeant quelques bosquets qui poussaient sur une herbe grasse. Un tapis roulé était au pied d'un des arbres, et l'on devinait une forme à l'intérieur. Abigail, une boule dans la gorge, détourna les yeux.

Mais Jamie courut droit à l'arbre.

— C'est elle ?

Sir Alistair hocha la tête.

— C'est dommage de gâcher un beau tapis, marmonna Abigail.

Sir Alistair posa sur elle son œil valide.

— Ce tapis se trouvait devant la cheminée de mon bureau, expliqua-t-il. Lady Grey aimait s'allonger dessus.

Abigail baissa les yeux. Elle se sentait honteuse.

— Ah...

Jamie caressait le tapis comme s'il touchait directement le pelage de lady Grey. Sir Alistair retroussa ses manches, puis entreprit de creuser un trou au pied de l'arbre.

Abigail s'approcha du torrent. L'eau était incroyablement limpide. Quelques feuilles flottaient à sa surface. Elle entendit Jamie demander :

— Pourquoi vous l'enterrez ici ?

— Parce que, lorsque je venais pêcher, elle adorait faire la sieste sous cet arbre.

— Alors, c'est bien, déclara Jamie.

Puis plus personne ne parla. Seuls les bruits du torrent et de la pelle de sir Alistair s'enfonçant dans la terre brisaient le

silence. Abigail avait plongé la main dans l'eau : elle était très froide.

Sir Alistair cessa finalement de creuser. Abigail l'entendit dérouler le tapis. Elle approcha le visage de l'eau. Elle rêvait de se percher sur les rochers, en amont, de n'être plus environnée que par l'eau jaillissant autour d'elle. Elle en oublierait le monde. Elle serait heureuse.

Un poisson bondit hors de l'eau dans un éclair argenté. Elle se redressa.

Quand elle se retourna, sir Alistair remblayait la terre sur la tombe de lady Grey. Jamie avait trouvé une fleur blanche, qu'il posa dessus.

Il en tenait une autre à la main.

— Tu la veux, Abigail ?

Elle n'aurait su dire pourquoi, elle avait l'impression que son cœur était sur le point de jaillir de sa poitrine. Si cela arrivait, elle était sûre de mourir.

Alors elle préféra remonter vers le château, en courant aussi vite qu'elle pouvait pour que le vent, lui fouettant le visage, souffle toutes les pensées qui se bousculaient dans sa tête.

Les premières années, lorsqu'elle était encore naïve et amoureuse, Helen avait souvent veillé la nuit, au cas où Lister daignerait lui rendre visite. Mais la plupart du temps, elle finissait par se coucher seule. Elle avait dépassé depuis bien longtemps ce stade. Et pourtant, ce soir-là, alors qu'il était près de minuit, elle se surprit à arpenter la bibliothèque en chemise de nuit, son châle sur les épaules, attendant le retour de sir Alistair.

Où diable était-il ?

Il ne s'était pas montré au dîner. Elle était allée frapper à la porte de son bureau, mais celui-ci était désert. Quand le canard rôti avait été tout à fait froid, et sa sauce figée, elle s'était résolue à manger sans lui. Juste les enfants et elle, dans la salle à manger. Interrogeant ces derniers, elle avait appris, par Jamie, l'enterrement de lady Grey au bord du torrent. Abigail avait à peine touché à son assiette, et elle avait demandé à monter se

coucher aussitôt le dîner terminé, prétextant une migraine. Elle était trop jeune pour avoir des migraines, mais Helen avait eu pitié d'elle et l'avait autorisée à se retirer sans poser de questions. La tristesse récurrente de sa fille, son caractère renfermé lui étaient un autre sujet d'inquiétude. Elle aurait aimé savoir quoi faire pour lui venir en aide.

Elle s'était ensuite entretenue avec M<sup>me</sup> McCleod des menus à prévoir pour des jours suivants, et des ustensiles à acheter pour la cuisine. Puis elle avait fait prendre un bain à Jamie devant la cheminée de la cuisine, avant de le mettre au lit. Pendant tout ce temps, elle n'avait cessé de tendre l'oreille, guettant le retour de sir Alistair. Mais tout ce qu'elle avait entendu, c'était M. Wiggins, ivre mort, titubant pour se rendre dans l'écurie où il devait dormir. Peu après, il avait commencé à pleuvoir.

Où était donc passé sir Alistair ? s'interrogea-t-elle pour la centième fois. Et surtout, pourquoi s'en souciait-elle ? La jeune femme s'arrêta devant la pile de livres où se trouvait son ouvrage sur les plantes et les animaux d'Amérique. Elle s'en saisit, le posa sur une table, puis approcha un chandelier en prenant bien garde de ne pas faire couler de cire dessus.

Le frontispice représentait une arche de pierre monumentale, d'inspiration classique. Sous l'arche, l'artiste avait dessiné un ciel bleu, une forêt luxuriante et un petit étang à l'eau cristalline. D'un côté de l'arche se tenait une femme vêtue d'une tunique drapée à l'antique – une allégorie, de toute évidence. Elle tendait les bras en direction de l'arche. De l'autre côté se trouvait un homme en pantalon, manteau et chapeau mou. Une besace était suspendue à son épaule, et sa main reposait sur un bâton de marche. La légende de l'illustration disait : *Le Nouveau Monde invite le botaniste de Sa Majesté, Alistair Munroe, à découvrir ses merveilles.*

L'homme de la gravure était-il sir Alistair ? Helen le regarda de plus près. La ressemblance ne frappait pas. Le personnage de la gravure avait des allures de Cupidon, avec ses joues gonflées et ses petites lèvres ourlées. On aurait plutôt dit une femme dans des vêtements d'homme. Helen passa l'illustration, puis la page de titre : *Description de la flore et de la faune en Nouvelle-*

*Angleterre, par Alistair Munroe.* Sur la page suivante, on pouvait lire ces mots :

*À Sa Très Gracieuse Majesté GEORGE  
Par la Grâce de Dieu roi de Grande-Bretagne.  
S'il lui agréé, je lui dédie ce livre, ainsi que mon travail. Votre  
humble serviteur,  
Alistair Munroe 1762*

Helen caressa les lettres du bout du doigt. Le roi avait dû apprécier cette dédicace, car elle croyait se souvenir que l'auteur de l'ouvrage avait été anobli peu après sa publication.

Elle tourna d'autres pages, avant de s'arrêter, le souffle coupé. Lorsqu'ils avaient ouvert ce livre, la veille, elle n'y avait pas vraiment prêté attention. D'autant que les enfants lui cachaient en partie son contenu. Mais à présent...

Sous ses yeux s'étalait une gravure en pleine page représentant une fleur aux pétales incurvés sur une branche nue. Elle était délicatement colorée en rose pâle. Dessous, une autre branche portait une fleur identique, mais vue en coupe, afin d'en montrer les différents éléments. Et encore en dessous, l'auteur avait dessiné des feuilles. Un petit papillon jaune et noir était posé sur l'une d'elles, et le moindre détail de son anatomie avait été rendu avec un soin méticuleux. La légende indiquait : *Rhododendron Canadensis*.

Comment l'artiste qui avait produit ces illustrations magnifiques pouvait-il être aussi rude, aussi peu civilisé ? Voilà qui était un mystère.

Hormis le bruit de la pluie tambourinant contre les carreaux, la bibliothèque était silencieuse. Helen continua de tourner les pages, se perdant dans la contemplation des gravures toutes plus somptueuses les unes que les autres.

Elle n'aurait su dire si elle était restée des minutes, ou des heures, à feuilleter l'ouvrage, mais lorsqu'elle releva la tête, sa chandelle s'était presque entièrement consumée. Elle referma le livre, prit ce qui restait de chandelle, et quitta la bibliothèque. Le hall était plongé dans les ténèbres, et la pluie martelait

violemment la porte d'entrée. Bizarrement, ce fut pourtant dans cette direction que se dirigea la jeune femme.

Elle posa sa chandelle sur un guéridon, et ouvrit la porte. La pluie s'engouffra aussitôt à l'intérieur, la trempant de la tête aux pieds. Bien que transie, Helen jeta quand même un coup d'œil dans l'allée.

Rien.

Elle se reprocha son impulsion. Elle s'était fait mouiller pour rien. Mais alors qu'elle repoussait la porte, elle vit un cavalier surgir au bout de l'allée. Avec un soupir de soulagement, elle se précipita dehors.

Elle n'avait pas dévalé le perron que ses cheveux dégoulinant de pluie lui collaient déjà au visage.

— Où étiez-vous passé ? cria-t-elle, l'angoisse de ces dernières heures remontant brutalement à la surface. Croyez-vous que je m'amuse à remettre votre maison en ordre et à vous concocter de bons menus pour que vous en fassiez si peu de cas ? Vous n'avez donc pas pensé que les enfants vous attendraient ? Jamie était déçu de ne pas vous voir. Et le canard était froid. Archifroid. Je ne sais pas si mes excuses suffiront à M<sup>me</sup> McCleod. Et c'est la seule bonne cuisinière à des lieues à la ronde !

Les épaules de son manteau luisaient de pluie. Il devait être trempé jusqu'aux os. Il lui sourit pourtant.

— Merci de m'accueillir aussi chaleureusement, madame Halifax.

Helen attrapa les rênes de son cheval.

— Nous avons passé un marché, vous et moi, lui rappela-t-elle. Je prendrais mes repas avec vous, en échange, vous vous donneriez la peine de descendre dîner dans la salle à manger. Comment osez-vous conclure un pacte, et le briser dans la foulée ? De quel droit vous permettez-vous de me compter pour quantité négligeable ?

Helen se tut, remarquant tout à coup ses traits tirés.

— Je crois que je vous dois encore des excuses, madame Halifax.

Était-il malade ? s'inquiéta-t-elle. Son visage était d'une pâleur effrayante. Combien de temps avait-il chevauché sous la pluie ?

— Où étiez-vous parti ? Qu'y avait-il donc de si important, que vous ayez éprouvé le besoin de sortir par un temps pareil ?

Il soupira.

— Un caprice, avoua-t-il. Un pur caprice.

Et il tomba de son cheval.

Helen poussa un cri. Heureusement, sa monture était parfaitement dressée, et elle ne broncha pas. Se penchant sur sir Alistair, Helen vit quelque chose bouger sous son manteau. Puis elle entendit un gémissement, et une petite truffe noire apparut dans l'ouverture du vêtement.

Sir Alistair avait rapporté un chiot.

## 6

*Chaque jour, Dit-Vrai montait la garde au milieu du jardin. C'était un travail monotone. La chose restait tapie au fond de sa cage, les moineaux s'agitaient inlassablement dans la leur, et les statues des chevaliers demeuraient impassibles.*

*Le soir, un peu avant le coucher du soleil, le beau jeune homme venait libérer Dit-Vrai, et il lui posait toujours la même question :*

*— As-tu vu, aujourd'hui, quelque chose qui t'ait fait peur ?*

*Et chaque soir, Dit-Vrai répondait invariablement :*

*— Non.*

— Monsieur Wiggins ! cria Helen sous la pluie battante. Monsieur Wiggins, venez vite !

— Chut, gémit sir Alistair, qui revenait déjà à lui. Si Wiggins ne dort pas, c'est qu'il est soûl. Ou les deux.

Il était toujours allongé dans la boue, le chiot serré contre sa poitrine. L'homme et l'animal grelotaient.

— Mais j'ai besoin d'aide pour vous emmener à l'intérieur, argua Helen.

— Non... ce ne sera pas nécessaire.

Il se redressa en position assise.

Helen l'empoigna par le bras et tira de toutes ses forces pour l'aider à se relever.

— Dieu que vous êtes entêté ! grommela-t-elle.

— Je vous retourne le compliment, madame Halifax. Ne faites pas de mal au chiot. J'ai payé un shilling pour l'avoir.

— Et vous avez failli mourir pour le ramener !

Finalement, il réussit à se remettre debout, et la jeune femme glissa le bras autour de sa taille pour le stabiliser. Il



s'appuya d'un bras sur son épaule tandis qu'il tenait le chiot de l'autre.

— Vous êtes fou, décréta-t-elle.

— Est-ce ainsi qu'une gouvernante s'adresse à son maître ?

— Renvoyez-moi demain matin si ça vous chante, répliqua-t-elle tout en le soutenant pour gravir le perron.

— Vous oubliez, madame Halifax, que j'ai déjà essayé de vous congédier le soir de votre arrivée. Attention !

Il avait heurté le chambranle, et faillit faire perdre l'équilibre à Helen.

— Ce serait beaucoup plus simple si vous me laissiez vous guider sans opposer de résistance, suggéra-t-elle.

— Quelle femme d'autorité ! Je me demande comment je ferais sans vous.

— C'est aussi mon avis.

Elle le poussa dans l'entrée et claqua la porte derrière eux. Le chiot gémit de nouveau.

— Si vous attrapez une pneumonie, vous l'aurez bien mérité.

— Vous êtes trop aimable.

Helen l'entraîna vers l'escalier. Ils laissaient derrière eux une traînée humide qu'il faudrait nettoyer le lendemain. En dépit de son ton sardonique, sir Alistair était toujours aussi pâle, et son corps était agité de tremblements. Lorsqu'elle accompagnait son père dans ses visites, Helen avait vu plus d'une fois des hommes aussi solides que lui être emportés en quelques jours par une violente fièvre.

Faites attention aux marches, l'avertit-elle.

Il était si grand et si lourd que s'il trébuchait, elle ne pourrait sans doute pas l'empêcher de chuter.

Il se contenta de grogner, ce qui l'alarma. N'avait-il plus assez de forces pour parler ? Tandis qu'ils montaient lentement l'escalier, Helen réfléchissait à toute vitesse. Elle aurait besoin d'eau chaude. Peut-être aussi de faire du thé. M<sup>me</sup> McCleod avait laissé une bouilloire pendue à la crémaillère, dans la cheminée, avant de partir. Une fois qu'elle aurait conduit sir Alistair dans sa chambre, elle redescendrait la chercher.

Il tremblait encore davantage, et le chiot menaçait de lui échapper à tout moment, quand ils atteignirent enfin le couloir menant à sa chambre.

— Laissez-moi ici, dit-il lorsqu'ils furent devant sa porte.

L'ignorant, elle ouvrit le battant.

— Vous n'êtes qu'un idiot.

— Nombre de savants, en Angleterre et sur le continent, sont d'un avis contraire.

— Je doute qu'ils vous aient vu tremblant comme une feuille, et serrant contre vous un chiot trempé jusqu'aux os.

— C'est vrai.

Il tituba en direction de son lit. Sa chambre était vaste. Un grand lit à baldaquin trônait entre deux grandes fenêtres ornées de lourds rideaux. La cheminée avait été taillée dans la même pierre rose que le reste du château. Helen se demanda si cette chambre n'était pas celle du maître de maison depuis la construction de la bâtisse.

Mais le moment était mal choisi pour se poser ce genre de questions.

— Pas sur le lit ! lui cria-t-elle. Vous allez le mouiller.

Elle le guida vers la cheminée devant laquelle se trouvait un grand fauteuil. Sir Alistair s'y laissa tomber pendant que la jeune femme ranimait le feu. De la pluie dégoulinait encore de ses cheveux, et elle était transie. Mais pas autant que lui.

— Enlevez vos vêtements, ordonna-t-elle quand le feu fut reparti.

— Quelle audace, madame Halifax ! murmura-t-il d'une voix pâteuse, comme s'il avait bu – mais Helen n'avait pas détecté d'odeur d'alcool dans son haleine. J'ignorais que vous aviez des vues sur moi.

— Humpf !

Helen prit le chiot, qui frissonnait toujours, pour l'installer devant l'âtre. Il s'allongea sur le sol qu'il mouilla aussitôt, mais Helen s'inquiéterait de lui plus tard. Son maître avait la préséance.

Elle l'aida à se débarrasser de son manteau alourdi par la pluie, qu'elle laissa tomber par terre. Puis elle s'attaqua à sa veste, qui alla rejoindre le manteau. Enfin, elle s'accroupit pour

lui déboutonner sa chemise. Sa respiration s'accéléra, et elle s'obligea à se concentrer sur sa tâche malgré sa position un peu trop intime.

Cependant, quand elle lui eut retiré sa chemise, elle retint difficilement un sursaut. Son torse était beaucoup plus beau que ce qu'elle avait imaginé. Sa peau lisse était discrètement hâlée. Les muscles de ses épaules et de ses bras étaient volumineux, mais déliés. Il avait le ventre plat, et une traînée de poils sombres prenaient naissance autour de son nombril et disparaissait dans la ceinture de son pantalon. Helen tendit spontanément la main, puis s'en rendant soudain compte, elle l'écarta vivement.

— Relevez-vous, que je puisse achever de vous déshabiller. Vous êtes bleu de froid.

— Madame Halifax, votre regard suffit à me réchauffer, la taquina-t-il en s'exécutant, son ironie tempérée par ses dents qui s'entrechoquaient.

Helen eut un reniflement dédaigneux, mais elle était consciente d'avoir rougi. Elle devait absolument lui enlever ce pantalon trempé. Elle batailla avec les boutons de sa braguette, repoussa ses mains lorsqu'il fit mine de l'aider. Quand elle eut triomphé du dernier bouton, elle ne se souciait plus de rougir, ni de ce qu'il pouvait penser d'elle.

— Maintenant, au lit, lui ordonna-t-elle.

Il marmonna vaguement, mais se dirigea vers le lit. Dès qu'il fut assis, Helen lui ôta ses bottes, tira sur son pantalon, et, pour finir, lui enleva ses sous-vêtements. Elle aperçut brièvement ses longues jambes musclées, et la forme qui les couronnait, avant qu'il se glisse entre les draps.

Elle s'attendait à quelque commentaire sarcastique de sa part – sur la rapidité avec laquelle elle avait voulu le mettre au lit, par exemple –, mais il ferma son œil valide aussitôt allongé. De plus en plus inquiète, Helen alla récupérer le chiot, qu'elle glissa au chaud à côté de lui, avant de redescendre à toute allure au rez-de-chaussée.

Dieu merci, l'eau de la bouilloire était à température idéale. La jeune femme prépara rapidement du thé. Elle posa sur un plateau la théière et beaucoup de sucre, ainsi qu'une vieille

bouillotte en métal, puis s'empressa de regagner la chambre. Quand elle entra, tout essoufflée d'avoir couru dans l'escalier, le silence régnait, et rien ne bougeait dans le lit. Elle eut très peur, tout à coup.

Mais sir Alistair leva la tête.

— Je commençais à me demander si la vue de ma nudité ne vous avait pas incitée à vous enfuir du château.

Elle s'approcha du lit, posa son plateau sur la table de chevet.

— Je suis habituée à la nudité masculine, figurez-vous, rétorqua-t-elle. J'ai donné son bain à Jamie pas plus tard que ce soir.

— J'aurais pensé que mon anatomie différait quelque peu de celle d'un petit garçon.

Helen se racla la gorge.

— Il y a certaines différences, c'est vrai, mais, en gros, c'est la même chose.

— Hmpf.

La jeune femme s'empara de la bouillotte, qu'elle remplit de braises chaudes.

— Donc, reprit-il, me déshabiller ne vous a pas plus troublée que de baigner Jamie.

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle, avec ce qu'elle espérait un bel aplomb.

— Menteuse.

Elle ignore son commentaire, et revint vers le lit avec la bouillotte, qu'elle glissa sous les couvertures.

— Ah, ça fait du bien, murmura-t-il.

— Tant mieux. À présent redressez-vous, et buvez un peu de thé.

Il tourna la tête et son regard se riva sur la poitrine d'Helen.

— Vous aussi, vous êtes trempée, madame Halifax, fit-il remarquer. Occupez-vous de vous.

Helen baissa les yeux, et découvrit que sa chemise de nuit était plaquée sur ses seins, les extrémités pointant à travers l'étoffe humide. Bonté divine ! Mais la pudeur n'était pas de mise en la circonstance.

— Je m'occuperai de moi quand j'en aurai fini avec vous, riposta-t-elle.

Elle remplit la tasse de thé, y ajouta plusieurs cuillerées de sucre.

— Je doute que le sucre rende votre thé plus buvable, madame Halifax, railla-t-il, sans quitter sa poitrine du regard.

— Oh, taisez-vous ! Et buvez pendant que c'est chaud.

Elle lui tendit la tasse.

Il s'en saisit et but une gorgée qui lui arracha une grimace.

— Votre thé pourrait servir à décaper du fer rouillé. Auriez-vous l'intention de me tuer ?

— Oui. C'est exactement ce que je cherche à faire, répliqua Helen.

Il avait beau être têtu comme une mule et toujours aussi rude, pour l'instant, il avait besoin d'elle.

— Buvez tout.

Il obéit, puis Helen lui prit la tasse vide des mains et la reposa sur le plateau.

— Merci, madame Halifax, fit-il en se rallongeant, les joues plus colorées à présent. Je crois que je pourrai survivre à cette nuit sans votre aide.

— Voulez-vous que je vous refasse du thé ?

— Par pitié, plus de thé, merci ! Vous pouvez vous retirer pour la nuit. À moins que... vous ne souhaitiez vous joindre à moi ? ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

Sur le coup, Helen en resta pantoise. Ne sachant quoi répondre, elle tourna finalement les talons et quitta la pièce. Mais le rire de sir Alistair la poursuivit dans le couloir.

Peut-être était-ce dû au souvenir des seins appétissants de sa gouvernante se dressant sous sa chemise de nuit, la veille. Ou aux effluves citronnés qui flottaient encore dans sa chambre. À moins qu'il ne s'agisse tout bonnement d'une pure nécessité physiologique. Toujours est-il qu'Alistair se réveilla le lendemain matin avec une formidable érection.

Il repoussa drap et couvertures en grognant. Sa tête et son corps entier le faisaient souffrir, mais sa virilité, elle, était en

pleine forme. C'en était presque ironique : même le plus intellectuel des hommes se retrouvait asservi à des besoins primaires. Et les images de M<sup>me</sup> Halifax qui le hantaient – une M<sup>me</sup> Halifax entièrement nue – n'étaient pas pour apaiser sa tension.

Il se caressa, imaginant sa gouvernante agenouillée devant lui, se tenant les seins comme pour les lui offrir, dans une pose à la fois timide et parfaitement impudique. Il lui suffirait de s'avancer un peu, de se glisser entre les deux globes lourds et chauds...

Un gémissement se fit soudain entendre.

Alistair sursauta et remonta prestement le drap sur sa virilité.

— Bon sang ! fit-il, alors que la mémoire lui revenait.

Il avait oublié le chiot, et menaçait de l'écraser en s'agitant sur le matelas.

— Excuse ma maladresse, dit-il au chiot en soulevant les couvertures. Ce n'est pas ta faute.

Et ce n'était pas non plus la faute du chiot si son sexe demeurait pointé vers le plafond.

Il avait l'habitude de se réveiller dans cet état. Mais depuis son retour des colonies, il n'avait eu d'autre choix que de recourir à sa main pour satisfaire ses besoins. Une fois, pourtant, il y avait un certain temps de cela, il se sentait à ce point en manque qu'il s'était rendu à Édimbourg, pour louer les services d'une professionnelle. Mais quand la fille avait vu son visage, elle avait réclamé un supplément. Alistair avait tourné les talons, humilié, et furieux contre lui-même, tandis que la catin lui criait des injures. Il avait préféré ne pas réitérer l'expérience, et, depuis lors, s'était contenté de sa main.

Le chiot se mit à fouetter l'air de sa petite queue en se trémoussant de joie. C'était un épagneul marron et blanc, aux oreilles tombantes. Il faisait partie d'une portée appartenant à un fermier qui vivait près de Glenlargo. La veille, après l'enterrement de lady Grey, Alistair avait décidé sur un coup de tête de seller Griffin, et de partir à la recherche d'un chiot. La vision de Jamie plantant une fleur sur la tombe de lady Grey l'avait remué. Et plus encore la réaction d'Abigail regagna le

château en courant pour y dissimuler son chagrin. Cette enfant l'émouvait. Elle ne ressemblait pas aux autres fillettes de son âge. D'une certaine façon, sa tristesse contenue lui rappelait ses propres tourments.

Le chiot s'étira sur ses pattes de devant et bâilla. Alistair devina qu'il ne tarderait pas à se soulager, et que, n'ayant pas encore appris la propreté, il n'hésiterait pas à le faire sur le lit.

— Attends une seconde, s'il te plaît.

Il se leva, et commença de s'habiller. Mais il avait juste eu le temps d'enfiler ses sous-vêtements que la porte de sa chambre s'ouvrit. Le chiot aboya instinctivement.

Alistair soupira.

— Bonjour, madame Halifax. Gela vous arrive de songer à frapper, avant d'entrer ?

Sa gouvernante fronça les sourcils.

— Que faites-vous debout ?

— J'essayais d'atteindre mon pantalon, si vous voulez tout savoir. Et je préférerais que vous reveniez lorsque je serai plus décent pour vous recevoir.

Au lieu de tourner les talons, elle marcha droit vers la table de chevet pour y poser le plateau qu'elle tenait entre les mains.

— Vous avez besoin de garder le lit.

Alistair sentait que son sexe avait repris de la vigueur à l'entrée de M<sup>me</sup> Halifax.

— Ce dont j'ai *réellement* besoin, répliqua-t-il, c'est de m'habiller et de sortir le chien.

— Je vous ai apporté du lait chaud et du pain, dit-elle, comme si elle n'avait pas entendu.

Puis elle croisa les bras et attendit.

Alistair jeta un regard au plateau. Il vit un bol à moitié rempli de lait dans lequel nageaient des morceaux de pain. Un mélange qui ne lui faisait guère envie.

— Je commence à me demander, madame Halifax, si vous ne cherchez pas délibérément à me rendre fou.

— Pardon ?

— Votre insistance à me déranger dans mon travail, à engager des domestiques dont je n'ai nul besoin et, d'une

manière générale, à troubler mon quotidien n'est certainement pas fortuite.

— Je ne...

Tout en parlant, il avait posé le chiot à côté du bol. Celui-ci y plongeait une patte, et commençait à laper goulûment, envoyant du lait et des morceaux de pain tout autour de lui.

— En outre, continua sir Alistair, il y a le problème de votre accoutrement.

La jeune femme contempla sa robe.

— Quel problème y a-t-il avec mon « accoutrement » ?

— Cette robe est beaucoup trop affriolante pour une gouvernante. Si vous vous ingéniez à la porter en ma présence, n'est-ce pas uniquement dans le but de m'égarer l'esprit ?

Elle s'empourpra violemment.

— Je n'ai que deux robes, figurez-vous. Et ce n'est pas ma faute si elles ne sont pas à votre goût.

Alistair s'approcha d'elle, son torse frôlant presque la robe en question. L'odeur citronnée des cheveux de la jeune femme lui chatouillait déjà les narines.

— Quant à votre fâcheuse manie de vous inviter dans ma chambre sans prendre la peine de frapper...

— Je...

— J'en déduis que vous cherchez à me voir nu. Et j'ajoute : *encore*.

Elle baissa de nouveau les yeux. Et cette fois – mais c'était inévitable – son regard tomba sur la protubérance en bas de son ventre. Elle rougit davantage si une telle chose était possible. Bon sang ! Cette femme le rendait vraiment fou !

Il ne put se retenir de s'incliner vers ses lèvres si tentantes.

— Peut-être devrais-je assouvir votre curiosité ?

Il allait l'embrasser. Helen en était convaincue. Son projet se lisait sur son visage, dans son regard, dans la posture de son corps. Il allait l'embrasser, et le pire, c'était qu'elle le désirait. Elle voulait sentir ces lèvres au pli si souvent sarcastique s'emparer des siennes. Elle voulait s'enivrer de son odeur



masculine. Du reste, elle penchait déjà la tête en arrière, prête à l'accueillir. Ô Dieu qu'elle désirait ce baiser !

C'est alors que les enfants firent irruption dans la pièce. Plus exactement, Jamie entra en courant, comme à son habitude, tandis qu'Abigail le suivait à pas plus mesurés. Sir Alistair marmonna un juron, et se saisit en hâte de la courtepointe pour la draper autour de sa taille. Précaution inutile, du reste, car les enfants ne lui prêtèrent même pas attention.

— Un petit chien ! s'exclama Jamie, qui se ruait déjà vers la pauvre créature.

— Attention ! le mit en garde sir Alistair. Il n'a pas...

Trop tard ! Jamie souleva le chiot et, au même instant, un petit filet de liquide ambré coula sur le plancher. Jamie demeura interdit, la bouche grande ouverte, le chiot dans les bras.

— Ah... fit sir Alistair, lui aussi médusé.

Helen eut pitié de lui. Il avait failli mourir de froid la veille au soir, et n'avait pas eu le temps de s'habiller ce matin qu'il était assailli par des enfants turbulents et un chiot incontinent.

— Je pense... commença-t-elle.

Mais elle fut interrompue par un gloussement. Un gloussement de petite fille qu'elle n'avait pas entendu depuis leur départ de Londres. Elle se retourna.

Abigail, restée près de la porte, affichait un visage hilare.

— Il a fait pipi sur toi ! Il t'a fait pipi dessus ! On devrait l'appeler Puddles.

Helen craignit que Jamie ne fonde en larmes, mais le chiot jappa joyeusement, et il le serra contre lui.

— Non, dit-il, il mérite pas de s'appeler Puddles.

— Certainement pas Puddles, renchérit sir Alistair.

Les deux enfants tressaillirent et se tournèrent vers lui, comme s'ils avaient oublié sa présence.

Abigail redevint sérieuse.

— Ce n'est pas notre chien, Jamie. Ce n'est pas à nous de le baptiser.

— Ce n'est pas votre chien, en effet, confirma sir Alistair. Mais j'aurai besoin d'aide pour lui trouver un nom. Et, dans

l'immédiat, il faut que quelqu'un l'emmène dans le jardin, pour qu'il achève de faire ses besoins à l'extérieur. Y a-t-il des volontaires ?

Les deux enfants réclamèrent cet honneur à cor et à cri. Sir Alistair leur confia le chiot, et Helen se retrouva de nouveau seule avec le maître de maison.

Elle se baissa pour tamponner la flaque d'urine avec la serviette posée sur le plateau.

— Merci, murmura-t-elle, évitant, soigneusement de croiser son regard.

Il remettait la courtepointe sur le lit.

— Merci pour quoi ?

— Vous le savez très bien. Pour avoir laissé Jamie et Abigail s'occuper du chien.

Il haussa les épaules, comme s'il était embarrassé.

— C'était peu de chose.

Elle se redressa, soudain irritée.

— Peu de chose ? Vous avez failli mourir pour rapporter ce chiot.

— Qui a dit que je l'avais rapporté pour les enfants ?

— Mon petit doigt.

Ses dehors étaient toujours aussi rudes, mais Helen savait à quoi s'en tenir à présent.

Il s'approcha d'elle et la prit aux épaules.

— Si votre petit doigt a raison, je mérite une récompense.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir à une réponse. Il s'empara de ses lèvres. Son baiser était impérieux, terriblement viril. Helen n'avait pas été ainsi désirée depuis longtemps. Elle s'abandonna à son étreinte, savourant le plaisir de laisser courir ses mains sur ses épaules et son dos nus, et s'ouvrant à sa bouche avec volupté.

Mais peut-être aussi un peu trop de facilité.

C'était son grand défaut : elle était toujours prête à tout donner spontanément, au risque de le regretter ensuite. Autrefois, elle avait accueilli les baisers de Lister avec le même enthousiasme, et où cela l'avait-il menée ?

À rien, sinon à être malheureuse.

Elle rompit leur étreinte. Chercha quelque chose à dire, mais ne trouvant rien, elle s'enfuit de la chambre telle une vierge effarouchée.

— Rover, suggéra Jamie tandis que le chiot reniflait une coccinelle qu'il avait dénichée.

Abigail leva les yeux au ciel.

— Ce n'est pas un joli nom pour un chien.

— Ou alors, Capitaine.

Abigail trouva un coin d'herbe qui avait commencé à sécher sous le soleil matinal et s'y assit. Le reste du jardin était encore imbibé d'eau.

— Moi, je préférerais l'appeler Tristan.

— C'est un nom de fille.

— Pas du tout ! Tristan était un preux chevalier, répliqua Abigail, avant de froncer les sourcils, car elle n'était pas sûre de son fait. En tout cas, ce n'était pas une fille.

— Mais on dirait un nom de fille, s'entêta Jamie.

Il ramassa un petit bout de bois, qu'il tendit au chiot. Celui-ci s'en empara, et s'assit pour le mâchouiller.

— Ne le laisse pas manger ça, intervint Abigail.

— C'est...

— Holà ! cria une voix familière. Qu'avez-vous là ?

M. Wiggins s'approchait en titubant légèrement, les sourcils froncés, les yeux rivés sur le chiot.

— C'est le chien de sir Alistair, s'empressa d'expliquer Abigail de crainte qu'il ne s'en saisisse. Et sir Alistair nous a demandé de nous en occuper.

M. Wiggins s'esclaffa.

— Voilà une occupation bien modeste pour une fille de duc.

Abigail se mordit la lèvre. Elle avait espéré qu'il aurait oublié les paroles malheureuses de Jamie.

Mais M. Wiggins avait déjà d'autres préoccupations :

— Assurez-vous qu'il ne pisse pas dans la cuisine. J'ai déjà assez de travail comme ça.

— Il... commença Jamie.

Mais Abigail lui coupa la parole.

— Nous le surveillerons, assura-t-elle avec un grand sourire.  
— Hum, grommela M. Wiggins, avant de tourner les talons.  
Abigail attendit qu'il fût rentré dans le château pour mettre son frère en garde :

— Tu ne dois plus rien lui dire !  
— T'as pas à me commander ! répliqua Jamie, qui s'était empourpré.

Abigail savait que c'était le signe avant-coureur d'une crise de larmes, ou d'une grosse colère, ou des deux. Elle insista pourtant :

— C'est important, Jamie. Il ne faut pas qu'il nous asticote avec ce que tu pourrais lui révéler.

— Je lui ai rien révélé du tout, objecta son frère, mais ils savaient tous deux que c'était un gros mensonge.

Abigail soupira. Jamie était encore très jeune. Elle ne pourrait rien en tirer de plus. Elle prit le chiot dans ses bras.

— Tu veux porter Puddles ?

— Il s'appellera pas Puddles, répliqua-t-il, se saisissant cependant du chiot.

— Je sais.

Abigail se rassit dans l'herbe et ferma les yeux pour savourer la caresse du soleil sur son visage. Sans doute devrait-elle raconter à maman ce que Jamie avait dit à M. Wiggins. Mais elle risquerait de se fâcher, ou de s'inquiéter, et cela gâcherait leur bonheur retrouvé. Et puis, ça n'avait peut-être pas autant d'importance que cela.

— Puddles a pas encore vu l'écurie, dit Jamie, qui semblait avoir recouvré sa bonne humeur. On va lui montrer ?

— D'accord.

Abigail suivit son frère jusqu'à l'écurie. La journée s'annonçait magnifique, et ils avaient un chiot à mater. Pourtant, en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle aperçut de gros nuages noirs au loin, qui semblaient menacer le soleil.

Réprimant un frisson, elle courut pour rattraper Jamie.

— Il paraît que Wheaton compte déposer à la prochaine séance du Parlement un nouveau projet de pension pour les vétérans, annonça le comte de Blanchard en s'adossant à son fauteuil.

— Il ne renoncera jamais, commenta lord Hasselthorpe sur un ton méprisant. Mais je parie que nous renverrons son texte sans même en avoir débattu. Qu'en pensez-vous, Lister ?

Lister contemplait son verre de brandy. Les trois hommes s'étaient réunis dans le bureau d'Hasselthorpe, une pièce qui n'était pas dépourvue d'élégance, bien que ses murs fussent tendus de rose et de pourpre. Hasselthorpe était un homme pondéré, la tête sur les épaules, et qui ambitionnait de devenir un jour Premier ministre. Il avait, hélas, une écervelée pour femme. C'était sans doute elle la responsable de la décoration.

Lister se tourna vers leur hôte.

— Le projet de Wheaton est une pure hérésie. S'il fallait verser une pension à tous les imbéciles qui se sont enrôlés dans l'armée, cela coûterait une fortune au gouvernement. Malheureusement, Wheaton a des supports populaires derrière lui.

Blanchard sursauta.

— Voyons, Lister ! Vous ne pensez tout de même pas que son texte aurait des chances de passer ?

— Passer, non. Mais le débat sera sans doute acharné. Avez-vous lu les pamphlets qui circulent dans les rues ?

— La rhétorique de ces pamphlétaires est souvent primaire, ironisa Hasselthorpe.

— Peut-être, mais elle trouve des échos auprès du peuple, objecta Lister. Et les drames survenus aux colonies pendant la guerre avec les Français ne sont pas étrangers à la sensibilisation de la population sur le sort de nos soldats. Des atrocités comme le massacre de Spinner's Falls ont marqué les esprits.

Hasselthorpe se redressa.

— Mon frère a été tué à Spinner's Falls, rappela-t-il. L'idée que ce massacre puisse être utilisé comme argument politique par les pamphlétaires me révulse.

Lister haussa les épaules.

— Je suis d'accord avec vous. Je voulais simplement que vous compreniez qu'en rejetant ce texte, nous allons devoir affronter une opposition très remontée.

Blanchard se lança dans une longue tirade sur les soldats ivrognes ou détrousseurs de bourses, mais Lister n'écoutait plus. Henderson avait entrouvert la porte et passé la tête.

— Si vous voulez bien m'excuser, fit le duc, interrompant Blanchard.

Et sans attendre l'assentiment des deux autres, il se leva et gagna la porte.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-il.

— Pardonnez-moi de vous déranger, Votre Grâce, mais j'ai des nouvelles.

Lister jeta un regard derrière lui. Hasselthorpe et Blanchard avaient repris leur discussion, et il y avait peu de chances qu'ils l'entendent. Il se retourna vers son secrétaire :

— Oui ?

— La dame et les enfants ont été vus à Édimbourg, Votre Grâce. Il y a environ une semaine de cela.

Édimbourg ? Voilà qui était intéressant. Pour autant qu'il sache, Helen ne connaissait personne en Écosse. Avait-elle trouvé un point de chute là-bas, ou n'était-ce qu'une étape dans son voyage ?

— Parfait, dit-il. Envoyez une douzaine d'hommes sur place. Qu'ils fouillent toute la ville pour la retrouver. Et si elle n'y est plus, qu'ils découvrent où elle est allée.

Henderson hocha la tête.

— Entendu, Votre Grâce.

Lister s'autorisa un sourire. La distance entre le chasseur et sa proie s'était réduite. Bientôt, il tiendrait le charmant petit cou d'Helen entre ses mains.

*Un soir, le jeune homme ne vint pas à l'heure habituelle. Le soleil se couchait, les ombres s'allongeaient, et les moineaux, cessant de voler, se perchèrent sagement dans leur cage. Quand Dit-Vrai regarda du côté de la chose, il remarqua une forme claire. Intrigué, il s'approcha des barreaux et, à son grand étonnement, il s'aperçut que le monstre avait disparu. À la place se trouvait une femme entièrement nue, allongée par terre, ses longs cheveux noirs déployés autour d'elle. Au même instant, le jeune homme surgit, hors d'haleine, dans le jardin.*

*— Va-t'en ! Va-t'en tout de suite !*

*Dit-Vrai obéit et se dirigea vers la sortie. Mais son maître le rappela :*

*— As-tu vu, aujourd'hui, quelque chose qui t'ait fait peur ?*

*— Non, répondit Dit-Vrai sans se retourner.*

Elle l'évitait. Alistair parvint à cette conclusion en milieu de matinée, quand, à la place de la gouvernante, ce fut l'une des nouvelles servantes qui frappa à la porte de son bureau pour lui apporter du thé et des biscuits. L'avait-il dégoûtée avec son baiser ? Effrayée tant ses intentions étaient limpides ? Mais, après tout, il était chez lui ! C'était elle qui était venue le chercher, s'invitant dans sa demeure et dans sa vie, se raisonnait-il tandis qu'il descendait s'enquérir du courrier.

En pénétrant dans la cuisine, il aperçut M<sup>me</sup> Halifax penchée avec la cuisinière au-dessus d'une marmite fumante. Elle lui tournait le dos, aussi ne le vit-elle pas entrer. Dans un coin de la pièce, les enfants jouaient avec le chiot. Aucun autre domestique n'était en vue.

— Vous venez déjà pour le déjeuner ? s'étonna Jamie, serrant le chiot dans ses bras. On va bientôt donner un bol de lait à Puddles.

— N'oubliez pas de le sortir ensuite, leur rappela Alistair. Et, de grâce, trouvez-lui un autre nom.

— Oui, monsieur, répondit Abigail.

Il s'approcha de la cheminée. M<sup>me</sup> Halifax tourna la tête.

— Désirez-vous quelque chose, sir Alistair ?

Il lui sembla discerner une lueur méfiante dans son regard. Sans doute s'en voulait-elle de s'être laissé embrasser par un monstre tel que lui, songea-t-il avec cynisme.

— Je suis venu chercher mon courrier.

La cuisinière marmonna quelque chose à l'intention de M<sup>me</sup> Halifax. Celle-ci se dirigea vers une petite table où attendaient plusieurs lettres.

— Je suis désolée, dit-elle en lui tendant le paquet. J'aurais dû vous les faire porter.

Il prit les lettres, leurs doigts se frôlant légèrement durant l'échange. Puis Alistair déchiffra rapidement les enveloppes. Toujours pas de réponse d'Étienne. C'était sans doute trop tôt. Mais après la visite de Vale, il n'avait cessé de ruminer le massacre de Spinner's Falls. Et plus encore depuis l'arrivée de M<sup>me</sup> Halifax dans sa vie, car sa trop séduisante gouvernante était venue lui rappeler brutalement tout ce qu'il avait perdu dans le drame.

— Vous attendiez une lettre ? risqua M<sup>me</sup> Halifax, le tirant de ses pensées.

Alistair glissa son courrier dans sa poche.

— Oui, un mot d'un confrère de Paris. Rien de très important.

— Vous correspondez avec le continent ? ne put-elle s'empêcher de demander, l'air sincèrement intrigué.

— Bien sûr. J'échange des informations et des idées avec d'autres naturalistes, en France, en Italie, en Russie, en Norvège et même avec nos colonies en Amérique. L'un de mes amis explore actuellement la Chine, et un autre est parti en Afrique noire.



— C'est extraordinaire ! J'imagine que vous voyagez vous aussi, pour les rencontrer ou pour explorer d'autres contrées.

Il la regarda. Se moquait-elle de lui ?

— Je ne sors jamais de ce château.

— C'est vrai ? Je sais que vous aimez cet endroit, mais ne serait-il pas utile de vous déplacer pour votre travail ?

— Je n'ai pas fait un seul voyage depuis mon retour des colonies.

Il ne se sentait plus la force de se perdre dans ses beaux yeux bleus. Détournant le regard pour s'intéresser aux enfants qui taquinaient le chiot, il ajouta abruptement :

— Vous savez ce qui m'est arrivé. Et pourquoi je ne bouge plus d'ici.

— Mais...

Elle fit un pas vers lui, l'obligeant à croiser de nouveau son regard.

— Je me doute que ce ne doit pas être facile de sortir. Que les gens vous dévisagent, et que c'est sans doute très pénible. Mais est-ce une raison suffisante pour demeurer cloîtré ici ? Vous ne méritez pas un tel châtiment.

— Mériter ? Ceux qui sont morts aux colonies ne méritaient pas d'y laisser leur peau. Mon sort n'a rien à voir avec une quelconque notion de *mérite*. Simplement, les faits sont là : Je fais peur aux enfants et à toutes les personnes sensibles. Alors je préfère rester au château.

— Comment pouvez-vous supporter l'idée de ne plus jamais en sortir jusqu'à la fin de vos jours ?

Il haussa les épaules.

— Je ne me préoccupe pas de la fin de mes jours.

— Le passé est ce qu'il est. Personne ne peut le changer. Mais n'est-il pas possible de l'accepter, et de continuer à espérer ?

— Espérer ? répéta Alistair, intrigué.

Elle argumentait avec une telle conviction qu'il la soupçonnait d'y mettre quelque chose de personnel.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire ?

Le regard de la jeune femme se fit grave.

— Ne pensez-vous jamais à l'avenir ? N'échafaudez-vous jamais des projets de vie meilleure ?

Il secoua la tête.

— À quoi bon songer à l'avenir puisque mon passé ne peut être changé ? Et puis, je ne suis pas malheureux.

— Mais êtes-vous heureux ?

— Quelle importance ? répondit-il en commençant à se diriger vers la porte.

Elle le retint par le bras.

— Elle est énorme ! se récria-t-elle. Comment pouvez-vous vivre sans bonheur, ou tout du moins sans espoir de bonheur ?

Alistair se libéra d'un mouvement brusque.

— Je pense que vous vous moquez de moi.

Sur ce, il quitta la cuisine, sourd aux protestations de la jeune femme. Il savait qu'il n'aurait pas dû se montrer aussi cruel, mais pour être tout à fait franc, la sincérité de sa gouvernante lui avait fait incroyablement mal. Comment aurait-il pu songer à l'avenir, lui qui n'en avait plus depuis sept ans ?

L'idée même de se raccrocher à une quelconque espérance le remplissait d'effroi. Non, il préférerait encore fuir sa cuisine et cette femme un peu trop perspicace, plutôt que d'affronter ses propres faiblesses.

Helen balayait les marches du perron, cet après-midi là, quand le fracas d'un attelage la fit tourner la tête. Une grosse berline attelée de quatre chevaux remontait l'allée, et le spectacle lui parut si étrange – elle s'était déjà habituée à leur isolement – qu'elle en resta d'abord bouche bée. Puis la peur la saisit. Bonté divine ! Lister les avait-il retrouvés ?

Le nettoyage du perron aurait dû revenir à Meg ou à Nellie, mais celles-ci étaient en train d'astiquer le grand salon du rez-de-chaussée. Aussi Helen avait-elle décidé de s'en charger elle-même après le déjeuner, impatiente qu'elle était de déloger les mauvaises herbes qui poussaient dans la moindre fissure. Résultat, elle se retrouvait armée d'un simple balai pour affronter Lister – s'il s'agissait de lui –, et dans l'impossibilité d'essayer de cacher les enfants.

L'attelage ralentit, avant de s'arrêter au bas du perron. Un valet sauta du marchepied pour ouvrir la portière. Une femme apparut, si grande qu'elle dut pencher la tête pour ne pas se cogner au toit de l'habitable. Helen faillit laisser échapper un cri de soulagement. La visiteuse portait une robe élégante, à jupe rayée et bustier couleur crème, et un grand chapeau. Elle était accompagnée d'une autre femme, beaucoup plus petite et replète, habillée tout en jaune et lavande, avec une sorte de capuche qui encerclait son visage rond. La plus grande se redressa de toute sa hauteur, et dévisagea Helen à travers ses lunettes – des lunettes immenses, à monture ronde.

— Qui êtes-vous ? s'enquit-elle.

Helen, son balai à la main, esquissa une révérence.

— M<sup>me</sup> Halifax, la nouvelle gouvernante de sir Alistair.

La femme arqua un sourcil sceptique et se tourna vers sa compagne.

— Vous avez entendu, Phoebe ? Cette fille se prétend la gouvernante d'Alistair. Croyez-vous possible qu'il ait engagé une gouvernante ?

L'autre femme secoua ses jupes et sourit à Helen.

— Puisqu'elle dit l'être, Sophia, et qu'elle balayait les marches à notre arrivée, je pense que nous pouvons effectivement en déduire qu'Alistair a engagé une gouvernante.

— Hmm, répondit la première lady, puis, s'adressant à Helen : Eh bien, faites-nous entrer, ma fille.

— Nous devrions peut-être commencer par nous présenter, suggéra son amie.

— Vous croyez ?

— Oui, répondit fermement la petite dame.

— Très bien. Je suis M<sup>lle</sup> Sophia Munroe, la sœur de sir Alistair. Et voici M<sup>lle</sup> Phoebe McDonald.

Helen s'inclina de nouveau.

— Enchantée.

— Ravie de faire votre connaissance, lui répondit M<sup>lle</sup> McDonald, avec un grand sourire, comme si elle avait oublié qu'elle n'était qu'une domestique.

— Suivez-moi, fit Helen. Euh... sir Alistair vous attendait-il ?

— Bien sûr que non, répliqua M<sup>lle</sup> Munroe. Si nous l'avions prévenu de notre visite, il se serait arrangé pour s'éclipser.

Elle ôta son chapeau, avant d'ajouter :

— Il est là, j'espère ?

— Oui, la rassura Helen en prenant les chapeaux des deux visiteuses, qu'elle posa sur un guéridon. Il sera ravi de vous voir.

M<sup>lle</sup> Munroe gloussa.

— Vous êtes bien optimiste, ma petite.

Helen jugea plus prudent de ne rien répondre à cela. Elle escorta les deux femmes jusqu'au grand salon, croisant les doigts pour que les travaux de nettoyage aient progressé depuis le déjeuner.

Mais lorsqu'elle ouvrit la porte, Tom, l'un des valets, la tête couverte d'une toile d'araignée, éternua bruyamment, provoquant les rires de Meg et de Nellie. À son entrée, les trois domestiques se figèrent, et Nellie plaqua la main sur sa bouche pour contenir son hilarité.

Helen se retourna vers les visiteuses.

— Cela vous ennuerait de patienter dans la salle à manger ? s'enquit-elle. Pour l'instant, en dehors de la cuisine, c'est la seule pièce du château qui ait été nettoyée de fond en comble.

— Nous allons au contraire rester ici, décréta M<sup>lle</sup> Munroe, pénétrant d'autorité dans le salon dont tout un mur était garni de têtes d'animaux empaillées. Phoebe et moi allons prendre les choses en main pendant que vous chercherez Alistair.

Helen laissa les deux visiteuses avec les domestiques, pour monter prévenir sir Alistair. Elle atteignait l'escalier lorsqu'elle entendit M<sup>lle</sup> Munroe commencer à distribuer des ordres.

Elle n'avait pas revu sir Alistair depuis leur accrochage dans la cuisine, ce matin. À vrai dire, elle l'évitait : elle avait préféré envoyer Meg lui porter son déjeuner plutôt que de s'en charger elle-même. Du coup, elle n'était pas certaine qu'il fût dans la tour. Il pouvait fort bien avoir décidé d'aller chevaucher dans la campagne.

Mais à peine eut-elle frappé à la porte de son bureau qu'il répondit :

— Entrez !

Elle ouvrit la porte. Sir Alistair, une loupe à la main, était penché sur un volume ouvert.

— Êtes-vous encore venue me distraire de mon travail, madame Halifax ? demanda-t-il sans s'interrompre.

— Votre sœur est arrivée.

Il releva brusquement la tête.

— Quoi ?

Helen retint un sursaut. Il s'était rasé.

— Votre sœur...

— C'est absurde. Pourquoi Sophia...

— Je pense qu'elle est...

Sir Alistair se rua vers la porte.

— Il a dû arriver quelque chose :

— Je ne crois pas, répondit Helen en lui emboîtant le pas.

L'avait-il seulement entendue ? Il dévalait l'escalier comme un fou. Helen le rattrapa tant bien que mal au bas des marches.

— Où l'avez-vous installée ?

— Dans le grand salon avec les têtes d'animaux.

— Quelle idée ! J'imagine déjà ses commentaires.

Helen leva les yeux au ciel. Il aurait peut-être préféré qu'elle fasse attendre sa sœur sur le perron.

Mais il fonçait déjà vers le salon.

— Que s'est-il passé ? s'écria-t-il en faisant irruption dans la pièce.

M<sup>lle</sup> Munroe tourna vers lui un visage sévère.

— Les trophées de chasse de grand-père sont rongés par la moisissure. Il faut les jeter.

Sir Alistair s'esclaffa.

— Tu n'es quand même pas venue d'Édimbourg pour me parler des trophées de grand-père. Et qu'est-ce que c'est que ces horreurs devant tes yeux ?

— Cela ? fit-elle en touchant ses énormes lunettes. Ce sont des lunettes inventées par M. Benjamin Martin pour atténuer les dommages causés aux yeux par la lumière. Je ne les ai pas quittées de tout le voyage.

— Elles sont monstrueuses.

— Sir Alistair ! le tança Helen, indignée.

— Quoi ? riposta-t-il. Ne me dites pas que vous les trouvez belles !

Sa sœur, loin de s'offusquer, eut un grand sourire.

— Je ne m'attendais pas à une autre réaction de ta part.

— Ainsi, tu es venue jusqu'ici uniquement pour me les montrer ?

— Non. Je voulais vérifier que mon frère était toujours vivant.

— Pourquoi diable ne le serait-il pas ?

— Je n'ai pas reçu de réponse à mes trois dernières lettres, répliqua M<sup>lle</sup> Munroe. Je commençais donc à me demander si tu n'étais pas en train de pourrir dans un recoin du château.

Sir Alistair plissa le front.

— J'ai répondu à toutes tes lettres.

— Non. Pas aux trois dernières.

Helen s'éclaircit la voix.

— Quelqu'un voudrait-il du thé ?

— Oh, très bonne idée ! intervint M<sup>lle</sup> McDonald. Et peut-être aussi des scones ? Sophia adore les scones, n'est-ce pas, ma chère ?

— Je déteste... commença M<sup>lle</sup> Munroe, avant de s'interrompre au milieu de sa phrase.

Helen n'aurait osé le jurer, mais elle avait la nette impression que M<sup>lle</sup> McDonald l'avait pincée. Quoi qu'il en soit, M<sup>lle</sup> Munroe reprit sa respiration, avant d'ajouter :

— Je prendrais volontiers une tasse de thé.

— Parfait, fit Helen. Meg, demandez à la cuisinière de nous faire du thé, et voyez avec elle si elle n'a pas des scones, ou d'autres gâteaux, à nous offrir.

— Bien, madame, murmura Meg, avant de s'éclipser.

Helen lança aux autres domestiques un coup d'œil appuyé leur signifiant qu'ils devaient suivre Meg. Puis elle se tourna vers sir Alistair et chuchota :

— Vous n'offrez pas un siège à votre sœur ?

— J'ai du travail, grommela-t-il, mais il proposa cependant à voix haute : Sophia, Phoebe, asseyez-vous donc. Vous aussi, madame Halifax.

— Mais... commença de protester Helen.

Il la réduisit au silence en la fusillant du regard, si bien qu'elle consentit à prendre place sur une simple chaise.

— Merci, Alistair, répondit M<sup>lle</sup> Munroe, avant de s'asseoir sur l'un des canapés.

M<sup>lle</sup> McDonald s'installa à ses côtés.

— C'est un plaisir de vous revoir, Alistair, dit-elle. Nous avons été très déçues que vous ne veniez pas à Noël dernier. La cuisinière avait préparé une oie rôtie tout à fait exceptionnelle.

— Je ne viens jamais à Noël, marmonna sir Alistair, en prenant une chaise à côté d'Helen.

— Vous devriez, insista gentiment M<sup>lle</sup> McDonald.

Ses paroles semblaient porter davantage que les remarques acerbes de M<sup>lle</sup> Munroe. Helen crut voir sir Alistair rougir légèrement.

— Vous savez bien que je n'aime pas voyager, dit-il sans la regarder.

— Je le sais, en effet, convint M<sup>lle</sup> McDonald. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour nous boudier. Sophia était très vexée que vous n'ayez même pas répondu à ses vœux de bonne année.

M<sup>lle</sup> Munroe eut une grimace qui semblait dire qu'elle n'avait pas été le moins du monde vexée.

Voyant sir Alistair ouvrir la bouche, et craignant une réplique cinglante, Helen lança vivement à M<sup>lle</sup> McDonald :

— Ainsi, vous habitez Édimbourg ?

M<sup>lle</sup> McDonald sourit aux anges.

— Oui. Sophia et moi partageons une ravissante maison qui offre une vue magnifique sur toute la ville. Sophia est membre de plusieurs sociétés savantes, et nous nous rendons régulièrement à des conférences ou à des démonstrations.

— Voilà qui doit être passionnant, commenta Helen. J'imagine que vous vous intéressez vous-même à la science et à la philosophie, mademoiselle McDonald.

— Oh, oui, je m'y intéresse. Mais certainement pas autant que Sophia. Et mes connaissances sont loin *d'être* aussi étendues que les siennes.

— Ne dites pas de bêtises, la réprimanda M<sup>lle</sup> Munroe. Vous vous débrouillez très bien pour une profane, Phoebe.

— Merci, Sophia, murmura M<sup>lle</sup> McDonald, avant d'adresser un clin d'œil complice à Helen.

Cette dernière se retint de sourire. De toute évidence, M<sup>lle</sup> McDonald savait s'y prendre avec sa redoutable amie.

— Savez-vous que sir Alistair travaille à un nouvel ouvrage, aussi magnifique que le premier ? demanda-t-elle.

M<sup>lle</sup> McDonald applaudit joyeusement.

— C'est vrai ? Pouvons-nous le voir ?

M<sup>lle</sup> Munroe se montra plus réservée dans son enthousiasme.

— Je suis ravie d'apprendre que tu t'es remis au travail, dit-elle à son frère.

— Je n'en suis qu'au début, marmonna-t-il.

Meg revint avec le thé et les gâteaux. Sir Alistair profita du désordre occasionné par le service pour se pencher vers Helen et lui murmurer :

— Magnifique ?

La jeune femme sentit ses joues s'enflammer.

— Votre livre *est* magnifique.

Il chercha à croiser son regard.

— Ainsi, vous l'avez lu ?

— Non, pas entièrement. Mais j'en ai parcouru beaucoup de pages hier soir, avoua-t-elle. C'était fascinant.

— Fascinant ?

Il fixait ses lèvres, à présent, et Helen se demanda s'il repensait à leur baiser. Pour sa part, elle s'était juré de ne pas renouveler l'expérience. Se lancer dans une liaison avec cet homme serait une folie, qui risquait de menacer sa sécurité.

Mais à l'instant où leurs regards s'accrochèrent, elle comprit qu'elle aurait beaucoup de mal à s'en tenir à sa décision.

Car si dangereuse fut-elle, cette folie lui paraissait de plus en plus tentante.

Après le thé, Alistair regagna son bureau dans la tour. Outre qu'il était pressé d'en terminer avec le chapitre sur les blaireaux, il craignait qu'en s'attardant auprès de sa gouvernante il ne finisse par commettre quelque geste insensé. Et puis, Sophia



semblait résolue à se mêler du nettoyage du château, et il préférait se tenir à l'écart des grandes manœuvres qui s'annonçaient.

Aussi ne revit-il M<sup>me</sup> Halifax que le soir venu. Il sortait de sa chambre, ayant pensé à faire un brin de toilette, et à se changer avant le dîner, histoire de clouer préventivement le bec à sa sœur qui n'était jamais à court de commentaires. M<sup>me</sup> Halifax avait eu la même idée, apparemment. L'apercevant dans le hall alors qu'il s'apprêtait à descendre au rez-de-chaussée, il s'arrêta en haut des marches pour l'observer. Depuis son arrivée au château, elle avait porté la même robe bleue, mais ce soir, elle avait revêtu une toilette vert et or, un peu trop riche pour une gouvernante, et pire, qui révélait encore davantage sa poitrine laiteuse. Alistair ne regretta pas de s'être rasé et coiffé.

Devina-t-elle sa présence ? Toujours est-il qu'elle leva la tête, et s'immobilisa un instant en le voyant, ses joues se colorant délicieusement. Alistair aurait sans doute dû rebrousser chemin et aller s'enfermer dans sa tour, après lui avoir ordonné de sortir de sa vie, car elle rêvait à un avenir qu'il ne pouvait lui offrir.

Il n'en fit rien, et descendit les marches à sa rencontre.

— Vous avez l'air d'avoir le dîner parfaitement en main, madame Halifax.

Elle jeta un coup d'œil vers la porte grande ouverte de la salle à manger.

— Je pense que tout se passera bien. Mais n'hésitez pas à me dire si le service ne convient pas. Tom a encore besoin d'apprendre.

— Oh, je m'en remets à vous, madame Halifax ! répliqua-t-il, et, lui prenant le bras d'autorité pour le glisser sous le sien, il ajouta : J'imagine que vous n'avez pas oublié notre petit accord sur les repas ? Je crois d'ailleurs me souvenir que vous m'avez vertement reproché de n'avoir pas honoré ma partie du contrat hier soir.

— Mais votre sœur ! se récria-t-elle, le feu aux joues. Elle va penser que... que... Enfin, vous savez quoi.

— Ma sœur pense que je suis un excentrique, et ça ne date pas d’hier, répliqua-t-il avec un sourire sardonique. Allons, venez, madame Halifax. Où sont vos enfants ?

Elle parut encore plus scandalisée.

— Dans la cuisine. Mais vous n’allez pas...

Sir Alistair héla l’une des servantes :

— Allez chercher les enfants de M<sup>me</sup> Halifax, s’il vous plaît.

La servante fila aussitôt en direction de la cuisine.

— Vous voyez, fit sir Alistair. C’est très simple.

— Oui, à condition d’ignorer les convenances, marmonna Helen.

— Ah, tu es déjà là, Alistair ! s’exclama une voix derrière eux.

Il pivota pour faire face à sa sœur qui descendait l’escalier, et s’inclina cérémonieusement.

— Comme tu peux le constater.

— Je n’étais pas sûre que tu assisterais au dîner. Et vêtu de propre, qui plus est ! Je devrais m’estimer flattée. Mais...

Elle arrêta le regard sur la main de M<sup>me</sup> Halifax au creux du coude de son frère.

— ... tes efforts de toilette ne m’étaient peut-être pas destinés.

M<sup>me</sup> Halifax voulut se dégager, mais il l’en empêcha.

— L’envie de te faire plaisir prime toujours sur tout dans mon esprit, Sophia.

Celle-ci eut un gloussement ironique.

— Sophia ! la tança M<sup>lle</sup> McDonald, avec un sourire d’excuse à l’adresse de sir Alistair.

Ce dernier s’apprêtait à répliquer – ce qui n’était sans doute pas une bonne idée – lorsque Jamie arriva en courant, manquant de peu de renverser Sophia.

— Jamie ! s’écria M<sup>me</sup> Halifax.

Le garçon s’arrêta à temps et regarda Sophia de haut en bas, intrigué. Sa sœur arriva dans son sillage, beaucoup plus tranquillement, bien sûr.

— Meg nous a dit que nous dînerions avec vous, dit-elle.

Sophia se tourna vers elle.

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Abigail, madame, répondit-elle, avec une révérence. Et là, c'est mon frère, Jamie. Je m'excuse pour lui.

Sophia arquait un sourcil.

— Je présume que tu dois le faire plus souvent qu'à ton tour. Abigail laissa échapper un soupir théâtral.

— Oui, en effet, madame.

— Bravo, la félicita Sophia, avec ce qui ressemblait *presque* à l'amorce d'un sourire. Les frères cadets sont souvent des fardeaux, mais nous ne devons jamais nous décourager.

— Oui, madame, approuva Abigail d'un ton solennel.

— Viens, Jamie, intervint sir Alistair. Allons dîner avant qu'elles ne fondent une association des Sœurs Aînées Tyranniques.

Jamie se précipita dans la salle à manger. Sir Alistair se dirigea vers sa place habituelle, au haut bout de la table, invita sa sœur à s'asseoir à sa droite, ainsi que l'exigeaient les convenances, mais s'assura que M<sup>me</sup> Halifax serait à sa gauche. Voyant qu'elle cherchait à s'installer plus en retrait, il lui tira d'autorité la chaise qu'il lui destinait.

— Merci, marmonna-t-elle peu gracieusement en s'asseyant.

— Je vous en prie, répliqua-t-il.

Sophia enseignait à Abigail le bon placement du verre à eau, aussi manqua-t-elle leur échange acerbe. Mais Phoebe, elle, n'en avait pas perdu une miette. Bon sang ! Alistair avait oublié combien elle avait un sens aigu de l'observation.

— Ainsi, tu as recommencé à écrire, dit Sophia, alors que Tom et Meg apportaient le potage.

— Oui. Cette fois, je m'attaque à la faune d'Angleterre et d'Écosse.

— Voilà enfin une bonne nouvelle, commenta Sophia, avant de repousser la corbeille de pain que lui tendait Abigail : Non, merci, je ne mange jamais de pain au dîner.

Puis, reportant son attention sur son frère, elle enchaîna :

— Mais j'espère que tu vas faire du bon travail. Pas comme ce Richards qui a voulu nous faire croire, dans sa *Zoologie*, que les poules avaient une parenté avec les lézards. Quel imbécile !

Alistair s'adossa à son siège, comme Meg déposait un bol de potage dans son assiette.

— Richards est un pédant, mais j'avoue que sa comparaison entre les poules et les lézards m'avait paru fondée.

— Alors, tu dois aussi penser que les blaireaux appartiennent à la même famille que les ours ?

— Le fait est que leurs griffes présentent des similitudes frappantes.

— Ha ! Je m'en doutais !

— De plus, continua-t-il imperturbablement, comme lorsqu'ils étaient enfants, en disséquant il y a quelques mois un cadavre de blaireau, j'ai trouvé d'autres similitudes dans les os du crâne et des pattes avant.

— C'est quoi, une carcasse ? demanda Jamie.

— Un corps mort, expliqua Alistair.

M<sup>me</sup> Halifax toussa violemment, et il lui tapota le dos avec sollicitude.

— Tout va bien, dit-elle. Mais ne pourrions-nous pas changer de sujet ?

— Certainement. Préférez-vous que nous parlions des déjections animales ?

— Ô Seigneur ! De grâce ! lui intima-t-elle.

Il l'ignora superbement.

— Tu ne devineras jamais ce que j'ai trouvé l'autre jour dans les excréments d'un blaireau, dit-il à l'adresse de sa sœur.

— Quoi ? demanda celle-ci, sa curiosité piquée.

— Un bec d'oiseau.

— C'est impossible !

— Et pourtant, je t'assure que c'est la pure vérité. Un petit bec, j'en conviens – il devait appartenir à un moineau ou à une mésange –, mais un bec d'oiseau, à n'en pas douter.

— Pas une mésange, en tout cas. Elles ne se posent pratiquement jamais sur le sol.

— Oui, mais d'après moi, l'oiseau était déjà mort quand le blaireau l'a ingéré.

Vous m'aviez promis de ne plus parler de cadavres ! se récria M<sup>me</sup> Halifax.

Il se retint d'éclater de rire.

— Je vous avais promis de ne plus parler de carcasses de blaireaux. Mais là, nous discutons d'un cadavre d'oiseau.

Elle se renfroigna, mais même ainsi, elle demeurerait ravissante.

— Ne jouez pas sur les mots !

Du coin de l'œil, il aperçut Sophia et Phoebe qui échangeaient des regards intrigués, mais n'y prêta pas plus attention que cela.

— Malheureusement, c'est mon péché mignon, répondit-il à Helen. J'adore jouer sur les mots. Allez-vous me punir ?

M<sup>me</sup> Halifax agita le doigt d'un air sévère.

— Vous devriez vous méfier. N'oubliez pas que c'est votre gouvernante qui supervise l'arrangement de votre lit.

— Me menaceriez-vous de glisser des crapauds entre mes draps, madame ?

— Peut-être, répondit-elle, les yeux rieurs.

Le regard d'Alistair s'arrêta sur la bouche de la jeune femme, et il sentit son sexe durcir.

Il baissa la voix de manière à n'être entendu que d'elle seule pour déclarer :

— Je prendrais la menace plus au sérieux si vous parliez d'introduire autre chose dans mon lit.

— Ne faites pas cela, murmura-t-elle.

— Quoi donc ?

— Vous le savez très bien. Ne me taquinez pas, dit-elle en soutenant son regard.

« Attention, chuchota une petite voix à l'oreille d'Alistair. Ne laisse pas cette femme te laisser croire que tu pourras lui donner ce qu'elle désire. »

Il savait qu'il aurait dû écouter cette voix. Et se détourner de M<sup>me</sup> Halifax avant qu'il ne soit trop tard.

Mais il ne s'en sentait pas le courage.

Plus tard, ce soir-là, M<sup>lle</sup> Munroe, une tasse de thé à la main, vrilla son regard dans celui d'Helen, et demanda :

— Depuis combien de temps mon frère vous emploie-t-il comme gouvernante ?

Helen avala une gorgée de thé avant de répondre :

— Quelques jours, seulement.

— Ah, fit M<sup>lle</sup> Munroe.

Helen n'aurait su dire si ce « Ah » était plutôt approuvateur, désapprouvateur, ou s'il avait une tout autre signification. Après le repas, ils s'étaient tous retirés dans le salon, enfin nettoyé. Meg et Nellie y avaient travaillé jusqu'au dîner, et le résultat était visible. Les têtes d'animaux contemplaient toujours les humains de leurs gros yeux de verre, ronds comme des billes, mais au moins, elles étaient débarrassées des toiles d'araignées accrochées à leurs oreilles. Et un grand feu brûlait joyeusement dans la cheminée.

Jamie et Abigail n'étaient restés dans le salon que le temps de souhaiter bonne nuit à tout le monde, puis Helen était montée les mettre au lit. À son retour, elle trouva sir Alistair en grande conversation avec M<sup>lle</sup> McDonald dans un coin de la pièce. M<sup>lle</sup> Munroe était assise seule, près de la porte. Si Helen avait été soupçonneuse, elle en aurait déduit que celle-ci l'attendait.

Elle se racla la gorge, puis se jeta à l'eau :

— Sir Alistair m'a expliqué qu'il ne vous avait pas vue depuis une éternité.

M<sup>lle</sup> Munroe s'esclaffa.

— Dites plutôt que c'est lui qui se cache comme un lépreux.

— Probablement éprouve-t-il de la gêne à se montrer, risqua Helen.

Elle jeta un coup d'œil dans sa direction. Il discutait toujours avec M<sup>lle</sup> McDonald, mais au lieu d'une tasse de thé, il avait un verre de brandy à la main. Helen se fit la réflexion que, sans ses cicatrices, il serait vraiment très bel homme. Était-il un grand séducteur avant de vivre en reclus dans ce château ? Bizarrement, cette idée la mit mal à l'aise. Détournant les yeux, elle s'aperçut que M<sup>lle</sup> Munroe l'observait avec attention.

— Je pense que c'est plus que de la gêne, lâcha-t-elle.

— Que voulez-vous dire ? demanda Helen, avant d'avouer : Abigail a crié, la première fois qu'elle l'a vu.

M<sup>lle</sup> Munroe hocha la tête.

— Je sais. Les enfants qui ne le connaissent pas ont peur de lui. Certains adultes aussi.

— Et il déteste que les autres soient mal à l'aise, résuma Helen, cherchant à croiser le regard de M<sup>lle</sup> Munroe, pour y lire un acquiescement.

— Mettez-vous à sa place, fit valoir cette dernière. Ce ne doit pas être facile d'avoir un visage qui attire l'attention, où que vous alliez. Qui fait s'arrêter les gens dans la rue, et les effraie. Il ne peut espérer se fondre dans la foule. Et il n'a jamais un instant de répit.

— Oui, ce doit être terrible, murmura Helen, qui ressentait, à son corps défendant, une soudaine compassion pour sir Alistair – compassion qui menaçait de lui faire perdre tout esprit critique. Surtout pour lui, ajouta-t-elle. Il joue les ours pour la galerie, mais je pense qu'il est beaucoup plus sensible qu'il ne veut bien le montrer.

— Je vois que vous commencez à comprendre, déclara M<sup>lle</sup> Munroe, qui observait son frère. D'une certaine manière, c'était mieux à son retour des colonies. Ses cicatrices étaient encore toutes fraîches et plus vilaines qu'aujourd'hui, mais il ne se rendait pas encore compte qu'il serait toujours ainsi, désormais. Un monstre.

Helen grinça des dents à ce mot.

M<sup>lle</sup> Munroe riva son regard au sien.

— C'est la vérité. À quoi bon se voiler la face ? Il est ce qu'il est, répliqua-t-elle, puis, se penchant vers Helen, elle précisa : Pourtant, je l'aime encore plus qu'avant. Quand il est parti pour les colonies, c'était quelqu'un de bien. Il en est revenu grandi. Beaucoup de gens s'imaginent que le courage se résume à un acte de bravoure sur un champ de bataille. Un geste fort, décisif, rapide, qu'on accomplit sans se soucier des conséquences. Mon frère, c'est différent. Il a appris à vivre avec son terrible fardeau. Et il s'en accommode.

Se carrant dans son siège, elle conclut, sans quitter Helen du regard :

— À mon sens, c'est cela, le vrai courage.

Helen baissa les yeux sur sa tasse. Ses mains tremblaient. Elle ne s'était pas vraiment rendu compte de ce que vivait sir Alistair, comprenait-elle. Elle l'avait même trouvé lâche, de se cacher ainsi dans son château. Mais à présent, elle prenait toute

la mesure de ce qu'il était obligé d'endurer. Et endurerait pour le restant de ses jours.

Elle coula un regard dans sa direction. Il parlait toujours à M<sup>lle</sup> McDonald, lui offrant son profil intact. Une fois de plus, elle le trouva bel homme.

Probablement perçut-il son regard, car il tourna la tête dans sa direction, révélant l'autre moitié de son visage. Helen ne cilla pas. Elle le regardait, et voyait à la fois le bel homme et le monstre reclus. Et c'était tout cela qui composait sir Alistair. Leurs regards se croisèrent, et la jeune femme sentit sa gorge se nouer. Loin d'être dégoûtée par sa vue, elle éprouvait soudain une attirance si puissante qu'elle dut se retenir pour ne pas se lever et courir à lui.

Il leva son verre, et inclina brièvement la tête avant de le porter à ses lèvres. Helen finit par détourner les yeux. Mais il s'était passé quelque chose durant les quelques secondes où leurs regards s'étaient accrochés. C'était un peu comme si elle avait pu voir dans son âme.

Et peut-être avait-il vu dans la sienne.



## 8

*Le lendemain, Dit-Vrai ne cessa de penser à ce qu'il avait vu. Et quand les ombres commencèrent de s'allonger dans le jardin, il s'approcha de la cage aux oiseaux, et ouvrit la porte. Aussitôt, tous les moineaux s'envolèrent et s'éparpillèrent dans le ciel. Le beau jeune homme arriva peu après, et cria sa colère. Tirant un petit crochet doré et un sac de soie de ses poches, il fit la chasse aux moineaux, les suivant hors du château.*

Alistair se réveilla le lendemain un peu avant l'aube, comme à l'accoutumée. Il tisonna le feu, alluma une chandelle, se débarbouilla à l'eau froide, se dépêcha de s'habiller, et sortit. Mais dès qu'il fut dans le couloir, il s'arrêta, indécis. Lorsque lady Grey vivait, ils commençaient la journée par une grande promenade. Mais elle n'était plus là, et son remplaçant était trop petit pour marcher bien loin.

À court d'inspiration, il s'approcha de la fenêtre à l'extrémité du couloir. M<sup>me</sup> Halifax était passée par là : les carreaux à l'intérieur étaient anormalement propres, alors que l'extérieur était à moitié mangé par le lierre de la façade. Les premiers rayons de soleil pointaient tout juste au-dessus des collines. La journée s'annonçait radieuse, et le temps idéal pour une belle promenade, songea Alistair, morose. Ou alors, pour...

Une idée venait de lui traverser l'esprit. Sans attendre, il se dirigea vers la chambre où dormaient sa sœur et M<sup>lle</sup> McDonald, et frappa à la porte.

— Qu'y a-t-il ? cria Sophia.

Comme lui, elle avait le sommeil léger.

— Il est l'heure de se lever !

— Alistair ? Aurais-tu perdu le peu d'esprit qui te restait ?

Deux secondes plus tard, elle ouvrait le battant. Sophia portait une ample chemise de nuit, et ses cheveux grisonnants retombaient sur ses épaules.

Alistair s'amusa de sa mine bougonne.

— C'est l'été, le soleil brille, et les poissons n'attendent que nous, expliqua-t-il.

Elle ouvrit d'abord de grands yeux. Puis elle comprit, et l'excitation s'empara d'elle.

— Accorde-moi une demi-heure.

— Vingt minutes, lança Alistair par-dessus son épaule.

Il filait déjà vers la chambre de M<sup>me</sup> Halifax.

— Marché conclu ! cria Sophia avant de claquer la porte.

Rien ne pouvait plus arrêter Alistair. Il frappa un grand coup à la porte de M<sup>me</sup> Halifax. Un gémissement étouffé lui répondit, puis plus rien. Il frappa de nouveau.

Un bruit de pieds nus sur le parquet, puis le battant s'entrouvrit, et le petit visage chiffonné d'Abigail apparut.

— Serais-tu la seule à être réveillée ? demanda Alistair.

— Oui. Jamie et maman mettent toujours un temps fou à se lever.

— Alors, tu vas devoir m'aider.

Il poussa doucement la porte et pénétra dans la pièce. La chambre était vaste – elle avait même servi autrefois pour entreposer de vieux meubles –, et il avait oublié à quel point le lit était immense et laid. Jamie et Helen dormaient encore. Le chiot était roulé en boule à leurs pieds, mais il se redressa à l'entrée d'Alistair et s'étira en bâillant, dévoilant sa petite langue rose. Alistair s'approcha du lit dans l'intention de secouer M<sup>me</sup> Halifax pour la réveiller. Mais il se figea en découvrant le spectacle de sa gouvernante endormie. La masse soyeuse de ses cheveux défaits était répandue sur l'oreiller, et ses lèvres étaient légèrement entrouvertes. Alistair, fasciné, sentit sa virilité réagir.

— Vous voulez vraiment la réveiller ? demanda Abigail dans son dos.

Bonté divine ! Comment osait-il avoir des pensées impudiques en présence d'une fillette ? Il se pencha pour secouer doucement l'épaule de la jeune femme.

— Madame Halifax...

— Hmm, soupira-t-elle dans son sommeil, libérant son épaule d'un geste instinctif.

— Maman ! cria Abigail sans prendre de gants.

M<sup>me</sup> Halifax ouvrit brusquement les yeux.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, surprise, en découvrant le visage d'Alistair au-dessus d'elle.

— Il faut te lever, expliqua Abigail en détachant chaque mot comme si elle s'adressait à une dure d'oreille.

Puis, à l'adresse d'Alistair :

— Mais au fait, pourquoi est-ce qu'il faut se lever ?

— Nous partons à la pêche.

— Youpiiii ! s'exclama Jamie, qui redressa la tête.

Soit il n'était pas aussi difficile à réveiller que le prétendait sa sœur, soit la perspective d'aller pêcher l'avait galvanisé.

M<sup>me</sup> Halifax repoussa une mèche de cheveux de son front.

— Mais pourquoi devons-nous nous lever aussi tôt ?

Alistair se pencha de nouveau, pour lui chuchoter à l'oreille :

— Parce que les poissons aussi se lèvent tôt.

Elle voulut protester, mais Jamie était sorti de sous les couvertures, et sautait à présent sur le lit en chantonnant :

— Allez, debout, maman ! Allez, debout, maman !

— Bon, très bien, soupira-t-elle. Mais sir Alistair doit nous laisser, afin que nous puissions nous habiller, ajouta-t-elle, se rappelant en rougissant qu'elle était à peine vêtue.

Alistair continua de la regarder. L'idée de rester jusqu'à ce qu'elle n'ait d'autre choix que de sortir du lit devant lui le tentait terriblement.

Mais c'était de la pure folie, bien sûr.

Finalement, il inclina la tête sans lâcher son regard.

— Je vous accorde vingt minutes, dit-il.

Il ramassa le chiot, quitta la chambre, et descendit à la cuisine où M<sup>me</sup> McCleod était occupée à rallumer le feu. L'une des servantes, assise à la table, bâillait quand il entra. Elle faillit crier en le voyant.

M<sup>me</sup> McCleod se redressa.

— Oui, monsieur ?

— Pourriez-vous nous emballer du pain, du beurre et du fromage ? demanda-t-il. Et peut-être aussi des fruits et de la viande froide ? Nous partons à la pêche.

M<sup>me</sup> McCleod ne se laissa pas démonter par sa soudaine requête.

— Oui, je peux faire ça, répondit-elle, le visage impassible.

— Et préparez-nous une bonne collation pour notre retour, ajouta encore Alistair. Avez-vous vu Wiggins ?

La servante s'esclaffa.

— Il doit encore dormir comme un loir, celui-là ! s'exclama-t-elle, avant de piquer un fard comme Alistair se tournait vers elle. Je suis désolée, monsieur.

Il balaya ses excuses d'un revers de main.

— Dites-lui, quand vous le verrez, que l'écurie a besoin d'être récurée.

Wiggins était un beau fainéant, songea-t-il tandis qu'il sortait par la porte de derrière, le chiot toujours dans les bras. Il en prenait pleinement conscience maintenant que les autres domestiques étaient là. Ou plutôt, non, rectifia-t-il en déposant le chiot dans l'herbe. Il avait toujours su que Wiggins n'était qu'un bon à rien, mais ne s'en était jamais formalisé jusqu'à présent. Mais ça ne pouvait plus durer. Tôt ou tard, il devrait prendre les mesures qui s'imposaient.

Le chiot s'étira, et tendit le museau pour respirer l'air matinal.

— Fais tes petites affaires, mon garçon, lui murmura Alistair. Et apprend vite à les faire à l'extérieur. Dieu seul sait comment M<sup>me</sup> Halifax réagirait si tu semais tes crottes dans le château.

Comme s'il avait compris la menace, le chiot s'accroupit dans l'herbe.

Alistair éclata de rire.

Maman s'était figée en sortant de la cuisine et, d'abord, Abigail ne comprit pas pourquoi. Sortant à son tour, elle vit sir Alistair, debout dans l'herbe, le chiot à ses pieds, qui riait à gorge déployée. Un rire d'homme, grave et sonore, comme elle

n'en avait encore jamais entendu. Elle n'avait pas souvent rencontré le duc, et elle ne se souvenait pas de l'avoir vu rire ainsi. D'ailleurs, il devait rarement rire. Il était trop raide pour cela. Il se casserait sans doute quelque chose s'il essayait.

Le rire de sir Alistair était à la fois étrange et merveilleux. Abigail leva les yeux vers sa mère, se demandant si elle ressentait la même chose. Probablement que oui, car un demi-sourire flottait sur ses lèvres.

Jamie jaillit de la cuisine, et courut rejoindre sir Alistair et le chiot.

— Je rêve ! s'exclama une voix.

Abigail se retourna.

M<sup>lle</sup> Munroe se tenait juste derrière elles.

— Voilà des années que je n'avais pas entendu Alistair rire, expliqua-t-elle.

— C'est vrai ? fit maman, qui semblait vouloir poser une question à M<sup>lle</sup> Munroe, mais n'osait pas.

M<sup>lle</sup> Munroe hocha la tête, avant d'interpeller son frère :

— Où est ton matériel de pêche ? Tu n'espères quand même pas que nous allons prendre les truites à la main ?

— Ah, te voilà, Sophia ! Je commençais à me demander si tu n'avais pas décidé de rester au lit, finalement.

M<sup>lle</sup> Munroe grimaça.

— Avec tout le tapage que tu as fait, ç'aurait été difficile.

— Et M<sup>lle</sup> McDonald ?

— Tu sais bien qu'elle aime faire la grasse matinée.

— Les cannes à pêche sont dans l'écurie. Je vais les chercher avec les enfants. J'ai demandé à M<sup>me</sup> McCleod de nous préparer un panier avec de quoi manger. Allez donc voir s'il est prêt, toutes les deux.

Il se dirigea vers l'écurie avec Jamie sans attendre de réponse. Abigail se précipita à leur suite.

Jamie avait le chiot dans ses bras.

— J'ai encore jamais pêché, annonça-t-il.

— C'est vrai ? C'est pourtant l'un des sports préférés des gentlemen. Sais-tu que même le roi George aime pêcher ?

— Non, avoua Jamie, qui devait presser le pas pour s'accorder aux longues enjambées de sir Alistair.

— Il me l’a dit lui-même lorsque nous avons pris le thé ensemble, précisa sir Alistair.

— Les ducs aussi pêchent ? voulut savoir Jamie.

— Les ducs ? répéta sir Alistair en le dévisageant avec curiosité.

Abigail sentit son sang se glacer dans ses veines.

Mais sir Alistair enchaîna :

— Bien sûr, que les ducs aiment pêcher. Je suis content de pouvoir t’apprendre. Ainsi qu’à ta sœur, ajouta-t-il en adressant un sourire à Abigail.

Elle se détendit, et lui rendit son sourire.

Une fois dans l’écurie, sir Alistair ouvrit la porte d’une réserve, et entreprit de fouiller à l’intérieur.

— Ah, voilà ! s’exclama-t-il.

Il sortit une canne à pêche à peu près aussi grande que lui, et l’appuya contre le mur. Puis il reprit ses recherches. Quatre autres cannes apparurent à la suite.

— Voilà, ça ira, décréta-t-il en ressortant de la réserve avec un vieux panier muni d’une lanière de cuir et fermé par un couvercle à charnière. Peux-tu porter cela, Abigail ?

— Oui, répondit-elle, enthousiaste.

Le panier se révéla plus lourd qu’il n’y paraissait, et elle dut saisir la lanière à deux mains.

— Parfait, la félicita sir Alistair. Et celui-là, c’est pour Jamie, ajouta-t-il en tendant à ce dernier un autre panier, plus petit. Allons-y, maintenant.

Il posa les cannes sur ses épaules, et tous trois repartirent vers le château.

— Maman, tu savais que le roi George pêchait ? demanda Jamie lorsqu’ils eurent rejoint les femmes.

Maman fronça les sourcils d’un air sceptique.

— Vraiment ? fit-elle à l’intention de sir Alistair.

— Mais oui, assura-t-il en offrant le bras à maman. Presque tous les jours.

— Hmm, murmura maman, mais elle esquissa un sourire.

C’était la première fois qu’Abigail la voyait heureuse depuis qu’ils avaient quitté Londres.

La pêche se révéla un loisir qui réclamait beaucoup de patience, comme put le constater Helen moins d'une demi-heure plus tard. Le jeu consistait à nouer un petit crochet, astucieusement caché par une plume, au bout d'une ligne, qui était elle-même attachée à une canne, et de lancer la ligne dans l'eau. N'importe qui d'un peu sensé aurait pensé que les poissons ne se laisseraient pas leurrer par la plume, et qu'ils n'iraient pas la confondre avec une mouche volant à la surface de l'eau. Mais peut-être les poissons manquaient-ils de jugeote. Ou alors, ils avaient une très mauvaise vue.

— Concentrez-vous sur le mouvement de votre poignet, lui conseilla sir Alistair. Il doit bouger avec la fluidité d'un poisson dans l'eau.

Helen lui lança un coup d'œil. Il se tenait à quelques mètres en amont, sur la rive du torrent, et l'observait d'un œil critique. Elle soupira, regarda son poignet, et tenta de lancer sa ligne pour la troisième fois. La plume virevolta dans l'air, avant de s'accrocher à une branche au-dessus de sa tête.

— Zut ! marmonna-t-elle.

Abigail, qui avait réussi avec succès l'opération, gloussa. M<sup>lle</sup> Munroe, poliment, ne fit aucun commentaire, mais Helen la vit lever les yeux au ciel. Jamie, qui s'était déjà désintéressé de la technique du lancer pour chasser les libellules avec le chiot, ne s'aperçut de rien.

Sir Alistair s'approcha d'elle.

— Ne bougez pas, dit-il en tendant ses longs bras vers la branche.

Il était si près qu'Helen sentait son souffle sur sa joue tandis qu'il s'employait à déloger le crochet. Elle n'osait plus faire un geste, alors que lui-même ne semblait pas le moins du monde troublé par cette proximité.

— Voilà, c'est bon.

Le crochet s'était libéré. Alistair se plaça derrière elle pour lui montrer comment tenir sa canne. Le frôlement de ses mains sur son bras troublait Helen à un point qui dépassait l'entendement.

« Concentre-toi sur tes mouvements », s'ordonna-t-elle. Malheureusement, elle n'était pas passionnée par la pêche. Et surtout, elle ne voyait pas l'intérêt de rester des heures plantée au bord d'un cours d'eau.

Pour Abigail, en revanche, c'était une autre histoire. Elle avait écouté les instructions de sir Alistair avec toute la gravité d'une novice initiée aux arcanes d'un savoir vénérable et mystique. Et lorsqu'elle avait lancé sa ligne avec succès dans l'eau, son visage s'était illuminé de joie et de fierté. Ne serait-ce que pour ce spectacle, Helen ne regrettait pas de s'être levée à l'aube.

— Vous l'avez bien en main ? fit la voix de sir Alistair près de son oreille.

Helen se racla la gorge.

— Oui, je crois.

Il se plaça devant la jeune femme.

— Si vous voulez, je peux vous montrer comment manipuler une canne, ajouta-t-il de façon à n'être entendu que d'elle seule.

Helen sentit ses joues s'enflammer.

— Merci. Je crois que j'ai compris l'essentiel.

— Vraiment ? fit-il avec un sourire diabolique.

— J'apprends vite, vous savez.

— Je n'en doute pas. Mais je suis convaincu que vous aimeriez devenir experte. Et pour cela, il suffit d'un peu de pratique.

Il s'approcha, et Helen crut qu'il allait l'embrasser. Devant ses enfants. Et devant sa sœur.

— Alistair ! cria soudain M<sup>lle</sup> Munroe.

Helen sursauta, comme prise en faute.

— Nous en reparlerons plus tard, murmura tranquillement sir Alistair.

— Alistair ! J'ai une touche !

Il rejoignit sa sœur, qui se débattait avec sa ligne. Jamie, attiré par les cris de M<sup>lle</sup> Munroe, se précipita lui aussi, et pendant quelques minutes plus personne ne prêta attention à Helen, qui put reprendre le contrôle de sa respiration quelque peu erratique.



Lorsqu'elle se sentit de nouveau capable de regarder autour d'elle, sir Alistair et sa sœur échangeaient des sarcasmes sur la taille du poisson qu'elle avait pêché. Il ne regardait même plus la ligne d'Helen, qui flottait misérablement près du bord du torrent, là où les poissons devaient être très rares. Mais le ciel au-dessus de leurs têtes était d'un bleu magnifique, à peine troublé par quelques nuages d'altitude. Le torrent chantonnait joyeusement sur les rochers qui encombraient son lit. L'herbe épaisse des berges luisait encore de rosée sous le soleil matinal. Un peu plus loin, vers l'aval, un bouquet d'arbres descendait jusqu'au bord de l'eau. Lady Grey reposait à jamais au pied de l'un d'eux. Helen commençait à trouver l'endroit merveilleux. Presque magique.

Sir Alistair poussa soudain un cri et, tirant d'un coup sec sur sa ligne, sortit de l'eau un poisson argenté qui frétilla dans les airs. Jamie s'approcha. Abigail sauta à pieds joints, et M<sup>lle</sup> Munroe vint aider son frère à ramener le poisson sur la berge. Au milieu de toute cette excitation, Helen lâcha sa canne, qui tomba dans l'eau.

— Oh, maman ! fit Abigail d'un ton désolé, quand le couvercle du panier se rabattit sur le poisson. Tu as perdu ta canne.

— Ce n'est pas grave, assura sir Alistair. Elle est probablement coincée entre deux rochers en aval. Sophia, surveille les enfants, s'il te plaît, pendant que nous allons récupérer la canne de M<sup>me</sup> Halifax.

M<sup>lle</sup> Munroe acquiesça d'un hochement de tête, les yeux rivés sur sa ligne. Sir Alistair prit le bras d'Helen pour l'aider à remonter de la berge. Le trouble qu'elle avait éprouvé un peu plus tôt la saisit de nouveau. « Quelle idiote, tu es ! se tança-t-elle. Il se montre juste galant. » Cependant, sir Alistair ne lui lâcha pas le bras quand ils s'éloignèrent, et elle commença d'avoir des soupçons. Il l'entraînait vers l'aval sans dire un mot. Après tout, peut-être était-il fâché qu'elle ait laissé tomber sa ligne dans le torrent. Elle-même s'en voulait beaucoup de sa maladresse.

Ils traversèrent le bouquet d'arbres, et les enfants et M<sup>lle</sup> Munroe disparurent à la vue.

— Je suis désolée... commença Helen.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage : il l'attira à lui, et s'empara de ses lèvres. Elle en eut des frissons dans tout le corps, et elle se rendit compte qu'elle attendait ce moment depuis un certain temps.

C'était le bonheur. Le vrai bonheur.

Sa robe était très simple, sans épaisseurs de jupons inutiles, et elle savait que si elle se pressait un peu plus contre lui, juste un tout petit peu plus, elle sentirait sans doute la partie la plus virile de son anatomie. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas été désirée ainsi. Et longtemps, aussi, qu'elle-même n'avait pas éprouvé la brûlante morsure du désir.

Elle n'opposa aucune résistance à l'intrusion de sa langue. Bien au contraire. Et tandis qu'il l'embrassait, il laissa courir l'une de ses mains sur sa hanche, avant de remonter vers sa poitrine. Fébrile, Helen attendit la suite. Elle ne fut pas déçue. Il immisça les doigts dans son décolleté. Les pointes de ses seins avaient déjà durci, et, ô Dieu ! elle aurait voulu se débarrasser de sa robe pour qu'il puisse la caresser sans entrave.

Sans doute avait-elle laissé échapper un gémissement – de plaisir, de frustration, ou les deux –, car il interrompit leur baiser :

— Chut, souffla-t-il. Ils ne peuvent pas nous voir, mais ils peuvent nous entendre.

Leurs regards s'accrochèrent brièvement, puis Helen le vit incliner la tête, et approcher ses lèvres de son décolleté.

Juste Ciel...

— Maman, viens voir ! appela Jamie. J'ai trouvé une bestiole !

Helen sursauta.

— Un instant, chéri. J'arrive !

Sir Alistair promenait la langue sur le haut de ses seins.

Helen sentit une onde de désir fuser dans ses veines.

— Maman !

Sir Alistair se redressa finalement, et arrangea le décolleté de la jeune femme.

— Attendez-moi ici, murmura-t-il.

Il descendit vers la berge, et récupéra la canne à pêche, effectivement coincée entre deux rochers. Puis il rejoignit Helen, et lui prit de nouveau le bras.

— Venez, dit-il calmement.

Et tandis qu'ils partaient retrouver les autres, Helen ne put s'empêcher de se demander s'il avait éprouvé un désir aussi ardent que le sien.

C'était de la folie ! De la folie pure, songeait Alistair, après avoir récupéré sa propre canne à pêche. À quelques mètres sur sa gauche, M<sup>me</sup> Halifax se débrouillait toujours aussi mal avec sa ligne, mais cette fois, il choisit de ne plus voler à son secours. C'était plus prudent. Quelle idée lui avait-il pris d'embrasser sa gouvernante ? Et pour la deuxième fois ! Probablement était-elle écoeurée qu'un monstre comme lui ait cherché à s'imposer à elle.

Cependant, à bien y réfléchir, elle n'avait pas paru le moins du monde effrayée, ni dégoûtée. Et même : elle avait accueilli son baiser avec un plaisir évident. Ce souvenir lui provoqua des élancements dans les reins, et son sexe se raidit si brutalement qu'il faillit en lâcher sa canne à pêche. Jetant un coup d'œil alentour, il croisa le regard scrutateur de Sophia. Il en eut rétrospectivement des sueurs froides. Dieu seul savait quel commentaire elle aurait fait s'il avait laissé tomber sa canne dans le torrent, mais il aurait été à coup sûr mordant.

Il s'éclaircit la voix.

— Je crois que M<sup>me</sup> McCleod nous a préparé quelques victuailles.

À ces mots, Jamie cessa de fureter dans les broussailles avec le chiot tandis que sa mère, trop contente d'abandonner la pêche, posa sa canne dans l'herbe et s'approcha du panier à pique-nique.

— Merveilleux ! s'exclama-t-elle après avoir soulevé le couvercle. Il y a du jambon, du pain frais, des fruits. Oh, et il y a même une tourte à la viande, et des gâteaux !

Puis, tournant les yeux vers Alistair, elle demanda :

— Qu'aimeriez-vous manger ?

— Un peu de tout, répondit-il.

Il feignait de se concentrer sur sa ligne, alors qu'en réalité, il l'observait du coin de l'œil. Elle vidait à présent le contenu du panier tout en bavardant avec son fils, mais, de temps à autre, elle lançait un regard dans sa direction croyant qu'il ne la voyait pas.

Pourquoi s'intéressait-il autant à cette femme ? Certes, elle était belle. Mais justement, cela aurait dû le dissuader de lui prêter la moindre attention. Les belles femmes le rendaient encore plus conscient de la répulsion qu'il pouvait inspirer. M<sup>me</sup> Halifax, cependant, était différente des autres. Outre qu'elle semblait avoir parfaitement récupéré du choc de leur premier face-à-face, elle réussissait – et cela tenait du prodige – à lui faire oublier son apparence physique. En sa présence, il était simplement un homme s'amusant à badiner avec une femme.

Et il y prenait grand plaisir.

Abigail se lamenta soudain. Elle avait coincé sa ligne, et bataillait pour la libérer. Alistair la rejoignit.

— Laisse-moi t'aider.

— Merci, dit-elle.

— Tu ne veux pas aller manger quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Non. J'aime bien pêcher.

— Tu sembles montrer des aptitudes, en tout cas.

Elle fronça les sourcils.

— Des aptitudes ?

Il sourit.

— Tu te débrouilles bien.

— C'est vrai ?

— Oui.

Elle agrippa fièrement sa canne.

— D'ordinaire, je ne suis jamais bonne à rien.

Alistair aurait sans doute dû répondre une platitude pour la rassurer et lui rendre son sourire, mais l'inspiration lui manquait.

Elle jeta un regard vers sa mère.

— Je déçois maman. Je ne suis pas... *aussi bien* que les autres filles.

Alistair plissa le front, perplexe. Certes, Abigail était un peu trop sérieuse pour son âge, mais il était convaincu que M<sup>me</sup> Halifax l'aimait énormément.

— Moi, je te trouve très bien comme tu es.

Elle fit la moue, et il comprit qu'il n'avait pas fourni la bonne réponse. Il s'apprêtait à faire une autre tentative lorsque Jamie s'approcha :

— Maman vous a préparé une assiette, sir Alistair.

En quelques pas il fut près de M<sup>me</sup> Halifax, qui lui tendit ladite assiette en prenant bien garde de ne pas croiser son regard. Alistair réprima un juron. Les efforts de discrétion de la jeune femme risquaient davantage d'attirer l'attention qu'un flirt éhonté. D'ailleurs, Sophia ne s'y était pas trompée, qui les observait attentivement.

— Merci, madame Halifax, fit-il en s'emparant de l'assiette. Mais vous n'étiez pas obligée d'abandonner votre canne à pêche pour servir tout le monde.

— Oh, cela ne me dérange pas ! Du reste, je crains de ne pas être très douée pour attraper des poissons.

— Le maniement de la canne n'est qu'une question de pratique, assura-t-il.

Elle plissa les yeux, devinant le sous-entendu.

Alistair se retenait difficilement de sourire. S'ils avaient été seuls, il...

— Oh ! Ma ligne ! s'exclama Abigail.

Il pivota vers la fillette. L'extrémité de sa canne ployait vers l'eau. Abigail, les pieds fermement plantés sur la berge, s'arc-boutait pour ne pas se laisser entraîner par sa ligne qui s'agitait furieusement.

— Tiens bon, Abigail ! J'arrive !

En un éclair, il fut à ses côtés.

— Tiens bon, lui répéta-t-il. Ton poisson finira par se fatiguer. Tu es plus forte que lui. Tout ce dont tu as besoin, c'est d'un peu de patience.

— Ne devriez-vous pas l'aider ? risqua M<sup>me</sup> Halifax, soucieuse.

— C'est elle qui a attrapé le poisson, c'est à elle de le sortir de l'eau, intervint Sophia. Mais ne vous inquiétez pas, tout se passera bien.

— Mais oui, renchérit Alistair, elle va y arriver.

Le visage de la fillette était durci par la concentration. Sa ligne s'agitait déjà moins violemment.

— Surtout ne relâche pas la pression, lui conseilla Alistair. Certains poissons sont plus malins que les autres. Ils font croire qu'ils sont fatigués juste pour t'arracher la canne des mains.

— Je ne le laisserai pas filer, assura Abigail.

Les mouvements de la ligne avaient encore faibli.

— À présent, tu peux ramener ta ligne près de la berge, déclara Alistair.

Un magnifique poisson argenté avait mordu à l'hameçon.

— Oh ! s'écria Abigail, admirative.

Alistair l'aida à sortir sa prise de l'eau. Ce n'était pas le plus gros poisson qu'il ait vu dans ce torrent, mais pas le plus petit non plus.

— C'est une jolie truite, ma foi, commenta-t-il. Tu n'es pas d'accord, Sophia ?

Celle-ci inspecta la truite en question avec gravité.

— Je n'en avais pas vu d'aussi belle depuis fort longtemps.

Les joues d'Abigail s'étaient colorées. Feignant de ne pas s'apercevoir qu'elle avait rougi de fierté, Alistair lui montra comment détacher l'hameçon de la gueule du poisson.

— La prochaine fois, je le ferai moi-même, décréta-t-elle tandis que le poisson allait rejoindre les autres dans le panier.

— Je suis sûr que tu te débrouilleras très bien, répondit Alistair.

Il la vit sourire. De bonheur et de fierté mêlés. Et, derrière elle, sa mère souriait également. Elle souriait à Alistair comme s'il venait de lui offrir un collier d'émeraudes.

## 9

*Dit-Vrai s'approcha ensuite de la grande cage. La même jeune femme que la veille y était allongée.*

*— Qui es-tu ? demanda Dit-Vrai entre les barreaux.*

*La jeune femme se releva péniblement.*

*— Je suis la princesse Sympathie. Mon père règne sur un grand royaume, à l'ouest d'ici. J'ai grandi dans un palais de cristal, d'argent et d'or, et le moindre de mes désirs était exaucé sur-le-champ.*

*Dit-Vrai s'étonna.*

*— Alors, pourquoi...*

*— Chut, le coupa la princesse. Ton maître arrive. Il a rattrapé les oiseaux, et s'il te surprend à me parler, il sera très mécontent.*

*Dit-Vrai n'eut d'autre choix que de rentrer dans le château, et d'abandonner la princesse dans sa cage.*

Cet après-midi-là, Helen aurait bien aimé faire une sieste. Jamie et Abigail ne semblaient aucunement fatigués par leur aventure matinale. La preuve, ils avaient accompagné M<sup>lle</sup> Munroe et M<sup>lle</sup> McDonald pour une chasse aux blaireaux. Tandis qu'elle gravissait l'escalier menant au repaire de sir Alistair, Helen ne put réprimer un bâillement.

Elle ne l'avait pas revu depuis leur partie de pêche. Il s'était enfermé dans son bureau dès leur retour, et elle commençait à perdre patience. Pourquoi l'avait-il embrassée ? Voulait-il juste s'amuser un peu avec elle ? Ou – pire encore ! – avait-il perdu l'envie d'aller plus loin après avoir goûté deux fois à ses lèvres ? La question la taraudait depuis des heures, et maintenant, elle voulait une réponse.

Mais, bien sûr, il lui fallait un prétexte. Voilà pourquoi elle avait pris soin d'emporter un plateau garni d'une théière, d'une tasse et de scones.

La porte du bureau était entrouverte. Au lieu de frapper, elle se contenta donc de la pousser de l'épaule, sans bruit. Sir Alistair était assis à sa place habituelle. Absorbé dans son travail, il ne s'aperçut même pas de sa présence. Il dessinait, la tête penchée sur une feuille de papier posée devant lui.

Helen fut stupéfaite de voir qu'il dessinait de la main droite – celle qui avait été mutilée. Il tenait son crayon entre le pouce, le majeur et l'annulaire, mais son poignet décrivait un angle un peu bizarre. Helen l'observa, le cœur serré. Cependant, il paraissait maîtriser parfaitement ses gestes. Combien de temps lui avait-il fallu, en rentrant des colonies, pour réapprendre à dessiner avec deux doigts en moins ? s'interrogea-t-elle. Et c'était la même chose pour écrire. S'était-il senti humilié de devoir remplir des pages et des pages de brouillons comme un écolier ?

À tout le moins, il avait dû éprouver une immense frustration. Helen l'imaginait brisant des mines de crayon, froissant des dizaines de feuilles de papier, s'énervant et tempêtant, mais s'obstinant quand même, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son habileté d'autrefois.

Elle s'était décidée à s'approcher quand il laissa échapper un cri de douleur et lâcha son crayon.

— Qu'y a-t-il ?

Il sursauta, se rendant compte enfin qu'elle était là.

— Rien, répliqua-t-il d'une voix glaciale. Posez ce plateau sur la table, madame Halifax, et allez-vous en.

Helen s'exécuta docilement, mais ne put se résoudre à partir.

— Que vous arrive-t-il ? insista-t-elle.

Il se massait la main droite avec la gauche, et marmonna quelque chose à propos de ces femmes qui refusaient toujours d'obéir.

Helen s'empara d'autorité de sa main droite. Il en fut si surpris qu'il ne songea même pas à protester. Ses doigts – enfin, ceux qui lui restaient – étaient longs et déliés. Sa main avait dû



être très belle. La jeune femme était bouleversée. Pourquoi mutiler tant de beauté ?

— Je ne vois pas de blessure, s'étonna-t-elle.

Comme son regard s'assombrissait, elle comprit qu'elle avait commis un impair et s'empressa de rectifier :

— Pas de blessure récente, du moins.

Il secoua la tête.

— C'est une crampe.

Il tenta de se dégager, en vain : elle le tenait fermement.

— Je vais demander à M<sup>me</sup> McCleod si elle n'aurait pas un baume à vous donner. Mais montrez-moi d'abord où se situe exactement cette crampe ?

— Ce n'est pas la peine de...

— Si, c'est la peine, le coupa Helen, soudain en colère. Vous souffrez, et je veux vous aider.

Il lui adressa un regard cynique.

— Pourquoi vous soucieriez-vous de moi ?

S'il s'imaginait qu'elle allait battre en retraite devant une telle rebuffade et s'enfuir en sanglotant, il se trompait. Cela faisait longtemps qu'elle n'était plus une gamine.

— Pour quel genre de femme me prenez-vous ? répliqua-t-elle sans lui lâcher la main. Vous croyez donc que je me laisse embrasser par le premier venu ?

— Je pense que vous êtes une femme généreuse.

Sa réponse, un rien condescendante, ne fit qu'attiser sa colère.

— Une femme généreuse ? répéta-t-elle d'une voix cassante. Parce que je vous ai rendu votre baiser ? Que je vous ai laissé me caresser ? Vous êtes fou ! Aucune femme ne pousserait la générosité jusque-là. En tout cas, certainement pas moi.

Il accrocha son regard.

— Alors, pourquoi ?

— Parce que...

Elle le lâcha, et prit son visage entre ses mains – la joue droite toute douce sous ses doigts, la gauche rugueuse et accidentée.

— Parce que j'ai *beaucoup* d'affection pour vous. Et que vous en avez pour moi.

Sur ce, elle inclina la tête, effleura ses lèvres des siennes avec une douceur délibérée qui laissait cependant deviner le désir qu'il lui inspirait.

Mais à peine eut-elle commencé à l'embrasser qu'il l'attira à lui. En un instant, elle se retrouva assise sur ses genoux, la langue d'Alistair cherchant la sienne.

Elle ne songea pas une seconde à protester, car elle attendait ce moment depuis longtemps. Depuis des années, même. À dix-sept ans, elle était devenue la maîtresse d'un duc, une femme entretenue, et elle l'était demeurée jusqu'à ce qu'elle quitte le duc en question. Mais là, c'était différent. Elle vivait un vrai partage. Ici, dans ce château, elle se sentait sur un pied d'égalité avec cet homme. Et cela l'excitait plus que tout.

Il l'embrassait toutefois avec une telle fougue qu'elle craignit de succomber à la jouissance avant même qu'il se soit passé quoi que ce soit d'autre.

Elle se libéra de son étreinte.

— Je...

— Ne m'arrête pas, murmura-t-il, lui délaçant son corsage. Laisse-moi t'admirer. Te caresser.

Helen acquiesça d'un signe de tête. Elle ne voulait pas non plus qu'il s'arrête. Son visage était concentré, son œil unique rivé sur les rubans qui fermaient le haut de sa robe. C'en était presque angoissant, devait-elle s'avouer. Elle avait couché pendant des années avec Lister, mais elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu manifester son désir avec une telle intensité. Elle redoutait tout à coup de décevoir Alistair. De ne pas être capable de le satisfaire.

Les pans du corsage s'écartèrent, dévoilant la chemise à laquelle Alistair s'attaqua sans attendre.

Helen s'éclaircit la voix.

— Je...

— Laisse-moi faire, la coupa-t-il encore. À moins que cela ne t'ennuie ?

Elle secoua la tête. N'osant plus le moindre geste, elle s'abandonna à ses doigts experts. Très vite, la chemise glissa sur ses épaules, la laissant nue jusqu'à la taille.

Helen porta les mains à ses seins, dans un geste instinctif pour les couvrir.

— Non, murmura-t-il, arrêtant son mouvement. Laisse-moi t'admirer.

Elle ferma les yeux. Elle n'avait plus la force d'affronter l'intensité de son regard.

— Tu es belle, reprit-il. Assez belle pour rendre fou n'importe quel homme.

L'index de sa main gauche se posa sur le cou de la jeune femme, puis glissa lentement en direction de ses seins. Elle attendit, le souffle court. Et tressaillit lorsqu'il en titilla doucement la pointe, qui durcit aussitôt.

Helen avala sa salive.

— J'ai envie de toi, dit-il sans détour.

Elle rouvrit les yeux. Il accrocha son regard.

— Je te veux.

— Alors prends-moi.

D'une main, il repoussa les objets éparpillés sur le bureau. Helen entendit des crayons tomber sur le sol, et même un livre. Puis Alistair referma les mains sur sa taille, la souleva et la déposa sur la lourde table.

— Enlève tes jupes, dit-il, tandis qu'il allait verrouiller la porte.

Quand il revint, elle se débattait avec les boutons. Il repoussa sa main pour s'en charger lui-même. Elle avait envie de rire – de joie –, mais s'en abstint, et enfouit la main dans l'épaisse chevelure d'Alistair.

Il ne parut même pas s'en apercevoir tant il était absorbé par sa tâche. Quelques secondes plus tard, il la débarrassa de ses jupes. À présent, elle ne portait plus que ses bas et ses souliers, et se serait sentie ridicule ainsi s'il n'avait entrepris de les lui ôter également. Finalement, elle se retrouva entièrement nue, assise sur la table de travail, et Alistair la regardait comme s'il avait devant lui l'incarnation d'Aphrodite. Ce qui l'effrayait un peu, car elle n'était pas Aphrodite, mais une femme ordinaire, qui approchait de ses trente ans. Une femme qui n'avait eu qu'un seul amant de toute sa vie.

— Alistair...

— Oui ? dit-il, se défaisant de sa veste.

Helen ne savait comment mettre en mots son appréhension.

— Je ne... Enfin, je n'ai pas beaucoup d'expérience... avec...

Il esquissa un sourire.

— Ne t'inquiète pas, Helen.

Après quoi, il se pencha sur ses seins, et aspira l'extrémité de l'un d'eux entre ses lèvres. Elle se cambra instinctivement ; lui saisissant la tête à deux mains pour l'empêcher de s'écarter. Il avait raison, se dit-elle. Pourquoi s'inquiéter ?

Il passa à l'autre sein, le suçà pareillement, tandis qu'il titillait du pouce celui qu'il venait d'abandonner. Ses caresses incendiaient Helen, qui écarta les cuisses et tenta de l'attirer davantage vers elle. Mais il ne paraissait pas disposé à lui obéir.

Un gémissement de frustration s'échappa de ses lèvres.

Il releva la tête. Son œil brillait intensément. Puis il approcha la main de sa féminité.

— C'est de cela, que tu as envie ?

— Alistair ! Je ne sais pas si...

— Tu ne sais pas ? murmura-t-il, rivant son regard à celui de la jeune femme. Tu ne sais pas, Helen ?

Et il la caressa là. Son pouce décrivait des cercles autour du petit bourgeon charnu, source de toutes les voluptés. Helen laissa échapper un gémissement inarticulé.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Il inséra un doigt en elle, esquissa un sourire comme elle écarquillait les yeux. Elle redoutait de proférer un quelconque cri animal s'il continuait ses caresses, mais en même temps, elle ne voulait pas qu'il s'arrête. Surtout pas. Elle l'avait l'impression de vivre un rêve.

— Tu aimes ? s'enquit-il d'une voix tendre qu'elle ne lui connaissait pas.

Les joues en feu, elle acquiesça d'un signe de tête.

— Parfait. Maintenant, passons aux choses sérieuses.

Il dégrafa prestement son pantalon.

Helen eut juste le temps d'entrapercevoir sa virilité – beaucoup plus imposante qu'elle ne l'imaginait – avant qu'il ne se positionne entre ses cuisses. Il l'embrassa avec une grande douceur, la poussant gentiment en arrière jusqu'à ce qu'elle soit

obligée de s'appuyer sur les coudes. Mais elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter de ce qui se passait plus bas. Les proportions de son sexe l'alarmaient.

Elle interrompit leur baiser.

— J'ai peur de...

— Chuuut, souffla-t-il. La nature fait bien les choses. Nous sommes faits pour nous emboîter. Ne t'inquiète pas.

— Mais...

Il commença de la pénétrer. Helen sentit son sexe l'envahir.

— Tu vois ? murmura-t-il avec un sourire. C'est tout simple.

En quelques poussées, il fut en elle jusqu'à la garde. Jamais Helen n'avait éprouvé une telle sensation de plénitude.

Il se mit à aller et venir, lentement d'abord, puis avec plus de fougue. La table vibrait. Un objet en verre bascula et se fracassa sur le sol, arrachant à Helen un rire cristallin. Alistair lui faisait l'amour avec une détermination farouche qui l'enchantait, et il lui semblait que, malgré cette virilité qui l'emplissait toute, elle n'avait jamais été aussi légère.

Légère, et libre.

Une vague de plaisir plus intense que les autres la submergea par surprise. Au même instant, Alistair renversa la tête en arrière et laissa échapper un cri étouffé, tout son corps secoué d'un spasme violent. Puis il s'affala sur elle.

Et tandis qu'elle le contemplait avec tendresse, elle s'aperçut que, pour la première fois, son visage était détendu, son expression apaisée.

Par Dieu ! Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas fait l'amour. Depuis Spinner's Falls, en fait. Et même avant. Si bien qu'il en avait presque oublié combien c'était divin. La respiration encore haletante, la tête nichée au creux de l'épaule d'Helen, il somnolait, une ombre de sourire aux lèvres. Il serait volontiers resté des heures ainsi, mais la jeune femme commençait à s'agiter. La table était probablement un peu dure pour son tendre fessier.

Il se redressa à regret. Elle avait les yeux mi-clos, mais ses pommettes empourprées trahissaient l'intensité du plaisir

qu'elle venait de ressentir. Il en éprouva une bouffée d'orgueil typiquement masculin – et parfaitement naturel : quel homme n'aurait été fier de satisfaire une telle femme ?

— Oh... murmura-t-elle, incrédule. C'était... c'était...

Il sourit...

— Merveilleux ? suggéra-t-il en déposant un baiser au coin de sa bouche.

Elle soupira.

— Divin ? proposa-t-il alors en lui caressant les seins.

Il avait toujours été très sensible aux seins des femmes, et ceux d'Helen étaient particulièrement fascinants. Ils auraient mérité d'être en permanence découverts – et au diable la décence ! Cela dit, ce n'était peut-être pas une bonne idée, car alors, les autres hommes pourraient les reluquer à loisir – ce dont ils ne se priveraient certes pas –, et Alistair détesterait cela. Non, mieux valait les garder couverts. Le plaisir de les dénuder en privé n'en serait que plus excitant.

Cette perspective appelait cependant une question. La jeune femme le laisserait-elle lui faire l'amour une deuxième fois ? Oui, s'il avait de la chance. D'ailleurs, si elle voulait bien lui accorder quelques minutes de répit, il se sentait prêt à recommencer cet après-midi même.

Elle sursauta soudain comme si elle avait deviné ses pensées.

— Mon Dieu ! Ils ne devraient plus tarder à rentrer.

— Qui ? demanda-t-il sans enthousiasme.

— Ta sœur et les enfants, répliqua-t-elle avec une pointe d'impatience.

Elle recula, et son sexe glissa doucement hors de sa féminité. Alistair soupira. Ce ne serait pas pour cet après-midi. S'inclinant sur Helen, il déposa un baiser d'adieu sur chaque sein, avant de se redresser et de refermer son pantalon.

Elle descendit de la table en hâte, et entreprit de se rhabiller.

— Laisse-moi faire, dit-il, voyant qu'elle éprouvait quelque difficulté à agraffer ses jupes.

Il l'aida à finir de se vêtir sans ajouter un mot, l'esprit uniquement préoccupé par la question qui lui brûlait les lèvres.

— Helen... commença-t-il quand ses seins eurent de nouveau disparu dans son corsage.

— Où sont mes chaussures ? s'exclama-t-elle, les cherchant des yeux.

— Ici, fit-il, en les ramassant pour les lui tendre. Helen...

— Merci !

Elle s'assit dans son fauteuil pour les enfiler. Alistair se renfrogna. Il commençait à être agacé.

— Helen...

— Comment sont mes cheveux ?

— Magnifiques.

— Tu ne les as même pas regardés !

— Mais si ! explosa-t-il, avant de se reprocher son impulsivité.

Elle le dévisagea avec curiosité.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, en effet, lâcha-t-il, et après un soupir : Helen, j'ai envie de te revoir.

Elle haussa les sourcils d'un air perplexe.

— Évidemment que nous allons nous revoir. Je te rappelle que je vis ici.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oh... fit-elle, les yeux comme des soucoupes.

Alistair luttait pour ne pas jeter les bonnes manières aux orties et la posséder de nouveau, à la hussarde. Au moins, quand ils faisaient l'amour, il n'avait aucun problème pour communiquer avec elle.

— Ooh... répéta-t-elle en se relevant lentement.

— Alors ? insista-t-il, contenant difficilement son impatience.

Elle fit un pas vers lui. Ses seins – ses merveilleux seins ! – lui frôlaient presque le torse. Et ses pupilles étaient encore légèrement dilatées par la jouissance. Elle l'embrassa chastement sur les lèvres, mais lorsqu'il fit mine de l'enlacer, elle s'esquiva et courut vers la porte.

— Peut-être en fin de soirée ? lui lança-t-elle par-dessus son épaule, avant de disparaître dans le couloir.

— J'aime pas le poisson, marmonna Jamie, alors qu'ils rentraient de leur promenade avec M<sup>lle</sup> Munroe et M<sup>lle</sup> McDonald. Je vois pas pourquoi on serait obligés d'en manger au dîner.

— Parce que ce serait du gâchis de les avoir attrapés et de ne pas les manger, répliqua Abigail, qui commençait à être fatiguée.

— Quelques centaines de mètres en arrière, Puddles avait refusé tout net de faire un pas de plus, aussi Jamie et elle devaient-ils le porter à tour de rôle.

— Ce serait même un péché, asséna-t-elle.

— Mais moi, j'en ai pas attrapé un seul ! fit valoir Jamie.

— Voilà qui est injuste, intervint M<sup>lle</sup> McDonald. Tu vas devoir manger des poissons que tu n'es même pas coupable d'avoir pêchés.

— Phoebe, marmonna M<sup>lle</sup> Munroe, tu donnes le mauvais exemple.

— Pour ma part, je me contenterai d'un peu de potage, chuchota M<sup>lle</sup> McDonald à Jamie, assez fort cependant pour que tout le monde l'entende. Je n'aime pas non plus beaucoup le poisson.

— Phoebe !

M<sup>lle</sup> McDonald ne se laissa pas démonter.

— J'aurais préféré que ces enfants apprennent à pêcher le yorkshire pudding, ajouta-t-elle. J'aurais été ravie de partager leur prise avec eux.

Jamie gloussa et Abigail ne put s'empêcher de sourire. Ils n'avaient pas croisé le moindre blaireau, mais leur promenade s'était quand même révélée bien agréable. M<sup>lle</sup> Munroe avait beau avoir l'air revêche, elle savait un tas de choses intéressantes. Et M<sup>lle</sup> McDonald était très drôle.

— Ah, nous sommes presque arrivés, lança M<sup>lle</sup> Munroe en apercevant les tours du château. Personnellement, je serais candidate pour une tasse de thé et des muffins. Qu'en pensez-vous ?

— Moi aussi, déclara Jamie sans hésiter.

— Qu'est-ce que je vais faire de Puddles ? demanda Abigail.



Le chiot s'était endormi dans ses bras.

— Pour commencer, il serait urgent de lui trouver un autre nom, suggéra M<sup>lle</sup> McDonald.

— A-t-il son lit dans la cuisine ? s'enquit M<sup>lle</sup> Munroe.

— On l'a installé dans une vieille boîte à charbon, expliqua Jamie.

— Hmm, fit M<sup>lle</sup> Munroe avec une moue. Une couverture conviendrait mieux.

— Je peux aller voir dans l'écurie si j'en trouve une, proposa Abigail. »

— Excellente idée, approuva M<sup>lle</sup> Munroe. Nous te garderons des muffins.

Quelques minutes plus tard, les deux femmes et le petit garçon pénétraient dans le château tandis qu'Abigail gagnait l'écurie.

— Nous allons te trouver une jolie couverture bien chaude, murmura-t-elle au chiot, qui remua les oreilles comme s'il avait entendu dans son sommeil.

L'écurie paraissait d'autant plus sombre que le soleil brillait à l'extérieur. Abigail attendit sur le seuil, le temps que ses yeux s'acclimatent à la pénombre. Puis elle commença à remonter l'allée centrale. Toutes les stalles étaient vides, à l'exception des deux du fond, qui abritaient Griffin, le cheval de sir Alistair, et un petit poney qu'on utilisait pour tirer une charrette. C'était probablement par là qu'elle avait le plus de chances de trouver des couvertures. Mais alors qu'elle atteignait le bout de l'allée, elle entendit des bruits étranges. Quelqu'un, qui respirait bruyamment, semblait s'affairer dans l'une des stalles.

Abigail s'immobilisa. Elle serrait si fort Puddles contre elle qu'il laissa échapper un gémissement, révélant ainsi leur présence. Un homme sortit d'une stalle, un objet à la main. Elle reconnut M. Wiggins.

— Qu'est-ce que tu fiches là ? lança-t-il d'un ton rogue. Tu m'espionnes ?

La fille se rendit alors compte que l'objet qu'il avait à la main était un plat en argent. Elle recula d'un pas.

M. Wiggins plissa les yeux – on aurait dit les yeux d'un reptile.

— Tu en parles à qui que ce soit, et je te tranche la gorge. Je te tranche la gorge, et celle de ta mère et de ton frère par la même occasion. Tu m'entends ?

Incapable de parler, les jambes comme paralysées, Abigail hocha frénétiquement la tête.

Comme il s'avavançait vers elle, elle retrouva soudain l'usage de ses jambes. Tournant les talons, elle s'enfuit en courant tandis que M. Wiggins lui criait :

— Pas un mot ! C'est compris ? Pas un mot !

Lister regardait d'un œil morose par la fenêtre de son bureau.

— Je crois que je vais partir moi-même pour l'Écosse.

Dans son dos, Henderson soupira.

— Votre Grâce, cela ne fait que quelques jours. Les hommes que nous avons envoyés là-bas ne sont probablement même pas encore arrivés.

Lister se retourna vers son secrétaire.

— Mais d'ici qu'ils arrivent, qu'ils retrouvent sa piste, et qu'ils nous en informent, elle aura largement le temps de monter dans un bateau et de s'enfuir.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions.

— C'est bien pour cela qu'il ne me reste plus qu'à me rendre là-bas moi-même.

— Mais, Votre Grâce... commença Henderson prudemment, ce n'est qu'une demi-mondaine. Je n'aurais pas imaginé que vous aviez autant de sentiments pour elle.

— Elle m'appartient, et elle m'a quitté, répliqua Lister. Elle m'a défié. Personne ne peut me défier impunément.

— Bien sûr que non, Votre Grâce.

Lister reporta son attention vers la fenêtre.

— Ma décision est prise. Occupez-vous des préparatifs. Je partirai demain matin.

## 10

*Le lendemain soir, Dit-Vrai libéra encore les oiseaux, et le beau jeune homme se lança pareillement à leur poursuite. Puis Dit-Vrai attendit que le soleil ait tout à fait disparu à l'horizon et que la chose prenne l'allure de la ravissante princesse. Il lui demanda alors :*

*— Que vous est-il arrivé ?*

*La princesse soupira.*

*— L'homme que vous servez est un sorcier très puissant. Un jour, il m'aperçut alors que je traversais la forêt à cheval. Le soir même, il se rendit au château de mon père pour demander ma main. Je refusai, car ce sorcier est démoniaque, et je ne voulais pas avoir le moindre lien avec lui. Il entra alors dans une rage folle. Il m'enleva pour m'amener ici, et me jeta un sort. Le jour, je suis une créature répugnante, et je dois attendre la nuit pour redevenir moi-même. Partez, maintenant, qu'il ne vous surprenne pas à me parler.*

*Et une fois de plus, Dit-Vrai fut contraint de rentrer dans le château...*

La lettre de France arriva en fin d'après-midi. Alistair était encore si obnubilé par son petit intermède avec Helen qu'il ne la remarqua pas tout de suite dans la pile de courrier que lui monta un valet. Il était abonné à plusieurs journaux et revues scientifiques, qui avaient fâcheusement tendance à arriver le même jour de la semaine. Mais parmi ces publications se trouvait une enveloppe froissée, qui semblait avoir transité par l'Afrique. Ce qui n'était pas impossible, du reste, quand on savait les piètres relations qu'entretenaient la France et l'Angleterre depuis la guerre.

Alistair saisit l'enveloppe, et la décacheta avec le couteau tranchant dont il s'était servi, un peu plus tôt, pour disséquer un campagnol des prés. Il lut rapidement la lettre, en relut certains passages, avant de la poser au milieu des autres papiers qui encombraient son bureau, et d'aller se planter devant la fenêtre. Étienne avait choisi ses mots avec soin, mais le contenu de sa missive était on ne peut plus claire. Il avait entendu parler à Paris de rumeurs attestant qu'un traître avait bel et bien informé les Français de la position du 28<sup>e</sup> régiment – ce qui avait conduit à l'embuscade et au massacre de Spinner's Falls. Ce n'était pas tout : les rumeurs laissaient entendre que le traître était un Anglais titré. En d'autres termes, un aristocrate. Et cela, c'était une information nouvelle.

Étienne avait ajouté qu'il ne pouvait donner davantage de précisions par écrit, mais qu'il serait ravi de s'entretenir avec Alistair de vive voix. Il terminait sa lettre en expliquant qu'il s'apprêtait à embarquer sur un navire qui ferait escale à Londres d'ici une quinzaine de jours.

Alistair passa la main sur les cicatrices qui barraient sa joue gauche. Savoir que quelqu'un était responsable de ses souffrances l'emplissait d'une rage froide. En même temps, c'était un peu ridicule. Démasquer le traître ne lui rendrait pas son visage d'autrefois. Il n'empêche, quelque chose de primitif en lui exigeait réparation. Le coupable de Spinner's Falls devait payer, et il y veillerait.

On frappa à sa porte, qui était restée ouverte, et, il pivota machinalement.

— Oui ?

— Le dîner est servi, monsieur, annonça l'une des servantes, avant de repartir vers l'escalier.

Alistair retourna à son bureau, ramassa la lettre d'Étienne qu'il contempla un instant, marmonna un juron, puis la replia, et la fourra dans un tiroir déjà bien rempli. Il avait besoin de réfléchir avant d'agir. Et peut-être informerait-il Vale de ces nouveaux développements. Mais dans l'immédiat, le dîner l'attendait.

En approchant de la salle à manger, il entendit la voix haut perchée de Jamie qui parlait de poissons. Il se surprit à sourire.

Comme c'était étrange ! Quinze jours plus tôt, il détestait avoir des enfants dans son entourage. À présent, la simple voix de Jamie suffisait à le mettre en joie.

Tous les autres étaient déjà assis à table. Helen avait choisi la place la plus éloignée de la sienne, et elle s'ingéniait à ne pas croiser son regard. Mais la couleur de ses joues était plus prononcée que d'habitude. Visiblement, elle ne savait pas feindre, et Alistair réprima une envie d'aller l'embrasser devant sa sœur et les enfants. Il gagna sa place habituelle, ignorant délibérément le regard scrutateur de Sophia. Ce soir, sa sœur se trouvait à sa droite, M<sup>lle</sup> McDonald à la droite de celle-ci. Jamie s'était assis à sa gauche, et Abigail à côté de son frère. Bizarrement, la fillette semblait avoir perdu tout entrain. Sa mère s'était placée à sa gauche, si loin d'Alistair qu'il devait pratiquement agiter un fanion pour communiquer avec elle.

L'un des valets apporta les poissons préparés par M<sup>me</sup> McCleod.

— Ah, magnifique ! s'exclama Alistair en se frottant les mains.

Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas mangé de truite fraîche, alors que c'était pourtant l'un de ses mets préférés.

Il découpa un gros morceau, qu'il déposa dans l'assiette de Jamie.

— Voilà : une portion de roi rien que pour toi, dit-il.

— Merci, répondit Jamie, maussade, en contemplant son assiette sans appétit.

M<sup>lle</sup> McDonald toussota poliment dans sa serviette pour réprimer un éclat de rire.

Alistair haussa les sourcils.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il à sa sœur.

— Non, rien, répondit Sophia en fusillant sa compagne du regard. Mais peut-être que Jamie aurait préféré un plus petit morceau pour commencer.

Alistair se tourna vers Jamie.

— C'est vrai ?

Le garçon hocha misérablement la tête.

— Bon, fit Alistair, qui prit l'assiette de Jamie, et l'échangea avec la sienne, encore vide. Ça ne fait rien, tu mangeras des

tartines à la place. Apportez de la marmelade, s'il vous plaît, ajouta-t-il à l'adresse du valet, puis, à Abigail : Et toi, tu aimes le poisson ?

— Oui, murmura-t-elle.

Elle tendit son assiette, et laissa Alistair y déposer un morceau de truite. Mais c'est à peine si elle le picora du bout de sa fourchette.

Alistair échangea un regard avec Helen. Cette dernière secoua la tête, l'air déconcerté.

Peut-être Abigail couvait-elle quelque maladie, s'interrogea Alistair tout en goûtant son vin. Il y avait un médecin, à Glenlargo, mais il lui faisait modérément confiance, surtout lorsqu'il s'agissait d'un enfant. En fait, pour trouver un praticien de qualité, il fallait aller à Édimbourg. Si Abigail était malade, il l'y conduirait lui-même. Les maladies enfantines évoluaient souvent très rapidement – et connaissaient parfois une issue fatale. Alistair se reprochait tout à coup d'avoir réveillé les enfants trop tôt ce matin. Et puis, l'eau du torrent était sans doute trop froide. Abigail y avait trempé les mains : peut-être avait-elle pris froid. Malheureusement, Alistair se rendait compte qu'il ne connaissait pas grand-chose aux enfants.

— Es-tu malade ? demanda-t-il à la fillette, sans doute un peu trop sèchement, car Helen et Sophia tressaillirent.

Mais Abigail se contenta de secouer doucement la tête.

Le valet revint sur ces entrefaites avec la marmelade de Jamie.

— Servez à mademoiselle un *tout petit* verre de vin, lui ordonna Alistair.

— Bien, monsieur.

Le valet repartit chercher un verre à vin. Alistair continuait d'étudier attentivement Abigail.

Sophia se racla la gorge.

— Nous avons aperçu un faucon et deux lapins pendant notre promenade, mais pas le moindre blaireau. Es-tu sûr qu'il y en a dans les parages ?

— Oui, répondit distraitement Alistair, toujours préoccupé par l'état d'Abigail.

Était-elle plus pâle que d'ordinaire ? Il n'aurait pas su le dire.

Sophia soupira.

— Eh bien, il nous faudra attendre notre prochaine visite pour espérer en voir un.

Surpris, Alistair se tourna vers sa sœur.

— Que veux-tu dire ?

Mais déjà le valet revenait avec le verre, qu'il posa devant Abigail, avant d'y verser quelques gouttes de vin.

— Bois, ordonna Alistair. Cela te redonnera des forces. Aurais-tu l'intention de repartir bientôt ? ajouta-t-il, interrogeant de nouveau sa sœur :

— Demain matin.

— Sophia doit assister à une réunion de la Société d'études philosophiques d'Édimbourg, expliqua M<sup>lle</sup> McDonald. M. William Watson viendra tout spécialement de Londres pour faire une démonstration de la bouteille de Leyde<sup>1</sup>. Avec un peu de chance, nous devrions être capables de reproduire à notre tour le phénomène.

— Watson prétend que, si une douzaine de personnes forment un cercle en se tenant la main, l'électricité produite dans la bouteille se propagera dans tout le cercle, ajouta Sophia. Cela me semble absurde, mais si jamais c'est vrai, je ne veux surtout pas manquer la démonstration.

— Mais vous venez à peine d'arriver, se plaignit Alistair.

S'il avait d'abord été fâché de les voir débarquer au château, maintenant qu'elles évoquaient leur départ, il se sentait triste.

— Rien ne t'interdit de venir avec nous, répliqua Sophia d'un air de défi.

Abigail se figea, comme si elle attendait la suite avec intérêt.

— Non, je n'en ai pas envie, marmonna Alistair, de plus en plus préoccupé par la fillette.

Que diable lui arrivait-il ?

— Mais vous pourriez au moins venir nous rendre visite au prochain Noël, suggéra M<sup>lle</sup> McDonald.

---

<sup>1</sup>Ancêtre du condensateur, inventé en 1745 dans la ville de Leyde, aux Pays-Bas. (N.d.T)

Alistair ne répondit pas. Noël était encore loin. Et il préférerait rester ici, à profiter d'Helen tant qu'elle était d'accord.

Cette nuit-là, Helen se retrouva en train de gravir subrepticement un escalier. Les enfants avaient mis une éternité avant de s'endormir – bien après qu'elle leur eut lu l'histoire de Cœur de fer et les trois autres contes en entier. Abigail, en particulier, s'était beaucoup agitée. Et elle avait insisté pour garder le chiot avec eux. Aucune des objections d'Helen n'avait réussi à l'en dissuader. Finalement, elle avait sombré dans le sommeil en serrant le petit animal dans ses bras. Heureusement, il ne paraissait pas s'en plaindre.

Helen s'inquiétait pour sa fille. Elle avait pensé qu'elle finirait par s'ouvrir en étant ici. Elle lui avait semblé très heureuse, ce matin, lors de leur partie de pêche. Mais au dîner, elle s'était montrée plus sombre que jamais. Cependant, Helen avait appris une chose au fil des ans : qu'il ne fallait jamais pousser Abigail dans ses retranchements afin de lui faire avouer ce qui n'allait pas. C'était le plus sûr moyen pour qu'elle se ferme comme une huître. Elle avait besoin de temps pour exprimer ses inquiétudes ou ses soucis. Ce qui n'empêchait pas Helen d'être chagrinée de ne pas savoir ce qui préoccupait sa fille.

À Londres, elle avait eu l'occasion d'observer des fillettes de l'âge d'Abigail : elles étaient joyeuses, délurées, et bavardes. Pourquoi sa fille était-elle si réservée, et si délicate à cerner ? Mais, difficile ou pas, c'était sa fille, et elle n'aurait pas été plus capable de s'interdire de l'aimer que de se couper un bras.

Elle s'arrêta devant la chambre d'Alistair.

En se liant au duc, elle avait précipité sa chute sociale. Allait-elle de nouveau sombrer en fréquentant Alistair ? D'autres, à sa place, y auraient certainement réfléchi à deux fois. Cependant, il y avait une différence de poids entre ce qu'elle avait vécu avec le duc et ce qu'elle vivait aujourd'hui avec Alistair. Le duc avait entièrement gouverné leur relation, pris toutes les décisions. Alistair pouvait se montrer arrogant, mais elle était convaincue qu'il était prêt à lui laisser l'initiative et respecterait sa liberté.

Cette fois, le choix lui appartenait, et à elle seule.



Elle prit une profonde inspiration, et se décida à frapper – doucement – à la porte. Puis elle attendit, dansant d'un pied sur l'autre. Avait-il entendu ? Peut-être était-il retourné travailler dans son bureau ? À moins qu'il n'ait tout simplement oublié sa promesse de venir le retrouver ce soir ? Il avait aussi pu changer d'avis.

La situation menaçait de devenir embarrassante quand la porte s'ouvrit soudain en grand. Alistair l'attrapa par le bras et l'attira à l'intérieur, lui arrachant un petit cri de surprise.

— Chut ! fit-il en commençant déjà à lui dénouer son peignoir.

La chambre était plongée dans la pénombre. Les dernières braises rougeoyaient dans l'âtre, et il n'y avait pas plus de deux ou trois chandelles d'allumées. Alistair portait un peignoir bleu et noir, et son pantalon. Ses joues semblaient humides.

Il s'était rasé pour elle.

Cette découverte la ravit au-delà des mots. Passant la main dans ses cheveux, elle les trouva également humides. Il avait aussi pris un bain !

— J'aime beaucoup tes cheveux, murmura-t-elle.

Il tressaillit.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Eh bien, c'est... commença-t-il, avant de s'interrompre comme s'il ne savait quoi répondre à cela.

— J'aime aussi ton cou, ajouta-t-elle, y déposant un baiser à l'endroit où son poulx battait doucement.

— Veux-tu un peu de vin ? proposa-t-il, la voix rauque, alors qu'elle faisait pleuvoir d'autres baisers dans l'échancrure de son peignoir – il ne portait rien dessous.

— Non.

— Ah, fit-il, avant de la soulever dans ses bras. C'est aussi bien, finalement. Je n'en veux pas non plus.

Il la porta jusqu'au lit. Le matelas, très moelleux, s'enfonça légèrement sous son poids. Et il ploya encore davantage lorsque Alistair s'assit à côté d'elle.

Elle plaqua la main sur son torse.

— Enlève ton peignoir.

Il haussa les sourcils.

— S'il te plaît.

Il se releva, et se débarrassa de son peignoir, révélant un torse aussi superbe que dans son souvenir. Large, hâlé, musclé sans excès. Mais ce soir, elle avait tout loisir de l'admirer, contrairement à la première fois – la fameuse nuit où il avait ramené Puddles.

Elle pourrait aussi le caresser tout son soûl.

Il voulut de nouveau la rejoindre sur le lit, mais elle secoua résolument la tête.

Il s'arrêta.

— Non ?

Elle pointa du doigt la moitié inférieure de son anatomie.

— Enlève aussi ton pantalon.

Ce fut à son tour de faire non de la tête.

Comprenant le message, Helen ôta son peignoir, puis tira sur le ruban qui fermait sa chemise de nuit, dénudant partiellement ses seins.

Il contempla ce dernier quelques instants, et s'empressa de retirer son pantalon, qu'il jeta sur un fauteuil. La main sur le cordon de ses sous-vêtements, il s'arrêta, la fixant du regard.

Helen repoussa les pans de sa chemise de nuit. Plus rien, désormais, ne cachait ses seins.

Il savoura ouvertement le spectacle, avant d'achever prestement de se dévêtir. Puis il se redressa et lui fit face dans sa glorieuse nudité.

La bouche sèche, Helen contemplait sa virilité. Elle avait sous les yeux la confirmation de ce qu'elle n'avait fait qu'entrevoir cet après-midi : il était mieux doté que Lister. *Considérablement* mieux doté.

Elle soupira.

Il se racla la gorge.

— Je crois que c'est à ton tour.

— Ah... fit-elle, ayant presque oublié, dans son trouble, le petit jeu érotique auquel ils se livraient.

Elle fit passer sa chemise de nuit par-dessus sa tête.

Il s'approcha d'elle, et se pencha pour lui embrasser un sein.

— Tu as la plus jolie poitrine que j'aie jamais vue.

— Merci. Ai-je le droit de commenter à mon tour certaine partie de ton anatomie ?

— Hmm, fit-il, ses lèvres lui caressant les seins, lui arrachant de délicieux frissons. Quoique je me demande bien ce que tu pourrais trouver d'intéressant chez moi. Mon corps n'est pas aussi beau que le tien.

— Bien sûr que si !

Il arqua un sourcil sceptique.

— Je suis grand, lourd et poilu. Comme tous les hommes.

— C'est précisément ce que j'aime, répondit-elle en lui caressant le torse. Et les poils ne me dérangent pas, ajouta-t-elle tandis que sa main descendait vers son ventre, puis plus bas encore.

À l'instant où elle enroula les doigts autour de son érection, il la fit basculer à la renverse sur le lit et captura sa bouche avec fougue.

— Je n'avais pas terminé, lui fit-elle remarquer d'un ton de reproche quand il reprit son souffle.

Et, joignant le geste à la parole, elle pressa doucement son sexe, qu'elle n'avait pas lâché.

Alistair eut un bref halètement.

— Petite sorcière, murmura-t-il.

Il repoussa gentiment sa main, et insinua le genou entre ses cuisses pour les écarter. En réponse, elle creusa les reins afin de coller son bassin au sien. Mais la tenant désormais à sa merci, il referma les lèvres sur la pointe durcie d'un de ses seins et le suçait tranquillement, comme s'il avait tout son temps.

Helen se trémoussa sous lui.

— Arrête, lui intima-t-il.

— Mais je veux me frotter contre toi !

— Et moi, je veux savourer tes tétons, répliqua-t-il, avant de s'attaquer au deuxième.

Elle le regarda faire, des frissons de plaisir lui vrillant l'échine.

— Je commence à croire que tu es obsédé par les seins.

— Non, murmura-t-il, redressant brièvement la tête. Je suis obsédé par *tes* seins. J'ai envie de les lécher, de les sucer, et peut-être même de les mordre.

— Les mordre ?

Il sourit.

— Hmm, oui. Les mordre.

Il baissa de nouveau la tête et, cette fois, attrapa l'extrémité entre ses dents. Helen retint son souffle. Elle craignait d'avoir mal, car ses seins étaient très sensibles. Mais il la mordillait si délicatement, l'initiant à des sensations nouvelles, qu'elle ne put que serrer très fort les jambes sur son genou toujours coincé entre ses cuisses, et le laisser faire.

Durant de longues et merveilleuses minutes, il se contenta de lui lécher, sucer, mordiller les pointes des seins, jusqu'à ce qu'ils soient presque enflés, et tout luisants de sa salive. Helen s'agitait sous lui, au comble de l'excitation, mais en réclamant encore davantage.

Finalement, il releva la tête, un sourire féroce flottant sur ses lèvres.

— Tu as l'air d'une vierge sur l'autel du sacrifice, commenta-t-il. Attendant qu'un dieu vienne... la baiser.

Ce mot grossier la fit gémir de plaisir. Personne ne lui avait jamais parlé de cette manière. Personne ne lui avait jamais fait l'amour ainsi. Elle avait encore presque tout à découvrir.

— Prends-moi, l'implora-t-elle, écartant largement les jambes.

Il l'étudiait avec attention, comme si elle était un spécimen scientifique digne d'intérêt.

— Je ne suis pas sûr que tu sois prête.

— Mais si !

— Je ne voudrais pas précipiter les choses. Tu risquerais de ne pas profiter totalement de l'expérience.

— Tu es un véritable démon ! se récria-t-elle, n'en pouvant plus de désir.

Son sourire s'élargit.

— Ah bon ?

— Ou... oui, gémit-elle, car il frottait à présent son sexe à l'orée de sa féminité. Oooh...

— Tu aimes ça ?

Elle ne put que hocher la tête. Il commença de la pénétrer en douceur, avec des mouvements parfaitement maîtrisés.

— Alors, reprit-il, peut-être vas-tu aussi aimer... *cela*.

Il se retira, avant de revenir pour entrer en elle d'un seul coup de reins. Helen faillit crier tant la sensation fut intense.

Puis il se mit à onduler en rythme.

Par le Christ ! Elle n'était plus capable de la moindre pensée cohérente. Tout son être semblait s'être concentré au milieu de son corps. Elle n'aurait même pas su dire à quel moment l'extase la saisit. Ce fut une longue et interminable éruption, qui la secoua et l'ébranla jusqu'au tréfonds.

À un moment, elle entendit Alistair gémir avec force, et rouvrit les yeux. Il était au-dessus d'elle, s'appuyant sur les bras pour la soulager d'une partie de son poids. Son œil brillait d'une lueur intense.

Et virile.

Il accéléra l'allure. Le lit cognait contre le mur. Un cri s'échappa de ses lèvres, une ultime poussée, et elle sentit sa semence se répandre en elle.

À l'aube, Alistair, encore à demi endormi, tâtonna dans le lit en un geste de pur réflexe. Ce n'est qu'une fois complètement réveillé qu'il comprit qu'il cherchait Helen. Mais elle n'était plus là. Il soupira, et se frotta le visage.

Son lit sentait le sexe. Et Helen. La jeune femme l'avait quitté au cours de la nuit, mais il était si épuisé par leurs ébats frénétiques qu'il n'aurait su dire à quel moment précis. De toute façon, il n'avait pas de raison de s'en formaliser. Il était normal qu'elle parte. Il fallait penser aux enfants, aux domestiques – et à Sophia, qui était encore là. N'empêche qu'il aurait diablement aimé qu'elle soit encore à ses côtés. Non pas pour lui refaire l'amour – enfin, pas uniquement –, mais parce qu'il aurait aimé paresser au lit en la tenant dans ses bras.

Pour l'instant, ni l'un ni l'autre n'avait évoqué la nature de leur relation. Cependant, Alistair se doutait qu'Helen n'était pas le genre de femme à se contenter de l'instant présent. Tôt ou tard, elle s'interrogerait sur son avenir, et probablement se demanderait-elle si elle souhaitait le partager avec lui. C'est alors qu'elle découvrirait qu'il n'avait pas d'avenir à lui offrir.

La suite n'était pas difficile à deviner : elle le quitterait. Et pour toujours.

La perspective était sinistre, mais il préférait ne pas s'y attarder dans l'immédiat. La vie lui avait appris qu'il était inutile de vouloir contrecarrer le destin. Un jour, Helen le quitterait, c'était certain. Et il en éprouverait du chagrin. Mais ce jour n'était pas encore arrivé.

Il repoussa les couvertures, se leva et s'habilla. Sophia ayant annoncé qu'elle souhaitait partir tôt ce matin, il s'attendait à la trouver fin prête au bas de l'escalier, pressée de lui faire ses adieux, ses bagages déjà chargés dans la voiture.

Le hall, découvrit-il, étonné, était désert. Il ouvrit la porte, constata que la voiture attendait bien en bas du perron, mais point de Sophia. Sans doute achevait-elle son petit déjeuner. Il gagna la salle à manger, où il trouva l'une des servantes occupée à dresser le couvert.

— M<sup>lle</sup> Munroe n'est pas là ?

— Elle n'est pas encore descendue, monsieur.

Alistair sourit. Sophia faisait la grasse matinée.

Une rareté, de sa part, et pour lui, une occasion inespérée de la taquiner.

— Montez la réveiller, s'il vous plaît. Ma sœur voulait partir de bon matin.

— Bien, monsieur.

La servante esquissa une révérence et s'éclipsa.

Alistair trouva des petits pains tout chauds sur la desserte. Il en prit un, puis retourna dans le hall. Il voulait être là quand sa sœur apparaîtrait, histoire de se moquer d'elle. Il mangeait son petit pain en faisant les cent pas quand il lui sembla entendre des pleurs provenant d'un des couloirs. Il se figea, tous les sens en alerte.

Des pleurs d'enfant !

Helen n'avait pas encore attaqué les pièces desservies par ce couloir. Alistair le remonta, tendant l'oreille devant chaque porte. Dès qu'il eut localisé l'origine des pleurs, il ouvrit le battant à la volée. La pièce était plongée dans la pénombre, et il ne la vit pas tout de suite.

Mais elle bougea légèrement.

Abigail, le chiot lové dans ses bras, était recroquevillée dans un coin, près d'un canapé recouvert d'un drap.

Il s'approcha lentement de la fillette, ne comprenant pas ce qui se passait, et sachant encore moins s'il pouvait faire quelque chose. C'est alors que, du coin de l'œil, il aperçut Wiggins qui s'enfuyait par une autre porte.

Alistair vit rouge.

Il ne réfléchit même pas. Il s'élança à la poursuite de Wiggins, et le rattrapa dans le hall. L'empoignant par la peau du cou, il le jeta violemment à terre, le suivant dans sa chute.

— Alistair !

Quelqu'un l'appelait. Mais il n'y prêta même pas attention. Toute son attention était concentrée sur le misérable qu'il tenait à la gorge. Comment avait-il osé la toucher ? Mais il ne recommencerait pas. *Jamais.*

— Alistair !

Une main féminine se posa sur sa joue blessée, l'obligeant à tourner la tête. Il croisa un regard d'un bleu pur.

— Non, Alistair. Laisse-le.

— Mais, Abigail...

— Tout va bien, répondit Helen. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit, mais il ne s'en est pas pris à elle physiquement.

Cette précision le ramena à la raison. Il lâcha Wiggins, et se releva. C'est alors qu'il vit Sophia et M<sup>lle</sup> McDonald au bas de l'escalier, toutes deux encore en peignoir. M<sup>lle</sup> McDonald avait posé la main sur l'épaule de Jamie, qui observait la scène avec des yeux ronds. Helen ne portait que sa chemise de nuit. Elle avait dû quitter sa chambre avec une telle hâte qu'elle n'avait pas pris le temps d'enfiler un peignoir. Abigail se tenait juste derrière elle, le chiot toujours dans les bras, le visage baigné de larmes.

— Est-ce qu'il t'a touché ? articula-t-il, s'obligeant à maîtriser sa colère pour ne pas effrayer davantage la fillette.

Abigail se contenta de secouer la tête.

Soulagé, Alistair reporta son attention sur Wiggins, toujours à terre, et qui reprenait difficilement son souffle :

— Hors d'ici, cracha-t-il. Quitte ce château immédiatement, et ne reviens plus jamais.

— Vous le regretterez, glapit Wiggins. Ma parole que vous le regretterez. Je reviendrai. Et je me vengerai.

Alistair serra les poings et s'avança vers lui, si menaçant que Wiggins se releva en un éclair, se rua vers la porte et prit la poudre d'escampette.

Alistair inspira lentement, le temps de ravalier sa rage pour offrir de nouveau un visage civilisé. Sentant une petite main toucher la sienne, il s'accroupit, et serra Abigail dans ses bras.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-il dans ses cheveux, comme l'aurait fait sa mère. Je ne laisserai plus jamais quelqu'un te faire du mal. Je te le promets.



## 11

*Le lendemain soir, Dit-Vrai relâcha les oiseaux pour la troisième fois. Le sorcier s'était à peine lancé à leur poursuite que la créature redevint la princesse Sympathie.*

*— Comment puis-je vous libérer ? demanda Dit-Vrai, s'approchant de sa cage.*

*La princesse soupira.*

*— C'est très dangereux. Beaucoup ont déjà essayé, mais ils ont tous échoué.*

*Cependant, Dit-Vrai ne se découragea pas.*

*— Expliquez-moi comment faire.*

*La princesse soupira de nouveau.*

*— Pour commencer, il te faudra droguer le sorcier. Dans les collines entourant le château pousse une plante à fleurs pourpres. Cueille des boutons de cette fleur, et réduis-les en poudre. Puis, le moment venu, lance cette poudre au visage du sorcier. Il ne pourra rien faire contre toi tant que la lune poursuivra sa course dans le ciel. Prends-lui l'anneau blanc qu'il porte au doigt et apporte-le-moi. Entre-temps, tu auras préparé deux chevaux, les plus rapides que tu auras pu trouver, pour que nous puissions nous enfuir au plus vite.*

*Dit-Vrai hocha la tête.*

*— Comptez sur moi. Je ferai tout cela.*

Helen était bouleversée de voir Alistair serrer tendrement Abigail dans ses bras. Exactement comme le ferait un père. Il était impossible de ne pas penser à cette image. Sauf que le vrai père d'Abigail ne s'était jamais conduit ainsi avec elle.

La nuit dernière, Alistair lui avait fait l'amour comme s'ils étaient seuls au monde. À présent, il réconfortait sa fille du

mieux qu'il pouvait. Helen réalisait tout à coup, qu'elle était en train de tomber amoureuse du maître de ce château. Et cette idée l'affola. Si elle avait retenu une chose des années écoulées, c'était que l'amour lui faisait prendre des décisions stupides. Dont elle payait ensuite lourdement le prix – et ses enfants avec elle.

Bien que l'esprit encore embrumé par le sommeil, elle se rendait compte d'une autre chose, bien pire : Alistair avait sauvé sa fille. À sa place. Elle avait lamentablement échoué à protéger Abigail.

Un sanglot lui monta dans la gorge en même temps qu'un frisson la secouait.

— Prenez cela, lui murmura M<sup>lle</sup> Munroe en posant un manteau sur ses épaules. Vous avez l'air transie.

— Je suis tellement bête, souffla Helen. Je n'aurais pas...

— Ne vous faites pas de reproches tant que vous n'aurez pas parlé à votre fille, lui conseilla M<sup>lle</sup> Munroe.

— Mais je ne vois pas comment je pourrais me trouver des excuses, objecta Helen, s'essuyant les yeux d'un revers de manche.

Jamie se précipita vers elle et s'accrocha à ses jupes.

— Maman...

— Tout va bien, Jamie, assura-t-elle.

Elle renifla une dernière fois, et carra les épaules.

— Le petit déjeuner doit nous attendre, reprit-elle d'une voix raffermie. Commençons par nous habiller décemment, et ensuite, nous irons manger. Cela devrait déjà aller beaucoup mieux après.

Alistair pivota vers elle. Son regard brillait encore d'une rage primitive. Il aurait probablement tué M. Wiggins si elle n'était pas intervenue à temps. Ce témoignage de sauvagerie de sa part aurait dû l'effrayer, mais, bizarrement, cela la rassurait. En vérité, elle ne s'était jamais sentie aussi en sécurité de sa vie. Mais les émotions contradictoires qui l'assaillaient soudain la rendaient trop vulnérable. Elle ne voulait pas se montrer ainsi devant lui. Elle avait besoin d'un peu d'intimité pour se recomposer une attitude.

Elle prit Jamie par la main, et tendit l'autre à Abigail.

— Viens, ma chérie, dit-elle. Montons faire un brin de toilette.

Abigail lui prit la main. Helen se retint de la serrer trop fort : elle ne voulait pas ajouter au choc que sa fille venait de subir en manifestant son inquiétude de façon trop pesante. Mieux valait d'abord que tout le monde reprenne ses esprits. Ensuite, elle questionnerait discrètement Abigail.

— Nous redescendrons dans quelques minutes, lança-t-elle à Alistair avant de pousser les enfants vers l'escalier.

Jamie s'était vite remis de ses émotions. Une fois dans la chambre, il se dépêcha de s'habiller, puis s'assit sur le lit avec Puddles.

Pendant ce temps, Helen remplit d'eau la cuvette sur la table de toilette, humecta un linge et s'en servit pour débarbouiller le visage d'Abigail, qui portait encore des traces de larmes. Puis elle l'aida à s'habiller. Ce qu'elle n'avait pratiquement jamais fait de sa vie : à Londres, c'était M<sup>lle</sup> Cummings qui s'en chargeait. Et depuis leur départ pour l'Écosse, Abigail s'était débrouillée toute seule. Mais, ce matin, Helen éprouvait la nécessité de l'assister.

Ce n'est que lorsqu'elle eut pratiquement terminé qu'Abigail, restée muette depuis l'incident, se risqua à murmurer :

— Ce n'était pas la peine, maman.

— Je sais, ma chérie. Mais, parfois, les mamans ont envie de s'amuser à habiller leurs filles. J'espère que tu me pardonnes ?

Abigail hocha la tête. Elle avait retrouvé sa pâleur ordinaire, mais Helen demeurerait hantée par l'expression terrible qu'elle avait découverte sur son visage un peu plus tôt, alors qu'elle descendait l'escalier. Si Alistair n'avait pas été là...

— Voilà, j'ai fini, annonça-t-elle, après avoir triomphé du dernier bouton de sa robe. Donne-moi la brosse, à présent. Je vais te coiffer.

— Tu pourrais les tresser et former une couronne ?

— Bien sûr, assura Helen en s'asseyant sur un tabouret. Je vais faire de toi une princesse.

Helen commença par lui démêler les cheveux.

— Peux-tu me raconter ce qui s'est passé ?

Abigail rentra la tête dans les épaules, telle une tortue qui voudrait se cacher dans sa carapace.

— J’imagine que tu n’as pas envie d’en parler, reprit Helen. Mais il le faut, ma chérie. Au moins une fois. Après, si tu veux, nous n’en reparlerons plus jamais. Cela te convient-il ?

Abigail acquiesça d’un signe de tête. Puis, prenant une grande inspiration, elle se lança.

— Je me suis réveillée la première. Tu dormais encore. Jamie aussi. Alors, j’ai pris Puddles avec moi, et je suis descendue au rez-de-chaussée. Je voulais le sortir pour qu’il fasse ses besoins, mais quand j’ai aperçu M. Wiggins, j’ai pris un couloir, et je suis entrée dans une pièce pour me cacher.

Elle s’interrompit quelques instants. Helen reposa la brosse, pour diviser ses cheveux en trois longues mèches.

— Et après ? la pressa-t-elle gentiment.

— M. Wiggins est entré dans la pièce. Il... il m’a crié dessus. Il prétendait que je l’espionnais.

Helen fronça les sourcils.

— Pourquoi penserait-il une chose pareille ?

— Je ne sais pas, répondit Abigail, évasive.

Helen décida de ne pas insister pour le moment.

— Que s’est-il passé, alors ?

— J’ai... j’ai fondu en larmes. Je ne voulais pas, mais je n’ai pas pu m’en empêcher, confessa-t-elle, d’un ton misérable. Je m’en voulais de pleurer devant lui.

Helen, les lèvres pincées, se concentra sur les cheveux de sa fille. Pour un peu, elle aurait préféré qu’Alistair ait tué M. Wiggins.

— Et puis, sir Alistair est arrivé, reprit Abigail. Il m’a vue, et il a vu M. Wiggins. Et... il a été si rapide ! Il s’est lancé à la poursuite de M. Wiggins, et après, tout le monde était dans le hall.

Helen resta silencieuse quelques instants, à réfléchir. Puis elle rassembla une poignée d’épingles, qu’elle tendit à sa fille.

— Tiens, dit-elle. Tu me les donneras au fur et à mesure.

Elle entreprit de fixer la tresse autour de la tête d’Abigail pour former une couronne.

— Merci, chérie, murmura-t-elle, comme celle-ci lui tendait une première épingle. Je me demandais s'il n'était rien arrivé d'autre dans cette pièce où tu t'étais cachée avec Puddles ?

Abigail garda les yeux baissés sur les épingles posées dans sa main.

Helen, la gorge nouée, devina qu'elle n'avait pas tout dit.

— Tu es sûre que M. Wiggins ne t'a pas touchée ?

Abigail releva les yeux, interloquée.

— Touchée ?

Aïe ! songea Helen, elle allait devoir se montrer plus explicite.

— A-t-il posé ses mains sur toi ? Ou essayé de t'embrasser ?

— Beurk ! s'exclama Abigail avec une grimace de dégoût. Non, maman. Il ne voulait pas m'embrasser. Il voulait me frapper.

— Te frapper ? Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit Abigail en détournant le regard. Sir Alistair est arrivé avant qu'il puisse rien faire.

Helen se sentait quelque peu soulagée. Cependant, elle avait encore besoin d'une confirmation supplémentaire.

— Donc, il ne t'a pas touchée du tout ?

— Non. Comme je te l'ai dit, sir Alistair est arrivé avant que M. Wiggins ait pu m'approcher. De toute façon, M. Wiggins était tellement furieux que je ne crois pas qu'il avait dans l'idée de m'embrasser.

Abigail la regardait à présent comme si elle n'avait pas toute sa raison. Mais Helen n'avait jamais été aussi heureuse de passer pour une idiote. Elle fixa la dernière épingle, contourna sa fille, et la serra dans ses bras.

— Je suis contente que sir Alistair soit arrivé au bon moment, déclara-t-elle. Et nous n'avons plus à nous inquiéter pour M. Wiggins.

Abigail voulut se libérer.

— Je peux me regarder dans la glace ?

— Bien sûr.

Helen la lâcha, et Abigail courut vers le miroir, tournant la tête d'un côté et de l'autre pour admirer sa couronne de cheveux tressés.

— J'ai faim, déclara Jamie en sautant à bas du lit.

— Je m'habille tout de suite, fit Helen, et nous descendrons voir ce que M<sup>me</sup> McCleod nous a préparé pour le petit déjeuner.

Elle se vêtit le cœur plus léger, même si les réponses évasives d'Abigail la préoccupaient. Pourquoi M. Wiggins aurait-il voulu la frapper ? Et pourquoi avait-elle cherché à se cacher dès qu'elle l'avait vu ?

— Il va nous falloir chercher sérieusement un nom pour ce chien, marmonna sir Alistair cet après-midi-là, sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Il s'était arrêté en haut d'une petite éminence, sa besace en cuir suspendue à l'épaule, et regardait Jamie et Abigail faire des roulades dans l'herbe. Jamie se livrait à ce petit jeu avec un total abandon, sans se soucier des obstacles qu'il pourrait rencontrer sur son chemin, ni de la direction que prendrait son corps. Abigail, en revanche, serrait bien ses jupes sur ses jambes, et roulait en ligne droite.

— Tu n'aimes pas que nous l'appelions Puddles ? demanda Helen.

Elle offrait son visage à la brise, et apparaissait parfaitement angélique.

— Ce pauvre chien mourra d'humiliation quand il sera assez grand pour comprendre que son nom fait allusion aux flaques d'urine qu'il laissait, petit, dans la cuisine.

La jeune femme eut une moue sceptique.

— Je doute qu'il puisse comprendre tout cela.

Alistair ignore sa remarque.

— Un chien, et particulièrement un mâle, doit porter un nom digne de lui.

Pour l'heure, le chiot courait avec excitation derrière les enfants, dévalant la pente avec eux, avant de la remonter pour recommencer.

— Et ce chien, plus que tout autre, a besoin d'un nom sérieux, ajouta Alistair.

Helen gloussa.

Alistair ne put s'empêcher de sourire. La journée était radieuse, et tout s'était bien terminé. Wiggins n'avait pas touché Abigail. Quand Helen le lui avait confirmé, lorsqu'ils s'étaient retrouvés à la table du petit déjeuner, il avait eu l'impression qu'on lui ôtait un poids des épaules.

Sophia, qui avait appris la nouvelle avec lui, s'était également félicitée, avant d'attaquer le porridge et les œufs au bacon préparés par M<sup>me</sup> McCleod. Le petit déjeuner terminé, Sophia et M<sup>lle</sup> McDonald étaient reparties pour Édimbourg. Alistair avait regardé leur voiture s'éloigner avec des sentiments mêlés. Il avait beaucoup apprécié la visite de sa sœur – il avait failli oublier à quel point il aimait sa compagnie –, mais il était ravi d'avoir de nouveau le château uniquement pour Helen et lui. Sophia était un peu trop observatrice à son goût.

Il avait passé le restant de la matinée à travailler, mais pendant le déjeuner Jamie avait reparlé des blaireaux qu'ils n'avaient pas réussi à dénicher lors de leur promenade de la veille. Et voilà comment Alistair s'était retrouvé à abandonner son ouvrage pour battre la campagne.

— Tu avais dit que tu laisserais les enfants le baptiser, lui rappela Helen.

— C'est vrai, mais j'avais bien précisé que Puddles n'était pas un nom convenable.

— Hmm, fit la jeune femme, avant d'ajouter : J'ai oublié de te remercier, pour ce matin.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas la peine.

Abigail était arrivée en bas de la pente. Elle se releva et défroissa sa robe.

Helen resta silencieuse un moment, avant de se rapprocher d'Alistair et de lui prendre discrètement la main, cachant son geste dans les replis de ses jupes.

— Je suis heureuse que tu aies été là pour la protéger.

Alistair se tourna vers elle.

Elle regardait Abigail d'un air pensif.

— Elle a toujours été un peu particulière. Je n'aurais pas pensé avoir une fille comme cela, mais nous devons accepter ce que Dieu nous donne.

Alistair hésita un instant – après tout, cela ne le regardait pas –, puis :

— Je crois qu'elle a très peur de ne pas te satisfaire.

— De ne pas me satisfaire ? répéta-t-elle, déconcertée. Elle te l'a dit ?

Il hocha la tête.

Helen soupira.

— Je l'aime beaucoup, bien sûr. Mais je ne l'ai jamais réellement comprise. Elle est souvent si sombre pour son âge. Je ne le lui reproche pas. Simplement, j'aimerais savoir comment la rendre heureuse.

— Ce n'est peut-être pas nécessaire.

— Que veux-tu dire ?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai pas autorité pour en parler, mais il me semble que personne ne pourra rendre Abigail heureuse, en dehors d'elle-même. Si tu veux l'aider, il suffit que tu l'aimes. Et tu le fais déjà.

— Oui. Oui, je l'aime, murmura Helen.

Elle lui étreignit furtivement la main avant de la lâcher.

— Allons, venez les enfants ! cria-t-elle. Continuons la promenade.

Alistair demeura quelques instants à contempler le gracieux balancement de ses hanches tandis qu'elle s'éloignait. Il cilla, comme s'il voulait se réveiller d'un rêve, puis lui emboîta le pas.

Jamie le rejoignit et lui prit la main spontanément.

— Où sont les blaireaux ? demanda-t-il.

— Par là-bas, répondit Alistair, avec un mouvement du menton.

— Mais nous avons déjà emprunté ce chemin hier, objecta Abigail. Et M<sup>lle</sup> Munroe n'a trouvé aucun blaireau.

— Ah, mais c'est parce qu'elle ne sait pas où regarder.

Abigail lui jeta un regard soupçonneux, et il dut faire un effort pour ne pas sourire.

— Puddles a plus envie de marcher, annonça Jamie.

— Comment le sais-tu ? riposta sa sœur.

Pour autant qu'Alistair put en juger, le chiot ne semblait pas du tout fatigué.



— Je le sais, c'est tout, répliqua Jamie, et, soulevant l'animal dans ses bras, il s'exclama : Oh ! Il a grossi.

Abigail leva les yeux au ciel.

— C'est parce que tu lui as donné le reste de ton porridge.

Jamie voulut répliquer, mais Alistair le devança :

— Ce matin, j'ai trouvé, dans la cuisine, une flaque dont Puddles était probablement à l'origine. N'oubliez pas de le sortir régulièrement pour qu'il fasse ses besoins, les enfants.

— Nous le ferons, assura Abigail.

— Lui avez-vous trouvé un nom ? Il ne peut quand même pas s'appeler Puddles jusqu'à la fin de ses jours.

— J'avais pensé à George, en l'honneur de notre roi, mais Jamie n'aime pas.

— C'est idiot, comme nom, marmonna ce dernier.

— Tu as une meilleure idée ? lui demanda Alistair.

— Spot.

— Spot ? C'est...

— C'est stupide ! s'insurgea Abigail. Splotch, ce serait plus drôle.

— Abigail, intervint Helen, excuse-toi auprès de sir Alistair pour lui avoir coupé la parole. Une dame ne doit jamais interrompre un gentleman.

Alistair haussa les sourcils, amusé.

— Jamais ?

— Sauf si le gentleman en question se montre particulièrement borné, répliqua-t-elle sans se démonter.

— Ah.

— Je vous prie de m'excuser, murmura Abigail.

Alistair hocha la tête.

— Tenez bien Puddles, à présent, les prévint-il.

— Pourquoi ? voulut savoir Jamie.

— Parce que nous approchons du terrier des blaireaux, expliqua Alistair, et, pointant son bâton de marche : Regardez, là. La terre a été fraîchement retournée. C'est l'entrée d'un tunnel.

— Oohh ! fit Jamie. Alors, on va voir un blaireau ?

— C'est peu probable, car ce sont des animaux très craintifs. Mais ils peuvent tuer un chien, surtout un petit, s'ils se sentent acculés.

Jamie serra si fort Puddles contre son torse que le chiot laissa échapper un gémissement.

— Ils sont où ? chuchota-t-il.

Alistair haussa les épaules.

Soit ils dorment dans leur terrier. Soit ils sont dehors, à chasser des larves d'insectes.

— Des larves ? répéta Jamie en se pinçant le nez.

— Oui, ils en sont très friands.

— Oh, regardez ! s'exclama Abigail en pointant le doigt vers le sol.

Alistair s'approcha.

— Bravo ! la félicita-t-il. Tu as trouvé une crotte de blaireau.

Helen étouffa une exclamation indignée, qu'il ignora superbement. S'accroupissant à côté d'Abigail, il disséqua l'excrément avec un bout de bois.

— Tu vois ceci ? dit-il, désignant une paire d'écailles noircies.

Abigail regarda de plus près.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une carapace de coccinelle.

Il ouvrit sa besace, et fouilla à l'intérieur pour en tirer une petite fiole de verre. Puis, ramassant délicatement la carapace, il la glissa dans la fiole, qu'il referma avec soin.

— C'est quoi, une carapace ? demanda Jamie, qui s'était joint à eux.

— La partie la plus dure de l'enveloppe extérieure de certains animaux, expliqua Alistair.

De la pointe de son bout de bois il venait d'isoler un petit os clair.

— Ça provient de quel animal ? interrogea Abigail, très intéressée.

— J'ai des doutes, murmura Alistair.

Le fragment était minuscule. Il le scruta de plus près, avant de le glisser dans une autre fiole.

— Mais il s'agit vraisemblablement d'un petit mammifère, ajouta-t-il. Une souris ou une taupe.

— Oh ! fit Abigail en se redressant. Quels autres indices pourrions-nous trouver prouvant la présence de blaireaux dans les parages ?

— Parfois, ils abandonnent quelques débris dans la terre qu'ils ont déblayée pour leur terrier, expliqua Alistair en remettant sa besace sur son épaule. Oh, Regarde ! ajouta-t-il dans un souffle comme il s'accroupissait devant le tunnel qu'ils avaient précédemment repéré.

— Un bébé ! fit Abigail dans un souffle.

— Où ça ? Où ça ? s'écria Jamie.

Alistair pointa le doigt.

— Tu vois, là ?

— Haan !

Une petite tête rayée noir et blanc était embusquée près de l'entrée du tunnel. On en apercevait une autre derrière. Les deux bébés blaireaux se figèrent, les yeux écarquillés, avant de tourner prestement les talons et de disparaître dans les profondeurs de leur terrier.

— C'était bien beau, commenta Helen dans leur dos.

Alistair lui jeta un coup d'œil. Elle lui sourit.

— Plus agréable, en tout cas, que la crotte, précisa-t-elle. Nous continuons la promenade ?

Elle le regardait comme si elle trouvait tout naturel de passer l'après-midi avec les enfants et lui.

Alistair se releva et pivota dans la direction de Castle Greaves.

— Non, répondit-il sèchement. J'ai du travail qui m'attend.

Sur ce, il s'éloigna sans attendre ses compagnons. Son attitude, il en était conscient, pouvait laisser penser qu'il les fuyait. Mais ce qu'il fuyait était bien plus dangereux : c'était un fol espoir en l'avenir.

Vu la façon dont Alistair avait abruptement mis fin à leur promenade, Helen s'était juré de ne pas aller frapper à sa porte. Pourtant, alors que minuit approchait, elle se retrouva en train

d'emprunter le couloir qui menait à sa chambre. Elle savait qu'elle jouait avec le feu – un feu particulièrement dangereux –, et qu'elle risquait gros, mais c'était plus fort qu'elle. « Peut-être consentira-t-il à s'ouvrir à toi, lui chuchotait une petite voix d'un optimisme inébranlable. Et qui sait s'il ne finira pas par tomber amoureux et te demander en mariage ? »

C'était puéril de sa part, bien sûr. Et très naïf. Elle avait passé plus de dix ans auprès d'un homme qui n'avait jamais vraiment tenu à elle. Le bon sens ne cessait de lui répéter qu'un jour ou l'autre, tout s'arrêterait avec Alistair, et qu'elle n'aurait d'autre choix que de repartir avec ses enfants. Mais ce ne serait pas pour ce soir. Elle hésita un instant devant sa porte. Il avait dû l'entendre arriver, car il ouvrit le battant avant qu'elle ait frappé, lui prit le bras et l'attira à l'intérieur.

— Bonsoir... commença-t-elle.

Le reste de sa phrase mourut dans la bouche d'Alistair : il s'était emparé de ses lèvres et l'embrassait avec une telle fièvre – presque désespérée – qu'elle en oublia tout le reste.

Puis il l'entraîna vers le lit.

— J'ai quelque chose à te montrer, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Assieds-toi d'abord.

Il attendit qu'elle se soit exécutée, avant de fouiller dans le tiroir de sa table de nuit et d'en sortir un minuscule citron.

Helen haussa les sourcils.

— Oui ?

— J'ai demandé à M<sup>me</sup> McCleod de l'acheter lorsqu'elle a fait ses courses d'épicerie, expliqua-t-il. J'ai... euh, j'ai pensé que tu voudrais l'utiliser de manière préventive.

— De manière... Oh...

Helen sentit ses joues s'enflammer. Elle ne s'était pas encore préoccupée de la question, mais puisqu'elle s'apprêtait à coucher pour la troisième fois avec Alistair, il serait bon, en effet, qu'elle prenne les précautions nécessaires pour ne pas tomber enceinte. Elle était très touchée qu'il y ait pensé avant elle – et qu'il ait agi en conséquence.

— Je... je n'ai jamais... balbutia-t-elle, se rappelant soudain qu'elle était censée être une veuve respectable, et donc ne pas avoir entendu parler de préservatifs.

Le duc avait parfois recouru à de tels artifices, mais rarement.

— Je vais te montrer, répondit Alistair, dont les joues semblaient avoir aussi pris des couleurs. Allonge-toi.....

Elle voulut protester. Le laisser la contempler lorsqu'ils faisaient l'amour était une chose, mais s'offrir à son regard alors que lui-même était totalement habillé en était une tout autre...

— Helen, la pressa-t-il gentiment.

Elle finit par s'allonger en travers du lit, les yeux rivés au plafond, les jambes pendant dans le vide.

Il releva son peignoir et sa chemise de nuit jusqu'à la taille dans un bruissement soyeux. Puis elle l'entendit fouiller de nouveau dans le tiroir de la table de nuit, et, l'instant d'après, l'odeur caractéristique du citron lui chatouilla les narines. Redressant la tête, elle vit qu'il avait une moitié du citron dans la main. Il s'agenouilla sur le tapis et, croisant son regard, lui fit comprendre d'écarter les cuisses.

— Encore, lui ordonna-t-il. Ouvre en grand.

Elle ferma les yeux. Dieu tout-puissant ! Il était si près de son intimité qu'il voyait tout. Il pouvait même sentir. Elle se mordit les lèvres, mais s'exécuta docilement, écartant les cuisses le plus possible.

— Quand j'avais quinze ans, commença-t-il sur le ton de la conversation, j'ai découvert un traité d'anatomie appartenant à mon père. C'était très instructif. Surtout concernant l'anatomie féminine.

Helen avala sa salive. Il caressait le triangle bouclé en bas de son ventre.

— Ça, dit-il, c'est le Mont de Vénus.

Ses doigts descendirent. Helen frissonna.

— Et ça, c'est les grandes lèvres.

Elle sentit quelque chose de froid lui picoter les chairs. Le citron.

— Et ça, c'est les petites lèvres, reprit-il, sans cesser de la frictionner avec le citron. Et ça... c'est particulier.

— Particulier ?

— Hmm. C'est ce qu'on appelle le clitoris. Il a été découvert par un Italien, Gabriel Fallope, en 1561.

Helen essayait de comprendre ce qu'il racontait. Mais la caresse du citron était si délicieuse qu'elle l'empêchait de se concentrer.

— Es-tu en train de me dire que personne ne connaissait son existence avant 1561 ? hasarda-t-elle.

— C'est ce que croyait le *signore* Fallope. Malheureusement, un autre anatomiste italien, Realdo Colombo, prétendit l'avoir découvert deux ans avant lui.

— Je suis navrée pour les épouses de ces deux messieurs, murmura Helen.

La caresse du citron la rendait folle de désir. Elle aurait voulu qu'il en finisse, et lui fasse l'amour.

Mais Alistair n'était visiblement pas pressé.

— Tu devrais plutôt éprouver de la compassion pour les femmes dont les maris ne croient pas à l'existence du clitoris.

— Parce que de tels hommes existent ?

— Hélas, oui !

Helen fut empêchée de répondre. Il venait d'introduire le demi-citron dans sa féminité, lui arrachant un sursaut. Il retira la main, laissant le citron à l'intérieur.

— Certains hommes sont convaincus qu'une femme ne ressent strictement rien, même si on la caresse à cet endroit, reprit-il, approchant les doigts de son clitoris. Je pense qu'ils ont tort, mais un scientifique doit toujours expérimenter ses théories. Que dirais-tu d'essayer ?

Essayer quoi ? se demanda Helen. Mais elle n'eut pas le temps de formuler sa question : les lèvres d'Alistair s'étaient substituées à ses doigts, et elle aurait été bien incapable de proférer le moindre mot.

Elle n'était plus qu'une boule de sensations.

Il léchait doucement, consciencieusement, les plis et replis de sa féminité, comme s'il voulait profiter de chaque goutte de nectar s'écoulant du citron. Puis il approcha la langue de son bouton de rose, et décrivit des petits cercles tout autour. Helen agrippa les draps et se mordit la lèvre pour ne pas crier.

Lui saisissant les chevilles, il fit passer ses jambes par-dessus ses épaules sans cesser ses caresses insensées. Au contraire : dans cette nouvelle position, il la tenait plus fermement par les hanches, l'empêchant de s'arquer pour lui échapper. Il immisça la langue dans sa féminité, puis, à l'instant où Helen crut défaillir de plaisir, il la sortit et lécha de nouveau le petit bourgeon charnu.

Elle ne pouvait pas bouger, n'avait d'autre choix que de se soumettre à ses exquises tortures. Elle gémissait et haletait, incapable de contrôler les sons qui sortaient de sa bouche. À un moment, elle enfouit la main dans les cheveux d'Alistair et les agrippa rageusement.

Mais rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

Et tout à coup, une explosion de lumière jaillit sous ses paupières closes, et une onde de plaisir, presque douloureuse dans sa violence, la traversa de part en part. Elle cria, tandis que les larmes montaient dans sa gorge.

Elle avait la sensation d'avoir atteint le paradis.

Alistair continua de la lécher doucement, cependant qu'elle s'apaisait progressivement. Puis il se redressa, et entreprit de se déshabiller sans cesser de la contempler.

— Je pense que je ne pourrai plus jamais goûter à un citron sans penser à toi, observa-t-il, toujours sur le mode de la conversation.

Une fois qu'il eut ôté son pantalon et ses sous-vêtements, sa virilité gorgée de désir pointa vers la jeune femme.

Il grimpa alors sur le lit, faisant ployer le matelas sous son poids, et la débarrassa de son peignoir et de sa chemise de nuit aussi facilement que s'il dévêtait une poupée. Helen, les yeux mi-clos, se laissait faire sans mot dire.

Quand elle fut nue, il s'allongea sur elle, lui écartant les cuisses d'un mouvement très sûr du genou. Elle tressaillit en sentant son sexe appuyer contre sa féminité encore palpitante.

— Je ne voudrais pas te faire de mal, lui chuchota-t-il à l'oreille, mais j'ai trop envie de te posséder pour me retenir. Détends-toi, ajouta-t-il en commençant de la pénétrer. Détends-toi, et laisse-moi faire...

Il s'enfonça de quelques centimètres supplémentaires.

Le corps d'Helen n'avait jamais été aussi sensible. Elle avait l'impression que le contact d'une simple plume la ferait frissonner. Mais ce qu'il introduisait en elle n'était certainement pas une plume ! Et cependant, elle aurait préféré qu'il renonce à sa lenteur délibérée. Elle le voulait sauvage.

Elle lui griffa le dos.

— Helen... Ce n'est pas raisonnable.

— Je n'ai pas envie d'être raisonnable, répliqua-t-elle.

Il comprit le message, et s'enfonça d'un seul coup de reins. Puis il se mit à la pilonner sans relâche, comme s'il avait laissé loin derrière lui toute notion de civilisation.

Cramponnée à ses épaules, Helen s'obligeait à le regarder – à regarder son beau visage viril si terriblement marqué par le destin. Même lorsque la jouissance commença de déferler, brouillant sa vision, elle ne le quitta pas des yeux.

Et il lui retourna son regard, rivant son œil aux siens. Comme s'il cherchait à lui dire avec son corps ce que les mots ne sauraient exprimer.



## 12

*À compter de ce soir-là, dès que le sorcier l'avait relevé de sa garde, Dit-Vrai partait dans les collines en quête de la fleur pourpre. La tâche le mobilisa plusieurs nuits, car il ne disposait que des rayons de lune pour s'éclairer. Mais il finit par rassembler assez de boutons de fleurs pour obtenir un peu de poudre. Puis il se mit en devoir de trouver deux chevaux. Ce fut encore plus compliqué, car le sorcier n'en possédait pas. Mais une nuit, il prit le peu d'argent dont il disposait et traversa les collines pour gagner une ferme dans une autre vallée. Il réveilla le fermier, et lui expliqua ce qu'il désirait acheter. Le fermier fronça les sourcils.*

*— Ta bourse est trop plate. Pour cette somme, je ne pourrai te vendre qu'un seul cheval.*

*Dit-Vrai accepta le marché, et donna au fermier tout son argent.*

*Et, alors que le jour n'allait plus tarder à poindre, il repartit vers le château avec un seul cheval...*

Helen se réveilla, un peu avant l'aube, dans le lit d'Alistair. Quelques braises rougeoyaient encore dans la cheminée, mais la chandelle sur la table de nuit s'était entièrement consumée. Alistair dormait paisiblement, la respiration profonde et régulière.

Helen n'avait pas prémédité de s'endormir à ses côtés, et cette découverte acheva de la réveiller. Il fallait qu'elle retourne au plus vite dans la chambre qu'elle partageait avec ses enfants.

Elle se glissa discrètement hors du lit, et se dirigea vers la cheminée. Trouvant une boîte de petites bougies sur le manteau, elle en alluma une aux braises du feu, puis s'en servit

pour allumer quelques chandelles afin d'y voir suffisamment pour s'habiller.

Son peignoir avait en partie glissé sous le lit, mais elle ne retrouvait pas sa chemise de nuit. S'emparant d'un bougeoir, elle chercha parmi les vêtements en tas sur le sol, puis dans le lit. Son regard tomba sur Alistair, et elle s'interrompit.

Il était couché sur le dos, un bras replié au-dessus de la tête, le drap rabattu jusqu'à la taille. Avec son corps svelte et cependant musclé se détachant sur le blanc des draps, il évoquait irrésistiblement quelque dieu endormi. Son visage était tourné vers elle, et elle constata qu'il avait ôté son cache pour dormir. Elle hésita un moment avant de se pencher pour examiner son visage de plus près. Elle ne l'avait vu qu'une fois sans son cache : le soir de leur arrivée. Sur le coup, elle avait été saisie d'horreur. Et même si cela remontait déjà à longtemps, cette horreur était restée inscrite dans sa mémoire, l'empêchant de se forger une image précise.

Elle voyait à présent que la paupière de son œil manquant avait été refermée et cousue. Le globe oculaire ayant disparu, ce qui frappait d'abord, c'était un creux dans sa chair. Hormis cela, ce n'était pas plus déroutant à regarder que n'importe quel œil normalement fermé. En ce qui concernait sa joue, c'était une autre histoire. Les cicatrices étaient multiples et d'aspects différents. Certaines semblaient avoir été occasionnées par des brûlures, d'autres par le tranchant d'une lame.

— Le spectacle n'est pas très ragoûtant, n'est-ce pas ?

Helen sursauta si violemment qu'elle faillit lâcher le bougeoir. Un peu de cire fondue tomba à quelques centimètres de l'épaule nue d'Alistair.

Il la regardait tranquillement.

— Tu examinais la bête que tu as laissée te faire l'amour ? s'enquit-il.

— Je suis désolée, murmura-t-elle distraitement.

Elle venait d'apercevoir sa chemise de nuit sous son épaule.

— Pourquoi ?

— Pardon ? fit-elle en tirant sur le vêtement.

Mais Alistair reposait largement dessus, et elle ne pourrait le dégager sans risquer de le déchirer. D'autant qu'il ne semblait pas disposé à bouger.

— Pourquoi es-tu désolée ? Après tout, tu as bien le droit de voir à quoi ressemble ton amant sans son bandeau.

Helen renonça provisoirement à sa chemise de nuit, et reporta son attention sur le peignoir. Elle trouvait tout à fait déplacé d'avoir ce genre de conversation en étant toute nue.

— Je ne voulais pas me montrer indiscrete, voilà tout.

Il lui saisit le poignet, et la débarrassa du bougeoir, qu'il posa sur la table de nuit.

— Il n'est jamais indiscret de vouloir connaître la vérité.

— Alistair, je dois retourner dans ma chambre. Les enfants...

— Les enfants dorment, murmura-t-il, l'attirant à lui. Reste.

Elle était assise sur ses cuisses, à présent.

— Je ne peux pas. Tu sais bien que c'est impossible.

— Ce que je sais, c'est qu'il est très tôt, et que mon lit sera froid sans toi.

— Alistair... commença Helen, troublée.

Elle découvrait une nouvelle facette de sa personnalité – charmeur, séducteur –, et ses bonnes résolutions fondaient comme neige au soleil.

— C'est à cause de mon œil ? Je peux remettre mon cache, si tu préfères.

— Non, fit-elle en le regardant sans ciller.

Ses cicatrices, quoique impressionnantes, ne lui faisaient plus peur.

— Alors, reste encore un peu, insista-t-il. J'ai envie de te faire la cour.

— De me faire la cour ? répéta-t-elle, incrédule.

Il esquissa un sourire.

— Parfaitement. Je m'aperçois que j'ai manqué à tous mes devoirs.

— Et comment entends-tu me faire la cour ? demanda-t-elle, ne plaisantant qu'à demi.

Personne ne lui avait jamais fait la cour – et certainement pas Lister. Qu'avait-il en tête, exactement ? Il ne songeait quand même pas au mariage ?

— Je ne sais pas trop, avoua-t-il. Je n'ai jamais été très doué pour faire la cour à une jolie femme. Peut-être devrais-je commencer par composer une ode à la charmante fossette sur ton menton ?

Elle éclata de rire.

— Tu n'es pas sérieux.

Il jouait avec l'une de ses mèches.

— Bon, si tu n'es pas sensible à la poésie, il ne me reste plus que les promenades en voiture découverte, et les bouquets de fleurs.

— Tu m'offrirais des fleurs ? s'écria Helen.

Elle avait beau savoir qu'il la taquinait, elle aurait aimé le croire. Lister lui avait offert des bijoux de prix, et une somptueuse garde-robe, mais il n'avait jamais songé à lui donner des fleurs.

— Je suis un homme très simple, et je vis à la campagne. Tu devras donc te contenter de fleurs des champs. Des violettes et des coquelicots au printemps ; des fleurs d'églantier ou des chardons en été ; des asters en automne. Mais à la fin du printemps, je pourrais aussi te cueillir des campanules, qui poussent sur les collines alentour. Des campanules d'un beau bleu. Le même que tes yeux, en fait.

C'est à ce moment précis qu'elle sentit son cœur tendre vers cet homme si complexe... et si fascinant.

Bonté divine !

Ce jour-là, Alistair se leva plus tard que d'habitude. Mais ce fut sans regret. S'il avait tous les jours le choix entre se lever à l'aube, ou traîner au lit avec sa gouvernante, il opterait sans hésiter pour la deuxième possibilité.

Cependant, il était vraiment très en retard sur son horaire habituel. Il se rasa et s'habilla en un temps record, et découvrit, en atteignant le rez-de-chaussée, que M<sup>me</sup> Halifax s'était attaquée au nettoyage d'une des pièces inutilisées. Elle le salua

rapidement, avant de reporter son attention sur les domestiques qui travaillaient sous ses ordres.

Alistair gagna la cuisine. Il attrapa au passage un scone que M<sup>me</sup> McCleod venait tout juste de sortir du four, avant d'emprunter la porte de derrière pour sortir. La journée s'annonçait encore radieuse, idéale pour la promenade. Alistair se dirigea en sifflotant vers l'écurie, pour y récupérer sa besace de cuir.

Après avoir salué Griffin et le poney, il s'approcha du coin où il laissait sa besace. Une odeur caractéristique d'urine lui assaillit aussitôt les narines. Puis il remarqua une petite flaque sur le sol, dans laquelle traînait ladite besace.

Il contemplait les dégâts quand un petit gémissement le fit se retourner. Le chiot était derrière lui, et agitait joyeusement la queue.

— Bon sang ! pesta Alistair.

Pourquoi ce maudit chiot avait-il choisi d'uriner sur sa besace alors qu'il avait l'écurie entière pour le faire ?

— Puddles ! appela soudain la voix d'Abigail.

Alistair suivit le chiot hors de l'écurie, tenant la besace à bout de bras pour éviter tout contact avec ses vêtements.

Abigail attendait dehors. Elle prit le chiot dans ses bras, et sursauta en voyant Alistair surgir derrière lui.

— Saurais-tu qui a fait ça ? demanda-t-il en indiquant sa besace.

— Qui a fait... répéta-t-elle, interloquée, avant de comprendre. Oooh !

Alistair soupira.

— Ma besace est inutilisable en l'état, Abigail.

— Ce n'est qu'un chiot, objecta-t-elle, prenant spontanément la défense de Puddles.

Alistair s'efforça de contenir son exaspération.

— C'est précisément pour cela que tu étais censée le surveiller.

— Mais j'étais...

— Tu n'étais certainement pas en train de le surveiller, sinon il n'aurait pas uriné sur ma besace, coupa Alistair. Va chercher une brosse et du savon. Tu vas la nettoyer.

— Mais ça sent mauvais !

— Parce que tu n'as pas fait ce qu'on t'avait demandé ! s'emporta-t-il. Si tu n'es pas capable de t'occuper de lui, je trouverai quelqu'un d'autre. Ou je le rendrai au fermier à qui je l'ai acheté.

Serrant le chiot dans ses bras, Abigail s'empourpra.

— Vous ne ferez pas ça !

— Je me gênerai.

— Il n'est pas à vous !

— Bien sûr que si. C'est moi qui l'ai payé.

Abigail demeura un instant interdite. Puis elle s'écria :

— Je vous déteste !

Et, tournant les talons, elle s'enfuit en courant.

Alistair resta à contempler sa besace maculée d'urine, avant de lui flanquer un coup de pied rageur. Quelle mouche l'avait piqué de s'énerver ainsi contre une fillette ? Ce n'était pas prémédité, bien sûr, mais il possédait cette besace depuis des années, et il y était très attaché. Elle avait traversé toutes les épreuves avec lui. Y compris Spinner's Falls et son séjour chez les Indiens. Abigail aurait dû mieux surveiller le chiot.

D'un autre côté, ce n'était qu'une besace. Il s'en voulait d'avoir crié après la fillette, et d'avoir proféré des menaces au sujet du chiot, qu'il n'avait de toute façon aucunement l'intention de mettre à exécution.

Il soupira. Il lui faudrait s'excuser auprès d'Abigail – tout en lui rappelant fermement de garder ce maudit chiot à l'œil. L'humeur assombrie, il renonça à sa promenade, et décida de regagner son bureau pour y travailler. Tandis qu'il gravissait l'escalier de la tour, il se demanda pourquoi les femmes, quel que soit leur âge, étaient si difficiles à comprendre.

*Il l'avait grondée.*

Puddles pressé contre sa poitrine, Abigail tentait vainement de retenir ses larmes. Elle croyait que sir Alistair l'aimait bien. Et elle commençait à l'aimer aussi. Mais voilà qu'il s'était fâché contre elle. Le pire, c'était qu'il avait eu raison. Elle n'avait pas surveillé Puddles d'assez près, et elle l'avait laissé baguenauder

tout seul dans l'écurie pendant qu'elle observait une coccinelle dans la cour. Mais savoir qu'elle était dans son tort n'arrangeait rien, bien au contraire. Elle détestait être dans son tort.

Elle dévala la pelouse en direction du bosquet où ils avaient enterré lady Grey. Mais en arrivant près de la berge, elle s'aperçut que ce n'était pas une bonne idée. Jamie s'amusait à lancer des bouts de bois dans le torrent, qui étaient rapidement entraînés par le courant. Elle voulut tourner les talons, mais son frère l'avait déjà repérée.

— Hé ! cria-t-il. C'est mon tour d'avoir Puddles.

— Non ! riposta Abigail, bien qu'elle eût gardé le chiot depuis qu'ils étaient levés.

— Si ! insista Jamie.

Il la rejoignit, mais se figea soudain.

— Tu pleures ?

— Non, je ne pleure pas !

— Eh bien, on dirait. Tu es tombée ? Ou...

— Je ne pleure pas ! répéta Abigail, avant de s'élancer en courant vers l'aval, là où le torrent s'enfonçait dans la forêt.

Il y faisait beaucoup plus sombre, et le temps que ses yeux s'acclimatent à la pénombre, elle se cogna l'épaule contre une branche, et faillit trébucher sur une racine. Elle continua pourtant de courir, désireuse d'échapper à Jamie et à ses questions stupides. D'ailleurs, elle ne voulait parler à personne. Tout ce qu'elle demandait, c'était qu'on la laisse tranquille...

Elle s'arrêta abruptement, croyant vivre un cauchemar.

M. Wiggins se dressait juste devant elle.

Abigail poussa un cri, avant de se reprocher d'avoir manifesté sa peur. Le problème, c'était qu'elle avait vraiment *très peur*. Et son cœur bondit dans sa poitrine lorsqu'elle remarqua une autre silhouette derrière M. Wiggins.

Le duc de Lister.

Il la contemplait sans manifester la moindre émotion.

Alistair plia avec soin sa lettre pour Vale. Connaissant la rapidité d'acheminement du courrier dans la région, il serait probablement à Londres avant cette lettre, mais il ne voulait négliger aucun moyen d'alerter Vale sur ce qu'il avait appris. Pour sa part, sa décision était prise. Il se rendrait dans la

capitale pour rencontrer Étienne durant son escale, et s'entretenir avec lui. Il comptait s'absenter une quinzaine de jours, mais Helen pourrait s'occuper du château. Il détestait sortir de Castle Greaves, et détestait plus encore affronter le regard des curieux, mais il désirait à tout prix connaître la vérité sur Spinner's Falls. Et cela suffisait à lui faire accepter les désagréments inhérents à cette expédition.

Il était en train de cacheter la lettre à la cire quand il entendit des pas dans l'escalier. Il pensa d'abord qu'un domestique venait le prévenir que le déjeuner était prêt. Mais les pas étaient rapides. Celui ou celle qui montait les marches courait.

C'est pourquoi il était déjà sur le qui-vive lorsque Helen surgit dans la pièce. Elle était d'une pâleur mortelle, et roulait des yeux effarés. Elle voulut dire quelque chose, mais elle haletait tellement qu'elle dut attendre d'avoir repris son souffle.

— Que se passe-t-il ? la pressa Alistair.

— Les enfants !

— Il leur est arrivé quelque chose ? s'écria-t-il, se ruant déjà vers la porte.

Il imaginait quelque accident, ou une chute, et se les représentait blessés. Mais elle lui agrippa le bras avec une force stupéfiante.

— Ils ont disparu.

— Disparu ?

— Je ne les trouve plus. J'ai cherché partout : dans la cuisine, la bibliothèque, l'écurie, la salle à manger... Depuis une heure, les domestiques fouillent le reste du château, mais sans résultat jusqu'ici.

Alistair fut aussitôt assailli de remords au souvenir de son accrochage avec Abigail.

— Je me suis disputé avec Abigail, ce matin. Elle doit probablement se cacher quelque part, avec Jamie et Puddles. Si nous...

— Non ! l'interrompit Helen en lui secouant le bras. J'ai trouvé Puddles tout seul dans la cuisine, il y a plus d'une heure. J'ai d'abord pensé que les enfants l'avaient oublié, et j'ai voulu



les chercher pour les réprimander. C'est là que je me suis aperçue de leur disparition, ô mon Dieu, Alistair !

L'angoisse d'Helen le bouleversait. Si Abigail s'était simplement cachée, il la punirait sévèrement pour avoir causé une telle frayeur : à sa mère, et tant pis si elle lui en voulait durablement. Mais dans l'immédiat, il devait faire quelque chose, n'importe quoi, pour apaiser Helen.

— Où les as-tu vus pour la dernière fois ? demanda-t-il.

Au même instant, l'une des servantes fit irruption sur le seuil.

— Oh, monsieur ! s'exclama-t-elle, haletante, elle aussi, d'avoir couru dans l'escalier. Madame Halifax ! C'est affreux...

— Avez-vous retrouvé les enfants, Meg ? la pressa Helen d'une voix au bord de la rupture.

— Non, madame. Je suis désolée, nous ne les avons pas trouvés.

— Alors qu'y a-t-il ? s'énerva Alistair.

— C'est Tom, monsieur. Le valet. Il vient de se souvenir qu'il a aperçu M. Wiggins au village, hier soir.

— Je croyais qu'il avait quitté la région ! éructa Alistair.

— C'est ce que tout le monde pensait, monsieur, répondit Meg. Et c'est pourquoi Tom a été si surpris de l'apercevoir hier soir. Mais cet idiot n'a pas pensé à nous le dire plus tôt.

— Allons à Glenlargo, décréta Alistair. Wiggins doit encore y être.

Il préféra ne pas évoquer à haute voix la possibilité que Wiggins ait déjà décampé, car dans ce cas, leurs chances de le retrouver seraient fort minces. Et l'éventualité que son ancien serviteur ait pu enlever les enfants en manière de représailles lui glaçait les sangs.

— Dites à Tom et à l'autre valet de se préparer à m'accompagner, ordonna-t-il à Meg, tandis qu'il se dirigeait vers une commode.

Il fourragea dans l'un des tiroirs, et en sortit une paire de pistolets.

— Il n'était pas seul, d'après Tom, précisa Meg, les yeux rivés sur les pistolets.

Alistair haussa les sourcils.

— Comment cela ?

— Tom dit qu'il a vu Wiggins parler avec un inconnu. Un homme de haute taille, richement vêtu, avec une canne en ivoire à...

Helen se pétrifia. De pâle, son teint avait pris la couleur de la cendre.

— ... pommeau d'or, poursuivit Meg. Et comme il ne portait pas de perruque, Tom a pu voir qu'il était chauve. Madame ? Quelque chose ne va pas ?

Helen vacillait. Alistair la retint par l'épaule.

— Descendez prévenir les valets, Meg. J'arrive.

— Oui, monsieur.

Il referma la porte derrière elle, avant de revenir vers Helen.

— Qui est-ce ?

— Je... je...

— Helen, fit-il, la prenant doucement par les épaules. J'ai vu ton expression. Tu connais l'homme que Tom a décrit. Si tu as une idée de la direction que Wiggins et son complice ont pu prendre, tu dois me le dire tout de suite.

— Londres.

Il ne s'attendait pas à une réponse aussi rapide, ni aussi précise.

— Tu en es sûre ?

— Oui, répondit-elle sur un ton de fatalité résignée.

— Comment le sais-tu, Helen ? Qui est cet homme ?

— Leur père, répondit-elle en levant vers lui des yeux brillants de larmes. Le duc de Lister.

*Dit-Vrai cacha le cheval qu'il avait acheté à l'extérieur des remparts du château. Puis il garda le monstre durant toute la journée. Le soir venu, le sorcier arriva, comme à son habitude, et lui posa la même question rituelle, à laquelle Dit-Vrai fit la même réponse que les autres soirs, avant de s'éclipser. Mais au lieu de gagner sa chambre, il s'embusqua derrière la cage des oiseaux. Puis il attendit patiemment que la lune se soit levée, et s'approcha sans bruit du sorcier. Au moment où celui-ci se tourna vers lui, Dit-Vrai lui lança la poudre au visage. Le sorcier se transforma instantanément en chauve-souris et s'envola, abandonnant derrière lui son costume et son anneau. Dit-Vrai ramassa alors l'anneau, et l'offrit à la princesse à travers les barreaux de sa cage. Elle regarda l'anneau, puis Dit-Vrai, avec étonnement.*

*— N'exiges-tu pas de récompense en échange de l'anneau ? La fortune de mon père, ou ma main ? Beaucoup d'hommes le feraient, à ta place.*

*Dit-Vrai secoua la tête.*

*— Je ne veux que votre liberté, ma princesse.*

Alistair demeura planté devant Helen sans pouvoir proférer un mot. Il avait l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds.

— Leur père est *duc* ?

— Oui.

— Explique-toi.

Helen soupira.

— J'étais la maîtresse du duc de Lister.

Alistair fronça les sourcils.

— Alors, il n'y a jamais eu de M. Halifax ?

— Non.

— Et tu n'as jamais été mariée.

C'était un constat, pas une question.

— Non, répondit-elle cependant.

— Bon sang de bon sang !

*Un duc !* Alistair avait tout à coup du mal à respirer. Il se sentait oppressé, comme si sa poitrine était prise dans un étau géant. Il détourna le regard, s'aperçut qu'il tenait toujours les pistolets. Il alla les remettre dans le tiroir d'où il les avait sortis.

— Que vas-tu faire ? lui demanda Helen, dans son dos.

Il referma le tiroir, puis s'assit à son bureau, alignant avec soin les papiers étalés devant lui.

— Cela me semble évident. Je vais me remettre au travail.

— Non ! se récria-t-elle en courant à son bureau. Tu ne peux pas les abandonner. Si nous le suivons jusqu'à Londres, nous pourrons...

— Nous pourrons quoi ? coupa-t-il sèchement, sans chercher à dissimuler la colère qui le gagnait. Tu voudrais peut-être que je provoque le duc de Lister en duel pour tes beaux yeux ?

La violence du sarcasme la fit reculer d'un pas.

— Non. Je...

— Ou bien que j'aille frapper à sa porte pour lui réclamer les enfants ? Je suis sûr qu'il s'exécutera sur-le-champ, et qu'il pensera même à s'excuser. Il ne doit pas tenir tant que cela à eux, pour être venu jusqu'en Écosse les chercher !

— Tu ne comprends pas. Je...

Il se releva d'un bond, abattit les poings sur le bureau.

— Qu'est-ce que je ne comprends pas ? Que tu t'es conduite comme une catin ? Et, qu'à en juger par l'âge de tes enfants, tu vends tes charmes depuis des années ? Que ces deux enfants sont des bâtards, mais que Lister a tous les droits, dont celui de les prendre avec lui si ça lui chante ? Explique-moi ce que je ne comprends pas !

— Tu n'es qu'un hypocrite !

Il la fixa, effaré.

— Quoi ?

— Tu as couché avec moi...

— Non, pas de ça, s'il te plaît ! Ne compare pas ce qui s'est passé entre nous à ta relation avec Lister. Je n'ai jamais payé pour jouir de ton corps. Et je ne t'ai pas engrossée.

Elle se détourna.

— Bon sang, Helen ! s'écria-t-il, s'obligeant à se contenir. Pourquoi avoir eu des enfants avec lui ? Tu as gâché leur vie. Ce sera moins pénible pour Jamie, mais pour Abigail... Aucun homme convenable ne voudra l'épouser. La fortune de Lister valait-elle que tu sacrifies leur avenir ?

— Je sais tout cela, figure-toi, murmura-t-elle. Mais à ton avis, pourquoi l'ai-je quitté ?

— Je l'ignore, admit-il. Cela a-t-il vraiment de l'importance ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Oui. Il ne les aime pas. Il ne les a *jamais* aimés.

Il resta quelques secondes interdit, avant d'éclater de rire.

— Et tu t'imagines que ça peut peser dans la balance ? Tu te vois plaider devant un juge que ton amour est plus sincère que le sien ? Je te rappelle que tu t'es vendue à lui de ton plein gré. Lequel de vous deux le juge croira-t-il ? Le duc, ou la catin ?

— Je ne suis pas une catin, murmura-t-elle, la voix tremblante. Et je ne l'ai jamais été. Lister m'entretenait, c'est vrai, mais pas de la façon dont tu penses.

Alistair s'en voulait de se montrer aussi cruel, mais c'était plus fort que lui. Et puis, il ne comprenait pas qu'Helen ait pu se montrer aussi légère en infligeant un tel sort à ses enfants.

Il croisa les bras.

— Alors, explique-moi comment tu étais sa maîtresse, sans être sa catin.

Elle triturerait ses jupes, telle une fillette mal à l'aise.

— J'étais jeune, très jeune, lorsque je l'ai rencontré.

— Quel âge avais-tu ?

— Dix-sept ans.

C'était très jeune, en effet, convint Alistair à part lui. À dix-sept ans, elle était encore presque une enfant.

— Continue.

— Mon père était médecin. Nous habitions Greenwich, dans une petite maison pourvue d'un jardin. Parfois, je l'accompagnais dans ses visites.

Alistair l'écoutait avec attention. Il l'aurait imaginée issue d'une classe plus fortunée. Son père était certes médecin, mais il était obligé de travailler pour gagner sa vie. Dans l'échelle sociale, elle était très, très en dessous d'un duc.

— Tu vivais seule avec ton père ?

— Non, répondit-elle en baissant les yeux. J'avais trois sœurs, et un frère. Et... il y avait aussi ma mère. J'étais la deuxième des filles.

D'un hochement de tête, il lui fit signe de poursuivre.

— L'une des patientes de mon père était la duchesse douairière de Lister. Elle habitait avec le duc, à cette époque. C'était une femme âgée, qui souffrait d'affections diverses, et papa la voyait toutes les semaines. Voire plusieurs fois par semaine. Je l'accompagnais souvent, et un jour, j'ai rencontré Lister.

Elle ferma les yeux, se mordit la lèvre. Le silence était pesant. Alistair attendit la suite sans dire un mot.

Helen rouvrit finalement les yeux.

— Le duc de Lister est grand — Tom ne s'est pas trompé. Grand et imposant. Il a l'air d'un duc. J'attendais, dans un petit salon, que papa ait terminé sa consultation, quand il est entré dans la pièce. Il cherchait quelque chose, un papier, je crois. Il ne m'a pas remarquée tout de suite, et, de mon côté, je suis demeurée figée dans mon coin. J'avais compris qu'il s'agissait du fils de la duchesse douairière. Du duc en titre. Finalement, il s'est tourné vers moi. Je me suis levée, et je l'ai salué. J'étais si nerveuse que j'ai failli rater ma révérence.

— Et ensuite ? voulut savoir Alistair.

— Il s'est montré très gentil. Il s'est approché de moi, et nous avons parlé un peu. Il m'a même souri. Sur le coup, j'ai pensé qu'il voulait simplement se montrer aimable avec une jeune fille intimidée. Mais c'était plus que cela. Il m'a avoué plus tard avoir eu envie de faire de moi sa maîtresse dès cette première rencontre.

— Et, bien sûr, tu t'es jetée dans ses bras, ironisa Alistair.

Elle secoua la tête.

— Non. Ce fut beaucoup plus compliqué que cela. Notre première conversation ne dura que quelques minutes. Papa en avait terminé avec la duchesse douairière, et nous sommes rentrés à la maison. Je n'ai fait que parler de lui pendant tout le trajet, mais je suis convaincue que je l'aurais rapidement oublié si je ne l'avais pas revu lors de notre visite suivante. J'ai d'abord cru à une coïncidence, même s'il était étrange que je le rencontre deux fois en si peu de temps, alors que je ne l'avais jamais croisé depuis que papa soignait sa mère. Mais il avait tout arrangé, bien sûr. Il avait prévu de me rejoindre dans le salon pendant que papa serait avec la duchesse douairière. Cette fois, notre conversation dura plus longtemps. Lister commanda même du thé et des gâteaux. Il badinait ouvertement avec moi, mais j'étais trop naïve pour m'en rendre compte.

Helen s'approcha d'une des vitrines où il conservait quelques spécimens d'insectes, et les observa, le dos tourné. Alistair se demanda si elle ne cherchait pas à lui cacher son visage.

— Il y eut d'autres tête-à-tête comme celui-là. Et entre chaque rendez-vous, il m'envoyait des lettres, assorties de petits cadeaux – des gants brodés, une broche... Tout cela sans que mes parents soient au courant, bien entendu. Je savais que je n'aurais pas dû le laisser faire. Que ce n'était pas convenable. Mais je n'ai pas pu résister. En fait... j'étais tombée amoureuse de lui.

Alistair la contemplait de dos. Même en cet instant, il éprouvait encore du désir pour elle. Et peut-être plus que du désir.

— Et puis, un après-midi, nous n'avons pas fait que parler, reprit-elle, s'adressant toujours au contenu de la vitrine. Nous avons fait l'amour. Après cela, j'ai compris que je ne pouvais plus rentrer à la maison avec mon père. Ma vie avait basculé. Je savais plus ou moins que Lister était marié, et qu'il avait des enfants à peine plus jeunes que moi, mais loin de me rebuter, cela nourrissait mon imagination romantique. Il parlait rarement de sa femme, et c'était toujours pour dire qu'elle était froide, qu'elle ne l'invitait plus dans son lit depuis des années.

Nous ne serions jamais mari et femme, bien sûr, mais je pouvais le garder en devenant sa maîtresse. Je l'aimais, et je n'avais qu'un désir : rester avec lui pour toujours.

— Il t'a séduite, résuma Alistair d'une voix glaciale qui témoignait de sa rage contenue.

Comment Lister avait-il pu séduire une pauvre jeune fille innocente ? Même le plus fieffé des coureurs de jupons n'aurait pas agi ainsi. En tout cas, pas un gentleman.

Elle se retourna.

— Oui, sans doute, admit-elle. Mais j'étais parfaitement consentante. Je l'aimais avec toute la ferveur dont peut être capable une jeune fille de dix-sept ans. Je ne le connaissais pas, au fond. J'étais tombée amoureuse du personnage qu'il composait devant moi.

Alistair ne voulait pas en entendre davantage. Il contourna son bureau.

— Quels que soient tes motifs de l'époque, cela ne change rien à la situation actuelle. Lister est le père de tes enfants. Et il les a repris. Je ne vois pas ce que nous pouvons faire.

— Il ne les aime pas. Il n'a jamais passé plus d'un quart d'heure d'affilée en leur compagnie.

— Alors, pourquoi serait-il venu les chercher, selon toi ?

— Parce qu'il juge qu'ils lui appartiennent. Il se moque de leurs sentiments. Il les considère comme des objets, pas comme des personnes. Et à travers eux, c'est moi qu'il veut atteindre.

Alistair fronça les sourcils.

— Tu penses qu'il pourrait leur faire du mal ?

— Honnêtement, je l'ignore. Mais je sais qu'ils n'ont pas plus d'importance à ses yeux qu'un chien, ou qu'un cheval. Et tu dois connaître des hommes qui fouettent leurs chevaux, non ?

— Bon sang, murmura Alistair.

Il ferma les yeux, le temps de réfléchir, mais comprit vite qu'il n'avait pas le choix. Il rouvrit le tiroir contenant les deux pistolets.

— Prépare ton sac. Mais fais vite. Nous partons dans dix minutes pour Londres.



Il ne lui avait pas adressé la parole une seule fois depuis leur départ, avait noté Helen, dépitée. Il avait accepté de l'accompagner à Londres et de l'aider à récupérer les enfants. C'était même lui qui avait loué une voiture à Glenlargo. Mais, manifestement, il n'était pas décidé à s'engager au-delà. Elle soupira. Après tout, qu'aurait-elle pu espérer ?

Elle regarda par la fenêtre de la voiture, se rongant les sangs et se demandant où pouvaient bien être Jamie et Abigail. Sans doute étaient-ils terrorisés. Même si Lister était leur père, ils le connaissaient à peine. Et il ne leur avait jamais témoigné la moindre tendresse.

Toutefois, elle ne devait pas perdre de vue que Lister était duc. Il ne s'occuperait pas lui-même des enfants. Probablement avait-il engagé une nurse pour prendre soin d'eux pendant le voyage. Avec un peu de chance, ce serait une femme d'expérience, qui saurait comment s'y prendre avec le turbulent Jamie et la morose Abigail. Du moins voulait-elle y croire. Si...

— Et ta famille ? demanda-t-il soudain, d'un ton sec.

Elle sursauta.

— Quoi ?

Il était assis en face d'elle, le front plissé comme s'il réfléchissait.

— J'essaie de penser à des alliés susceptibles de nous aider à retrouver les enfants. Qu'est devenue ta famille ?

— Il ne faut pas compter sur eux, trancha-t-elle.

Mais comme il la regardait fixement, elle fut bien obligée d'avouer :

— Je ne les ai pas revus depuis des années.

— Dans ce cas, comment sais-tu qu'il ne faut pas compter sur eux ?

— Parce qu'ils m'ont clairement fait comprendre, quand j'ai suivi Lister, que je n'appartenais plus à la famille Carter.

Il haussa les sourcils.

— Carter ?

— C'est mon vrai nom. Helen Abigail Carter. Mais je n'ai pas osé l'utiliser quand je suis devenue la maîtresse de Lister. Je me suis fait appeler M<sup>me</sup> Fitzwilliam.

Il la regardait toujours.

— Qu’y a-t-il ? finit-elle par demander.

Il secoua la tête.

— J’étais juste en train de penser que même ton nom – M<sup>me</sup> Halifax – était un mensonge.

— Je suis désolée. Je voulais me cacher de Lister, et je...

— Je sais, l’interrompit-il, balayant ses excuses d’un revers de main. Et je peux même comprendre. Mais cela ne m’empêche pas de me demander si je connais une seule chose de vraie à ton sujet.

Helen battit des paupières, blessée.

— Mais je...

— Et ta mère ? Tu ne m’as rien dit à son sujet.

Elle soupira. De toute évidence, il refusait d’évoquer leur relation.

— La dernière fois que je lui ai parlé, elle m’a expliqué qu’elle avait honte de moi, et que j’avais déshonoré la famille. Je ne peux pas l’en blâmer. J’ai trois sœurs. Aucune n’était mariée quand je suis partie avec Lister.

— Et ton père ? Qu’en a-t-il pensé ?

La jeune femme s’abîma dans la contemplation de ses mains, croisées sur ses genoux.

Le silence se prolongeant, Alistair reprit d’une voix radoucie :

— Si tu l’accompagnais dans ses visites à ses patients, j’en déduis que vous étiez très proches.

Elle sourit à ce souvenir.

— En effet. J’étais la seule qu’il acceptait avec lui. Margaret, l’aînée, prétendait que rendre visite à des malades était déprimant. Et je crois que mes deux autres sœurs pensaient la même chose. Timothy, le seul garçon de la famille, était trop jeune, à l’époque. Il était encore avec sa nurse.

— Etait-ce l’unique raison pour laquelle ton père t’emmenait avec lui ? Parce que tu étais la seule de ses filles à s’intéresser à son métier ?

— Non, ce n’était pas l’unique raison.

Ils traversaient un petit village. La route était bordée de cottages décrépits qui semblaient être là depuis des siècles. Helen les regarda défiler devant ses yeux avant d’ajouter :

— Il m'aimait beaucoup. Il nous aimait tous, mais j'avais l'impression d'avoir une place à part dans son cœur. Il me parlait de ses patients, de leurs symptômes, il évoquait ses diagnostics, les traitements auxquels il avait pensé, et leur efficacité, ou non. Et le soir, lorsque nous rentrions, souvent très tard, il me racontait des histoires du temps jadis.

Ils arrivaient à la dernière maison du village. Helen aperçut une femme qui coupait des fleurs dans son jardin.

— Son histoire préférée était celle d'Hélène de Troie. Personnellement, je ne l'aimais pas beaucoup, car la fin était trop triste. Il me taquinait sur mon prénom, et me prédisait qu'un jour, je serais aussi belle que l'Hélène de la légende. Mais que je devrais faire très attention, car la beauté n'est pas toujours un cadeau, et qu'elle peut parfois vous apporter du chagrin. Je m'aperçois aujourd'hui qu'il avait raison.

— Pourquoi n'irais-tu pas lui réclamer son aide ?

Helen se remémora son père. Sa perruque grise et ses beaux yeux bleus. Mais elle se souvenait aussi de la dernière fois qu'elle l'avait vu.

— Parce que le jour où ma mère m'a dit que j'avais déshonoré la famille, et qu'elle ne voulait plus me voir, répondit-elle, il était présent dans la pièce. Il est resté silencieux, ne m'a même pas regardée.

Tout était sa faute, se reprochait Abigail en regardant du coin de l'œil M. Wiggins ronfler dans un coin de la voiture du duc. Elle aurait dû prévenir maman que Jamie, sous le coup de la colère, avait dévoilé leur secret un matin, et que M. Wiggins savait qu'ils étaient les enfants d'un duc. On ne pouvait pas en vouloir à Jamie. Il était trop petit pour comprendre à quel point c'était important de ne pas parler de leur père. Pour l'heure, il dormait contre son épaule, le visage encore humide de larmes. Le duc avait décrété qu'il ne supportait plus ses « piailleries » et, au dernier relais de poste, il avait loué un cheval pour voyager à côté de la berline.

Abigail caressa les cheveux de son frère. Il laissa échapper un petit gémissement dans son sommeil et se serra davantage

contre elle. Elle ne pouvait pas non plus lui en vouloir de pleurer. Il n'avait que cinq ans ! Et maman lui manquait déjà terriblement. Il n'en avait rien dit pour l'instant, mais elle était convaincue qu'il se demandait s'ils reverraient leur mère un jour. M. Wiggins avait crié à Jamie de « la fermer » après que le duc eut quitté la voiture. Abigail avait eu peur qu'il frappe son petit frère. Heureusement, Jamie, épuisé, s'était brusquement endormi.

Un paysage de collines verdoyantes défilait au loin. On apercevait ici et là des petites taches blanches ; il s'agissait de moutons qui paissaient tranquillement, et qu'on aurait dits éparpillés par la main d'un géant.

Reverraient-ils maman ? Le duc était resté muet en leur présence – à part demander à Jamie de cesser de pleurer. Mais Abigail l'avait entendu parler avec M. Wiggins et le cocher, et elle avait compris qu'ils rentraient à Londres. Le duc les accueillerait-il dans sa maison ?

Non, c'était impossible. Il ne pouvait pas les mélanger avec ses vrais enfants. Il les cacherait donc ailleurs. Et maman aurait le plus grand mal à les retrouver. Mais sir Alistair l'aiderait peut-être ! Même si Puddles avait endommagé sa besace... Sir Alistair était grand et fort, et Abigail avait confiance en lui.

Elle s'en voulait beaucoup de ne pas avoir mieux surveillé Puddles. Son cœur se serra soudain, et une larme qu'elle n'avait pas eu le temps de retenir roula sur sa joue. C'était trop bête ! Elle s'empressa de se frotter les yeux. Pleurer ne servirait à rien – sinon à réjouir M. Wiggins s'il la surprenait à sangloter. Cette seule idée aurait dû la dissuader de céder à son chagrin. Pourtant, d'autres larmes suivirent la première, qu'elle ne parvint pas davantage à retenir. Tout juste réussit-elle à étouffer le bruit de ses sanglots, en priant pour ne pas réveiller M. Wiggins.

Au fond d'elle-même, elle savait pourquoi elle pleurait. Tout était sa faute. Quand ils étaient arrivés en Écosse, et qu'elle avait vu le château de sir Alistair, le premier soir, elle avait prié très fort pour que le duc vienne les rechercher.

Son vœu s'était exaucé.

Ce n'est que le soir, lorsqu'ils s'arrêtèrent dans une petite auberge de campagne pour passer la nuit, qu'Alistair se préoccupa soudain de leur situation. Il n'existait que trois cas de figure dans lesquels un homme et une femme voyageaient ensemble dans une même voiture : soit ils étaient mari et femme, soit ils étaient parents – un frère et sa sœur, par exemple –, soit il s'agissait d'un gentleman et de sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, ils étaient forcément très proches l'un de l'autre. Mais Alistair n'avait aucune envie d'être associé à quelqu'un comme Lister. Cependant, à bien y réfléchir, ne s'était-il pas servi pareillement d'Helen ? Il n'avait jamais songé au mariage. Après tout, peut-être ne valait-il pas beaucoup mieux que cette fripouille, tout duc qu'il fût.

Il observa la jeune femme à la dérobée. Elle regardait par la vitre de la portière, attendant que le véhicule s'immobilise complètement. Ses joues n'avaient toujours pas retrouvé leurs couleurs, et cette constatation l'assombrit.

— Nous partagerons la même chambre, annonça-t-il.

Elle jeta un regard distrait dans sa direction.

— Pardon ?

— Ce ne serait pas prudent que tu dormes seule.

Elle haussa les épaules.

— Ce n'est qu'une petite auberge de village. Et l'endroit paraît parfaitement respectable.

— Quoi qu'il en soit, nous nous présenterons comme M. et M<sup>me</sup> Munroe, et nous ne prendrons qu'une seule chambre, trancha Alistair, d'un ton qu'il aurait voulu moins sec.

Il mit un terme à la discussion en descendant de voiture avant qu'elle puisse protester. L'auberge avait en effet l'air tout à fait convenable. Quelques vieillards étaient assis sur un banc, près de la porte d'entrée. Un petit garçon jouait avec un chat un peu plus loin. Alistair eut un pincement au cœur en le voyant. L'enfant ne ressemblait guère à Jamie, mais il avait à peu près son âge.

« Mon Dieu, faites que les enfants soient sains et saufs ! » pria-t-il en silence.

Il se retourna vers la voiture pour aider Helen à descendre, tout en s'efforçant de lui cacher le garçonnet.

Il lui offrit son bras comme l'aurait fait un mari, et elle hésita si brièvement avant de glisser la main au creux de son coude qu'il aurait pu ne pas le remarquer. Mais il le nota et en prit bonne note, avant de l'escorter à l'intérieur.

Une salle à manger privée – minuscule – était disponible à l'arrière. Ils la réservèrent et, quelques minutes plus tard, un ragoût de mouton fumant leur fut servi sur une table de bois brut fort rustique.

— Tu es sûre que Lister aura repris la route de Londres ? demanda Alistair en coupant sa viande.

C'était sa nouvelle obsession depuis une petite heure : et s'ils s'étaient laissé abuser ? Et si Lister avait fui dans une autre direction ?

— Il possède une propriété à la campagne, plusieurs même, répondit Helen.

Elle déplaçait sa nourriture dans son assiette avec sa fourchette, mais n'avait pas encore avalé une seule bouchée.

— Mais il passe le plus clair de son temps à Londres, précisa-t-elle. Il m'a souvent répété qu'il détestait la campagne. Il pourrait décider d'envoyer les enfants dans l'un de ses châteaux, mais je suis convaincue qu'il passera d'abord par Londres avec eux.

Alistair hocha la tête.

— Cela paraît plausible. Et as-tu une idée de l'endroit où il pourrait les cacher, à Londres ?

Elle haussa les épaules d'un air d'impuissance.

— Ce ne sont pas les endroits qui manquent. Son hôtel particulier est sur Grosvenor Square, mais il a d'autres maisons en ville.

Cette dernière précision inspira à Alistair une curiosité malsaine. Rompant une tranche de pain, il demanda sans la regarder :

— Où te logeait-il ?

Elle demeura silencieuse un moment. Alistair beurra son pain, s'absorbant volontairement dans sa tâche.

— Il m'avait offert une maison, répondit-elle finalement. Ce n'était pas très grand, mais joli et confortable. Et j'avais des domestiques.

— La vie d'une maîtresse de duc a l'air plutôt agréable. Je me demande pourquoi tu l'as quitté, s'étonna-t-il, avant de mordre dans son pain, et de se décider enfin à la regarder.

Helen avait rougi. Mais ses prunelles luisaient de colère.

— Je doute que tu comprennes grand-chose me concernant, mais je vais quand même essayer de t'expliquer. J'ai été sa chose pendant plus de dix ans. Je lui ai donné deux enfants. Mais il ne m'aimait pas. Je ne pense pas qu'il m'ait jamais aimée. Tous les plus beaux bijoux du monde, une maison confortable, des domestiques et des robes somptueuses ne m'empêchaient pas d'y voir clair. J'avais tout donné à un homme qui ne tenait ni à moi ni aux enfants. Un beau jour, j'ai décidé que ça suffisait. Et que je valais peut-être un peu mieux que cela.

Sur ces mots, elle se leva de table et quitta la pièce – en se retenant, fort heureusement, de claquer la porte derrière elle.

Le réflexe d'Alistair fut de la suivre immédiatement, mais quelque instinct masculin lui dicta d'attendre un peu. Il termina son repas de meilleure humeur qu'il ne l'avait commencé. Savoir qu'elle n'aimait plus Lister – à supposer qu'elle l'ait autrefois réellement aimé – lui ôtait un poids. Prenant avec lui l'assiette de la jeune femme, restée intacte, il gagna leur chambre à l'étage.

Avant d'entrer, il frappa légèrement au battant. Il ne s'attendait pas vraiment à une réponse – après tout, elle était très en colère contre lui lorsqu'elle était partie. Pourtant, la porte s'ouvrit presque aussitôt. Il pénétra dans la pièce, et ferma le verrou derrière lui. Après lui avoir ouvert, elle s'était approchée de la fenêtre, lui tournant le dos, Elle avait jeté un châle sur ses épaules.

— Tu n'as pas touché à ton dîner, dit-il.

Pour toute réponse, elle haussa les épaules d'un mouvement qui ne manquait pas de grâce.

— Le voyage est long, jusqu'à Londres, insista-t-il gentiment. Et tu auras besoin de toutes tes forces, là-bas. Viens donc manger.

— Nous rattraperons peut-être Lister avant d'arriver à Londres.

— C'est peu probable. Il a plus d'une demi-journée d'avance sur nous.

Elle soupira, avant de consentir à se retourner Alistair crut voir des larmes briller au coin de ses yeux. Mais elle baissa la tête en s'approchant de lui, si bien qu'il n'en eut pas la confirmation. Elle lui prit l'assiette des mains, mais parut ne pas savoir qu'en faire.

— Assieds-toi là, suggéra-t-il en désignant une chaise devant la cheminée.

Elle s'exécuta.

— Je n'ai pas faim, dit-elle d'une voix de petite fille.

Alistair s'accroupit devant elle, et entreprit de lui couper sa viande.

— L'agneau est délicieux. Goûte au moins une bouchée.

Il piqua la fourchette dans un morceau de viande, et l'approcha de sa bouche. Comme elle entrouvrait les lèvres, il constata qu'il n'avait pas rêvé : ses yeux étaient humides.

— Nous les retrouverons, murmura-t-il, avant de lui offrir une autre bouchée. Nous les retrouverons sains et saufs. Je te le promets.

Elle hocha la tête, et il lui fit avaler presque tout le contenu de l'assiette avant qu'elle ne se récrie qu'elle ne pourrait manger une bouchée de plus.

Elle se mit au lit la première. Alistair ôta son pantalon, souffla la chandelle et la rejoignit entre les draps. Elle s'était couchée sur le côté, rigide et distante. Il contemplait le plafond, écoutant son souffle, et luttant contre le désir qui le tenaillait. Ils demeurèrent un long moment ainsi. Puis la respiration de la jeune femme se fit plus saccadée, et il comprit qu'elle pleurait. Il se tourna alors vers elle, et, sans un mot, l'attira dans ses bras. Au début, elle ne réagit pas ; elle utilisait toute son énergie pour étouffer ses sanglots. Mais au bout d'un certain temps, Alistair sentit que son corps perdait un peu de sa rigidité. Elle finit par



se détendre complètement, cessa de pleurer, et sombra dans le sommeil.

Lui, au contraire, resta éveillé. En proie à un désir impossible à assouvir.

## 14

*La princesse Sympathie prit l'anneau et le passa à son doigt. Aussitôt, les barreaux de sa cage se liquéfièrent et se répandirent en flaque sur le sol. La cage renfermant les oiseaux se volatilisa elle aussi, et ils purent s'envoler librement, décrivant de grands cercles euphoriques dans le ciel. Dit-Vrai donna à la princesse son vieux manteau élimé, car elle était dans le plus simple appareil, et il la conduisit à l'extérieur des remparts, là où les attendait le cheval. Mais quand elle vit qu'il n'y avait qu'un seul cheval, elle se figea.*

*— Où est ta monture ? s'exclama-t-elle.*

*— Je n'avais d'argent que pour un cheval, expliqua Dit-Vrai, la soulevant pour la jucher en selle.*

*La princesse se pencha pour lui toucher la joue.*

*— Alors, il te faudra mentir quand le sorcier reviendra à lui. Dis-lui qu'une sorcière m'a enlevée. S'il apprenait que tu m'as aidé à fuir, il serait furieux, et s'en prendrait à toi.*

*Dit-Vrai sourit, et donna une tape sur la croupe du cheval. Celui-ci partit au galop en direction des collines.*

Une semaine plus tard, Helen posait la main dans celle d'Alistair pour descendre d'une voiture arrêtée devant la résidence londonienne du duc de Lister. Réprimant un frisson, elle contempla la façade de l'imposante bâtisse. Elle l'avait déjà vue à plusieurs reprises, bien sûr, mais elle n'était jamais entrée à l'intérieur.

— Il ne nous recevra pas, répéta-t-elle à Alistair pour la centième fois.

— Qui ne tente rien n'a rien.

Il lui offrit le bras. Elle le prit, étonnée de constater avec quelle facilité elle s'était habituée à ce geste durant la semaine écoulée.

— Nous perdons notre temps, marmonna-t-elle, s'efforçant de surmonter sa nervosité.

— Si je m'imaginais que Lister va nous rendre les enfants sans protester, oui, ce serait une perte de temps, répliqua Alistair alors qu'ils gravissaient le perron. Mais ce n'est pas mon but, aujourd'hui.

Helen lui glissa un regard. Il avait tiré ses cheveux en arrière, et portait un manteau brun-roux, assorti d'un tricorne noir. Elle ne l'avait jamais vu dans une telle tenue, et elle devait bien admettre qu'il ne manquait pas de séduction – ni d'en imposer.

— Alors, quel est ton but ?

— Apprendre à connaître mon adversaire, répondit-il en actionnant le heurtoir, avant d'ajouter : Et maintenant, plus un mot.

Ils entendirent un bruit de pas, puis la porte s'ouvrit sur un majordome très stylé. Qui ne put cependant s'empêcher de rouler des yeux en découvrant le visage d'Alistair. Helen retint une remarque acerbe. Pourquoi les gens réagissaient-ils toujours aussi grossièrement en sa présence ? Ils se comportaient comme s'ils avaient affaire à quelque animal – voire un objet inanimé –, sans se soucier de ses sentiments.

Alistair, toutefois, ignora superbement l'attitude du majordome, et demanda à voir le duc. Le majordome se ressaisit prestement et s'enquit de leurs noms, après quoi, il les introduisit dans un petit salon pour les faire patienter pendant qu'il allait prévenir son maître.

Helen prit place sur un sofa noir et or, et arrangea ses jupes autour d'elle. Elle se sentait déplacée, dans cette maison où Lister vivait avec sa famille légitime. La pièce était entièrement décorée dans des tons de blanc, de noir et d'or. Le portrait d'un jeune garçon ornait l'un des murs, et la jeune femme se demanda s'il s'agissait de l'un des fils de Lister. Il avait eu trois fils de sa femme. Elle s'empressa de détourner les yeux, soudain honteuse d'avoir couché avec un homme marié.

Alistair parcourait la pièce, tel un fauve en chasse. Il contempla un moment une collection de figurines en porcelaine posées sur une table, puis se planta devant le portrait du jeune garçon.

— Il a d'autres enfants ? s'enquit-il.

— Deux filles et trois garçons.

— Donc, il a un héritier.

— Oui.

Il continua d'inspecter la pièce.

— Quel âge a son héritier ?

Helen réfléchit.

— Vingt-quatre ans, il me semble. Mais je n'en suis pas certaine.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est plus un enfant ?

— Non.

Il s'approcha de la fenêtre, qui donnait sur le jardin, à l'arrière de la maison.

— Et sa femme ? Qui est-ce ?

Helen baissa les yeux.

— Je sais seulement qu'il a épousé la fille d'un comte. Mais je ne l'ai jamais rencontrée.

— Non, évidemment.

Il n'y avait pas la moindre condamnation dans sa voix, ce qui n'empêcha pas Helen de rougir. Ne sachant trop quoi répondre à cela, elle fut soulagée de voir revenir le majordome.

Celui-ci, le visage impassible, leur annonça que le duc ne recevait pas de visiteurs. Helen s'attendait qu'Alistair, bravant l'interdiction, n'hésite pas à bousculer le domestique. Mais il se contenta de hocher la tête, et ils regagnèrent leur voiture.

— Je ne vois pas en quoi cette visite t'aura été utile, commenta la jeune femme dès que l'attelage se fut ébranlé.

— Elle l'a été, crois-moi. Et surtout, c'est ce qu'il va faire ensuite qui m'intéresse.

— Que veux-tu dire ?

— Je suis curieux de savoir comment il va réagir à notre présence en ville, expliqua-t-il avec un petit sourire sarcastique. C'est un peu comme taquiner un nid de guêpes, histoire de voir ce qui va se passer.

— Tu risques d’avoir un essaim de guêpes qui te vole dans les plumes, rétorqua Helen.

Il maintenait d’un doigt le rideau de sa portière ouvert pour regarder par la vitre.

— La question qui se pose à présent est : vont-elles attaquer tout de suite, ou vont-elles attendre une autre provocation ? Ou encore : vont-elles attaquer elles-mêmes, ou envoyer des éclaireurs pour les défendre ?

Helen le fixait, stupéfaite.

— Je vois, dit-elle, quoiqu’un tel machiavélisme fût un peu trop complexe pour elle.

Elle voulait simplement récupérer ses enfants. Mais elle s’obligea à la patience : si la méthode d’Alistair se révélait payante, elle pouvait bien attendre un peu.

— Je vais avoir un autre rendez-vous, annonça-t-il.

— Où cela ?

— Sur le port.

— Sur le port ? Pour quoi faire ?

Il garda le silence si longtemps qu’elle crut qu’il ne lui répondrait pas. Finalement, il détourna le regard de la vitre.

— Un bateau norvégien devrait accoster après-demain. Un ami naturaliste se trouve à son bord. J’ai promis d’aller le saluer.

Helen fronça les sourcils. Elle le soupçonnait de n’avoir pas tout dit.

— Pourquoi n’est-ce pas lui qui viendrait te rendre visite ?

— Parce qu’il est français, répliqua-t-il avec impatience, comme s’il ne supportait pas ses questions. Il ne pourra pas descendre à terre.

— Vous devez être d’excellents amis, alors.

Il se contenta de hausser les épaules. Le trajet se poursuivit en silence jusqu’à l’hôtel où Alistair avait loué une chambre.

— Je te rejoindrai un peu plus tard, dit-il, alors qu’Helen était déjà descendue de la voiture.

Elle acquiesça, puis regarda le véhicule s’éloigner, avant de pivoter vers l’hôtel. C’était un établissement luxueux, et très confortable, mais elle n’avait aucune envie de regagner leur chambre et de se tourner les pouces en attendant son retour.

Elle héla l'un des grooms en faction devant la porte.

— Pourriez-vous me procurer une chaise à porteurs ?

— Oui, madame, répondit le jeune homme.

Helen réprima un sourire. Alistair n'était pas le seul à avoir ses petits secrets.

L'homme qui les avait suivis depuis la résidence de Lister jusqu'à l'hôtel continuait de pister la voiture. Satisfait, Alistair laissa retomber le rideau de sa portière. L'homme, un grand type à visage de brute, vêtu d'un manteau noir et d'un chapeau à large bord, était à pied. Mais les voitures avançaient si lentement, dans le trafic londonien très dense, qu'il ne risquait pas de se laisser distancer. Alistair trouvait fort intéressant que le duc cherche à connaître ses allées et venues, au moins autant que celles d'Helen. C'était la preuve qu'il le considérait comme une menace sérieuse – sans même l'avoir rencontré !

Cette idée lui arracha un sourire.

L'espion de Lister suivait toujours la voiture, quand celle-ci s'arrêta devant la capitainerie du port. Une vingtaine de grands vaisseaux étaient amarrés au milieu de la Tamise, là où l'eau était assez profonde pour les accueillir. De petites embarcations se chargeaient de faire la navette pour transporter hommes et matériel entre le quai et les navires à l'ancre. Alistair descendit de voiture, et pénétra dans la capitainerie, feignant de ne pas remarquer que son poursuivant s'était adossé au mur d'un entrepôt voisin. Plusieurs employés s'affairaient dans la capitainerie, mais à peine Alistair eut-il poussé la porte que tous firent instantanément silence. Il soupira, devinant que les conversations reprendraient, avec encore plus d'ardeur, dès qu'il serait ressorti. Même après toutes ces années, il avait toujours autant de mal à s'habituer à être un phénomène de foire.

Le navire d'Étienne n'était pas encore arrivé, mais on lui confirma qu'il était bien attendu pour le surlendemain. C'était au moins une bonne nouvelle. En revanche, le bateau ne ferait escale à Londres que le temps de décharger quelques caisses de marchandises, et de réapprovisionner ses soutes. Le capitaine

n'autoriserait même pas son équipage à descendre à terre. Alistair ne disposerait donc que de quelques heures, pour s'entretenir avec Étienne. Ce qui l'obligerait à vérifier régulièrement les mouvements de navires dans le port s'il ne voulait pas rater son ami. Une fois que le bateau serait reparti, il ferait voile pour la corne de l'Afrique, et Alistair devrait patienter des mois avant d'avoir une chance de revoir Étienne.

Il sortit de la capitainerie, marqua une pause sur le seuil pour ajuster son tricorne. Il en profita pour vérifier que son poursuivant était toujours là. Parfait. Alistair remonta en voiture, et fit signe au cocher de démarrer. Mieux valait que son poursuivant ait eu le temps de souffler, car il comptait le fatiguer une bonne heure dans les rues de la capitale, avant de regagner son hôtel.

Lui-même mettrait à profit cette heure pour faire une petite sieste.

— Je sais qu'il a refusé de me recevoir tout à l'heure, expliqua patiemment Helen au majordome. Mais je pense qu'il acceptera, à présent. Dites à Sa Grâce que je suis seule.

Le majordome répugnait manifestement à déranger son maître, mais à force de persévérance, Helen réussit à le décider. Il l'installa dans le petit salon où elle avait déjà patienté avec Alistair moins d'une heure plus tôt. Celui-ci serait évidemment furieux s'il apprenait qu'elle était revenue voir le duc seule. Mais elle n'avait pu se résoudre à attendre passivement que Lister veuille bien se manifester, d'une manière ou d'une autre. Et elle devinait qu'en venant sans être accompagnée, il la recevrait. Elle tenterait de l'infléchir. Elle l'implorerait, s'il le fallait. Abigail et Jamie étaient les seules bonnes choses dont elle pouvait se prévaloir dans son existence, et elle était prête à tout pour les récupérer.

Lister la fit attendre un bon quart d'heure. Mais il finit par se montrer. Dès qu'elle entendit la porte du salon s'ouvrir, elle se tourna vers lui, et tandis qu'il pénétrait dans la pièce, elle se rappela la première fois qu'elle l'avait vu, plus de dix ans auparavant. Il n'avait pas tellement changé en dépit des années.

Il était toujours aussi grand, et il affichait le même port de tête arrogant. Il avait pris un peu d'embonpoint à la taille, et sa perruque cachait un crâne qu'Helen savait désormais chauve, mais sinon il était resté le même – un homme de pouvoir, parfaitement conscient de son autorité. Elle, en revanche, avait beaucoup changé. Elle n'était plus la jeune fille timide de dix-sept ans, éblouie et impressionnée par la fortune et le rang social.

Elle esquissa une brève révérence.

— Votre Grâce.

— Helen, je suis très fâché contre toi, déclara-t-il d'emblée, les lèvres pincées, le regard froid.

— Vraiment ? répliqua-t-elle.

Elle crut discerner une lueur de surprise dans son regard. Par le passé, elle n'avait jamais osé le contredire de quelque manière que ce fût. Elle s'était toujours comportée en maîtresse parfaitement soumise.

— Je n'aurais pas pensé que vous vous apercevriez de mon absence, ajouta-t-elle.

— Eh bien, tu t'es trompée, dit-il, lui désignant un siège. Et tu auras beaucoup à faire pour regagner mon estime.

Elle s'assit, malgré la colère qui bouillait dans ses veines.

— Je ne veux que mes enfants.

Il s'assit face à elle.

— Qui sont aussi les miens.

— Vous ne connaissez même pas leurs prénoms ! rétorqua-t-elle, incapable de se contenir davantage.

— James. Et la fille...

Il chercha dans sa mémoire, avant de claquer des doigts :

— Abigail ! Tu vois : je connais leurs prénoms. Mais là n'est pas la question. Tu savais très bien qu'il t'en coûterait cher de me quitter. Alors ne feins pas d'être surprise.

— Je suis leur mère, fit valoir Helen, qui aurait voulu ne pas se montrer trop implorante, mais, hélas, ne put s'en empêcher. Ils ont besoin de moi ! Rendez-les-moi, je vous en supplie.

Les lèvres de Lister esquissèrent un sourire, mais son visage ne témoignait pas de la moindre émotion.



— C'est très touchant, mais tes supplications ne m'ébranleront pas. Tu m'as défiée, Helen. Et cela mérite punition. Mais si tu acceptes de réintégrer la maison que je t'avais donnée, je me montrerai peut-être plus accommodant avec les enfants.

Helen fut un instant désarçonnée. Elle n'avait pas imaginé qu'il chercherait à la faire chanter de cette manière.

— Mais, pourquoi ?

Il arqua les sourcils, comme s'il était sincèrement étonné.

— Pourquoi ? Mais parce que je te veux, bien sûr. Tu es autant à moi que les enfants.

— Vous ne me désirez plus. Voilà des mois que vous ne m'avez pas fait l'amour. Je sais que vous avez pris une autre maîtresse. Peut-être même plusieurs.

Lister eut une moue dégoûtée.

— Je t'en prie, Helen, répliqua-t-il d'un ton réprobateur. Je ne vois pas la nécessité d'étaler nos histoires de chambre à coucher. Et ne va pas penser que je n'ai plus envie de toi parce que je te rends visite moins souvent qu'autrefois. Crois-moi, je tiens toujours beaucoup à toi. Et je pourrais même te récompenser d'être revenue, ajouta-t-il, comme s'il venait d'avoir une idée. Oui, peut-être des boucles d'oreilles en saphir. Voire un collier. Tu sais que j'ai toujours aimé l'éclat des saphirs sur ta peau.

Il se releva, et lui tendit la main pour l'inviter à l'imiter.

Helen dut lutter contre la panique qu'elle sentait grandir en elle. Il semblait si sûr de lui, si certain de parvenir à ses fins. Et, après tout, pourquoi aurait-il eu le moindre doute ? Il était duc. Il était habitué à obtenir tout ce qu'il désirait.

Mais pas elle.

Non, pas elle.

Elle prit la main qu'il lui tendait et se leva à son tour.

— Je ne reviendrai pas, déclara-t-elle.

Le regard de Lister se durcit.

— Sois raisonnable, Helen. Tu ne voudrais pas me mettre vraiment en colère, n'est-ce pas ?

La menace était implicite. Elle tenta de dégager sa main, mais il la retenait fermement, et il attendit un moment avant de

la lâcher. Il souriait toujours, de ce même sourire froid et impersonnel. Helen en était à se demander si elle le connaissait vraiment, cet homme qu'elle avait aimé autrefois. Le père de ses enfants.

Elle tourna abruptement les talons et quitta le salon.

C'est tout juste si elle ne dévala pas le perron en courant. Une fois dans la chaise à porteurs, elle fut prise d'un tremblement irréprensible. Serait-elle capable de lui tenir tête très longtemps ? Non. Si retourner vivre auprès de Lister était le seul moyen de récupérer Jamie et Abigail, elle savait déjà, au fond de son cœur, que la réponse était non.

Entre sa fierté et ses enfants, elle n'hésiterait pas à sacrifier sa fierté.

— Maman, souffla Abigail.

Elle était devant la fenêtre, dans l'ancienne nursery de la maison du duc, quand elle aperçut une femme ressemblant à leur mère descendre rapidement le perron et s'engouffrer dans une chaise à porteurs. Deux minutes plus tard, la chaise avait tourné le coin de la rue.

Mais Abigail regardait toujours par la fenêtre.

Peut-être s'était-elle trompée. La nursery était à l'étage. C'était haut. En outre, elle était gênée par les barreaux destinés, comme dans toute nursery, à prévenir les accidents. Mais Abigail pria le ciel pour que ce soit bien sa mère.

Elle finit par se détourner de la fenêtre. Le duc les avait amenés ici, dans sa résidence londonienne, parce que sa vraie famille séjournait quelques jours à la campagne. Il les avait enfermés dans cette nursery désormais inoccupée – ses autres enfants étaient grands –, et les avait confiés à la garde de M. Wiggins et d'une femme de chambre. Pour l'instant, M. Wiggins était absent. Et la femme de chambre somnolait dans un coin. Jamie aussi s'était endormi. Il dormait beaucoup, et c'était aussi bien ainsi, car dès qu'il se réveillait, il était triste. La nuit, Abigail l'avait plusieurs fois entendu appeler leur mère, et elle n'avait pas su comment réagir. Devait-elle essayer de s'enfuir avec son petit frère ? Mais pour aller où ? Et si...

La porte s'ouvrit, et le duc entra. La servante, réveillée en sursaut, se redressa d'un bond et fit la révérence. Mais le duc l'ignora.

— Je suis venu vérifier que vous alliez bien, dit-il, s'adressant à Abigail puisqu'elle était la seule à être réveillée.

La fillette se contenta de hocher la tête. Le duc ne leur avait pratiquement pas adressé la parole depuis leur départ d'Écosse. Il ne les avait pas non plus frappés. Cependant, son attitude la rendait nerveuse dès qu'il s'approchait d'eux.

Le duc fronça les sourcils, comme s'il était vaguement mécontent de son silence.

— Tu sais qui je suis, n'est-ce pas ?

— Le duc de Lister, répondit Abigail en esquissant une révérence.

— Oui, oui, fit-il avec un geste de la main pour la presser de se redresser. Je voulais dire : tu sais qui je suis, par rapport à toi ?

— Vous êtes mon père, murmura Abigail.

— Bravo, la félicita le duc en la gratifiant d'un sourire. Tu es une petite fille très intelligente.

Abigail ne sut quoi répondre à cela, aussi garda-t-elle encore le silence.

Le duc s'approcha d'une étagère sur laquelle se trouvaient des poupées.

— Je suis ton père, en effet, reprit-il. Et depuis ta naissance, c'est moi qui t'ai nourrie, c'est moi qui t'ai vêtue, et c'est moi qui ai procuré à ta mère le toit sous lequel vous avez tous vécu.

Il s'empara d'une poupée, l'étudia sous toutes les coutures avant de la reposer sur l'étagère, puis de demander, se tournant brusquement vers Abigail :

— Tu aimais la maison où tu as grandi, n'est-ce pas ?

— Oui, Votre Grâce.

Il sourit de nouveau.

— Alors, tu seras contente d'y retourner avec ta mère et ton frère.

Il se dirigea vers la porte. Abigail crut que l'entrevue était terminée, mais il s'arrêta brusquement devant le fauteuil où dormait Jamie.

— Pourquoi ce garçon dort-il au milieu de l'après-midi ?  
— Je l'ignore, Votre Grâce, répondit la femme de chambre, avant de se précipiter pour secouer Jamie afin de le réveiller.

Ce dernier se redressa dans le fauteuil.

— Parfait, dit le duc. Les garçons ne devraient jamais dormir le jour. Assurez-vous qu'il reste éveillé jusqu'à l'heure de se mettre au lit.

— Oui, Votre Grâce, répondit la domestique.

Le duc repartit vers la porte.

— Conduisez-vous bien, les enfants. Si vous êtes sages, je reviendrai vous voir.

Et il sortit sur ces mots.

Abigail rejoignit son frère, qu'elle devinait au bord des larmes.

— Je veux voir maman, gémit-il.

— Je sais, murmura-t-elle, du ton rassurant qu'elle avait souvent entendu sa mère employer. Je sais. Mais nous devons nous montrer courageux jusqu'à ce que maman vienne nous chercher.

Elle serra Jamie contre elle, et le berça un peu, à la fois pour le réconforter, mais aussi, elle devait bien se l'avouer, pour se réconforter elle-même. Car le duc se trompait. Elle n'avait plus aucune envie de retourner vivre dans leur ancienne maison. Elle désirait rentrer en Écosse. Pour aider maman à s'occuper du château de sir Alistair. Et pour faire de belles promenades à la recherche des blaireaux, ou pour attraper des poissons dans le torrent. Son plus cher désir était qu'ils se retrouvent tous là-bas, pour y vivre ensemble.

Mais elle craignait très fort de ne plus jamais revoir ni Castle Greaves ni sir Alistair.

*Dit-Vrai leva les yeux, et constata que des nuages ne tarderaient pas à cacher la lune. Il se rappela alors des paroles de la princesse : le sorcier ne resterait inoffensif que tant que le clair de lune brillerait au-dessus de sa tête. Tandis que Dit-Vrai rentrait en courant dans le château, la chauve-souris refit son apparition. Et à l'instant où la lune disparut complètement, elle redevint le sorcier. Ce dernier se retrouva sur le sol entièrement nu, et très en colère.*

*— Qu'as-tu fait ? cria-t-il.*

*Dit-Vrai le regarda sans ciller, et lui dit la seule chose possible : la vérité.*

*— Je vous ai drogué, j'ai libéré la princesse, et relâché les oiseaux. Elle s'est enfuie sur un cheval si rapide que vous ne pourrez jamais la rattraper. A cause de moi, vous l'avez perdue pour toujours.*

Le soir était tombé quand Alistair rentra finalement à l'hôtel. Son poursuivant avait réussi à pister la voiture depuis le port, mais dès qu'ils furent arrivés à l'hôtel, un autre homme prit sa place. Il était plus-petit, portait un manteau qui avait dû autrefois être jaune, et se tenait adossé à un mur, sur le trottoir d'en face. Alistair décida de ne pas s'en préoccuper pour l'instant. Il n'avait qu'une hâte : regagner la chambre qu'il partageait avec Helen. Il était fatigué de tous ces regards curieux qu'il avait dû endurer depuis ce matin. Il ferait monter des plateaux dans leur chambre, ainsi, ils pourraient dîner en privé.

Tout ce qu'il désirait dans l'immédiat, c'était un peu de tranquillité, et de repos.

Mais à peine eut-il poussé la porte de leur chambre, qu'il perçut la nervosité d'Helen. Il s'arrêta une seconde sur le seuil pour l'observer. La jeune femme faisait les cent pas entre le lit et la fenêtre, les sourcils froncés, comme si elle se débattait avec elle-même.

Alistair referma la porte derrière lui. Lorsqu'il l'avait quittée, deux heures plus tôt, Helen était certes anxieuse. Mais à présent, elle était préoccupée, et il se demandait ce qui était à l'origine de ce changement.

— Je propose que nous fassions monter le dîner ici, dit-il en se dirigeant vers la table de toilette.

Elle ne répondit pas.

— L'idée ne te convient pas ? insista Alistair, qui s'était emparé du broc pour en verser un peu d'eau dans la cuvette.

— Quelle idée ? fit-elle, visiblement distraite.

— De dîner ici, dans la chambre, répéta-t-il, avant de s'asperger le visage d'eau fraîche.

— Si. Si, bien sûr.

Il prit une serviette et s'essuya, avant de se tourner vers elle. Elle s'était immobilisée devant la fenêtre, tête baissée.

Alistair reposa la serviette.

— Qu'as-tu fait, pendant mon absence ?

Elle pivota face à lui.

— Oh, rien de particulier !

Ses joues s'étaient colorées. Un charmant rose prononcé, qui lui allait à ravir. Elle mentait.

Alistair s'avança vers elle.

— Tu n'es pas sortie ?

Elle détourna les yeux.

Et soudain, il devina tout.

— Tu as vu Lister.

— Oui, répondit-elle sans chercher à biaiser tandis qu'elle le fixait d'un air de défi. Je voulais essayer de lui faire entendre raison.

Alistair sentit une bouffée de colère le submerger ; il s'obligea à la juguler.

— Et alors ? demanda-t-il doucement. Tu as réussi ?

— Non, avoua-t-elle. Il est résolu à garder les enfants.

— Et il t’a laissée repartir tranquillement ? Sans chercher à faire pression sur toi pour que tu lui reviennes ?

Elle rougit davantage.

— Non. Il n’a rien...

— Bien sûr que non, la coupa-t-il sèchement. D’ailleurs, on se demande pourquoi il a pris la peine de t’enlever tes enfants si ce n’était pas pour te faire revenir !

Elle recula d’un pas, comme s’il l’avait frappée.

— Comment as-tu deviné qu’il voulait me récupérer ?

Alistair éclata de rire.

— Me prendrais-tu pour un idiot ? Un homme n’irait pas enlever ses bâtards, alors qu’il a déjà des héritiers légitimes, sans une bonne raison. J’ai tout de suite vu clair dans son jeu. Il compte se servir d’eux pour te faire plier. Je me trompe ?

— Il m’a dit que je ne les reverrais jamais si je ne redevenais pas sa maîtresse.

Alistair fut soudain gagné par une angoisse irrationnelle. Il s’approcha d’elle, lui prit le bras.

— Qu’as-tu répondu ? la pressa-t-il. Dis-le-moi, Helen. As-tu accepté ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Jamie et Abigail sont tout ce que j’ai au monde, Alistair. Je n’ai rien d’autre que mes enfants.

La panique s’empara d’Alistair. L’idée qu’elle pût retourner avec Lister le rendait fou. Il lui secoua le bras.

— As-tu accepté ? répéta-t-il.

— Je ne peux pas me résoudre à l’idée de ne plus jamais les revoir.

— Bon sang, Helen ! explosa-t-il. *As-tu accepté ?*

— Non, souffla-t-elle en fermant les yeux. Je lui ai répondu non.

— Dieu soit loué ! s’exclama-t-il avant de l’attirer dans ses bras. Comment a-t-il réagi ? J’espère qu’il ne t’a pas fait de mal ?

— Non. Il m’a serré la main un peu fort, mais c’est tout. Il ne m’a pas touchée.

— Dieu soit loué, répéta Alistair.

Puis il s'empara de ses lèvres sans douceur, comme s'il voulait s'empresser de chasser l'image de Lister de leurs esprits.

Voyant que la jeune femme ne le repoussait pas, il s'apaisa quelque peu. Avant d'éprouver un vague dégoût de lui-même.

— Je suis désolé, murmura-t-il, rompant leur étreinte. Tu dois me prendre pour une bête sauvage.

— Non, répondit-elle en promenant les lèvres sur ses cicatrices. Je pense simplement que tu es un homme. Rien qu'un homme.

Et quand elle chercha sa bouche, il fut capable, cette fois, de l'embrasser beaucoup plus tendrement.

Il sentit bientôt qu'elle lui caressait le torse, puis que sa main descendait plus bas, vers son pantalon. Il attendit la suite, le souffle court. Mais lorsqu'elle ouvrit son pantalon pour libérer son sexe, il voulut l'arrêter.

— Helen...

— Non, le coupa-t-elle d'un ton ferme. Laisse-moi faire.

Il renonça à lutter. Car s'il était un homme d'honneur, il n'était pas un saint. La jeune femme s'agenouilla dans un bruissement de soie. Puis elle referma la main sur son érection et la seconde d'après, il sentit son souffle.

— Tu n'es pas obligée, articula-t-il dans un sursaut héroïque histoire de tenter, une dernière fois, de la dissuader de continuer.

— Je sais, murmura-t-elle.

Et elle referma les lèvres sur sa virilité. Alistair laissa échapper un gémissement de pur plaisir. Par Dieu ! Il avait payé une catin, bien des années plus tôt, pour obtenir la même faveur. Mais il en avait été très déçu. La catin avait déployé trop d'énergie, comme si elle était pressée d'en finir. Et lui, du coup, avait bien failli ne pas jouir. Là, c'était tout différent. Helen faisait montre d'une extrême douceur. Et ce qui l'excitait encore davantage, c'était de savoir qu'elle faisait cela *pour lui*.

Il se risqua à baisser la tête pour la regarder. Les boucles blondes de la jeune femme s'agitaient en cadence. Et ses lèvres sensuelles allaient et venaient sur son sexe gorgé de désir.



Elle leva les yeux vers lui. Ils brillaient d'une lueur mystérieuse, féminine. Et c'était le spectacle le plus érotique qu'il ait jamais vu de sa vie.

Helen ferma les yeux pour mieux sentir le sexe d'Alistair dans sa bouche. Elle avait fait cela pour Lister à quelques reprises, mais elle avait alors trouvé l'acte répugnant, et n'y avait consenti que parce qu'il le lui demandait, et qu'elle savait qu'il aimait cela. Aujourd'hui, en revanche, elle y prenait aussi du plaisir.

Elle ressentait une sorte de pouvoir indicible à tenir ainsi la partie essentielle d'un homme entre ses lèvres. Mais il n'y avait pas que cela. La sensation – le contraste entre sa bouche délicate et son sexe dur comme de l'acier – était très agréable. C'était très coquin, bien sûr, mais surtout merveilleusement érotique.

— Ô Seigneur... murmura-t-il, au-dessus d'elle.

Elle leva les yeux. Leurs regards se croisèrent, puis il renversa la tête en arrière, les poings serrés. Elle pourrait continuer ainsi jusqu'à ce qu'il perde tout contrôle et répande sa semence dans sa bouche. L'idée était si excitante qu'elle aspira sa virilité avec plus de vigueur.

Mais c'était mal le connaître. Il se pencha brusquement, et la souleva dans ses bras avec une telle rapidité qu'elle n'eut pas le temps de le voir venir. Il la porta jusqu'au lit, et s'allongea près d'elle.

— Assez joué, fit-il d'une voix rauque.

Il lui dégrafa sa robe avec dextérité et l'en débarrassa en deux temps trois mouvements. Après quoi, il l'obligea à se mettre à quatre pattes sur le lit, se positionna derrière elle, et la pénétra sans prévenir.

Helen poussa un petit cri, de surprise et de plaisir mêlés. Puis elle ferma les yeux, et s'abandonna aux sensations que ses coups de reins faisaient naître en elle.

Il s'arrêta soudain, et elle cria de nouveau, de frustration, cette fois. Il s'esclaffa, puis, se penchant sur elle, fit jaillir ses seins de sa camisole. Lui tenant la hanche d'une main ferme, il lui pétrit les seins de l'autre, et reprit son pilonnage. Elle en gémit de bonheur, fascinée par la force qu'il déployait, et

lorsque la jouissance la saisit, ce fut avec une violence inouïe. Elle s'écroula à plat ventre sur le lit, et il la suivit dans son mouvement sans cesser de lui labourer les reins, à la recherche de son propre plaisir.

Elle lui donna ce qu'il voulait. Mordant l'oreiller pour ne pas crier, elle s'arquait contre ses hanches, s'offrant totalement à lui. Elle aurait pu rester allongée ainsi une éternité, à se soumettre à sa virilité.

— Helen... murmura-t-il d'une voix sourde. Helen...

Une dernière poussée jusqu'à la garde, une nouvelle onde de plaisir, presque aussi intense que la précédente. Puis il se retira brusquement, et elle sentit sa semence gicler sur l'intérieur de ses cuisses. Il s'immobilisa ensuite, pantelant, la clouant toujours au matelas par son poids. Helen aurait aimé s'endormir ainsi, mais il finit par rouler sur le flanc et descendit du lit pour se déshabiller. Une fois nu, il se rallongea près d'elle et l'attira dans ses bras.

Rassasiée, comblée, Helen ne pouvait toutefois s'empêcher de se demander ce qui se passerait ensuite, s'ils réussissaient à récupérer les enfants. L'aimerait-il, et vivraient-ils tous ensemble ?

Finalement, elle décida que c'était trop réfléchir pour l'heure. Elle ferma les yeux, et se laissa glisser dans le sommeil.

Quand elle rouvrit les yeux, la chambre était plongée dans la pénombre. Alistair essayait de dégager son bras, coincé sous sa tête, et c'était sans doute cela qui l'avait réveillée. Elle le regarda se lever, s'habiller avec des gestes précis et rapides. Tout à coup, elle se souvint qu'elle avait eu l'intention de lui poser une question lorsqu'il était rentré.

— Où étais-tu pendant que je voyais Lister ?

Ses mains, occupées à boutonner son pantalon, se figèrent imperceptiblement avant de reprendre leur tâche.

— Je te l'ai dit. Au port.

Helen roula sur le côté, plia le coude et appuya la tête sur sa main.

— Je t'ai révélé mes petits secrets. Tu ne crois pas que tu pourrais me révéler les tiens ?

Il aurait pu prétendre ne pas savoir de quoi elle parlait, mais préféra opter pour la franchise.

— Il y a environ sept ans de cela, je me trouvais aux colonies d'Amérique, commença-t-il tout en s'emparant de sa chemise. Tu savais déjà que j'étais parti là-bas pour écrire mon livre. Mais j'y ai aussi perdu mon œil.

— Raconte-moi, chuchota-t-elle.

Elle n'osait plus faire le moindre mouvement de peur qu'il ne se taise.

— La raison de ma présence aux colonies était de découvrir des plantes et des animaux inconnus ici. Mais nous étions en guerre avec la France pour la suprématie sur ces nouveaux territoires. Le danger rôdait partout. J'avais donc jugé plus prudent de m'intégrer à des régiments de l'armée. J'ai passé trois années ainsi, à glaner des spécimens tout en suivant les troupes, et en partageant leurs campements.

Il s'interrompit, contempla sa chemise, qu'il tenait toujours à la main, comme s'il la voyait pour la première fois. Finalement, il releva les yeux.

— Pardonne-moi, reprit-il. Je crois que je m'égare un peu. L'essentiel de mon histoire tient en peu de mots.

Et il prit une grande inspiration, avant de poursuivre :

— C'était à l'automne 1758. Je suivais alors le 28<sup>e</sup> Régiment d'infanterie. Nous nous rendions à Fort Edward, où le régiment resterait caserné pendant l'hiver. Notre chemin empruntait un sentier étroit, bordé de grandes forêts. Le sentier suivait une rivière. À un moment, nous débouchâmes sur un défilé encadré par des chutes d'eau...

Sa voix se brisa. Et son regard exprimait soudain un tel désespoir que le cœur d'Helen se serra douloureusement.

Mais il se ressaisit très vite et, s'éclaircissant la voix, poursuivit :

— J'appris, un peu plus tard, que l'endroit se nommait Spinner's Falls. Nous fûmes attaqués en traversant le défilé. Par des Indiens, alliés des Français. Je te passe les détails : nous étions tombés dans un piège, et nous avons perdu la bataille.

Il esquissa un vague sourire, et précisa :

— Quand je dis « nous », ce n'est pas par hasard. Quoique civil, je me suis retrouvé à combattre au côté des soldats qui m'entouraient. Nous nous battions pour la même chose : sauver notre peau.

— Alistair... murmura Helen, bouleversée.

Elle avait vu son émotion après la mort de lady Grey. Et la patience qu'il avait déployée pour apprendre à Abigail à pêcher. Ce n'était pas un homme qui pouvait commettre ou subir des violences, et s'en remettre aisément.

— Non, fit-il, balayant son interruption d'un revers de la main. Je m'égare encore. Je fis partie des quelques survivants, et je n'avais même pas de blessure à déplorer. Les Indiens nous firent prisonniers, et nous emmenèrent dans une longue marche à travers la forêt pour rejoindre leur campement.

Il regarda de nouveau sa chemise, qu'il n'avait toujours pas enfilée.

— Ces Indiens avaient une coutume : quand ils faisaient des prisonniers de guerre, ils les ramenaient chez eux pour les torturer. C'était une sorte de célébration de leur victoire, qui avait aussi pour objet de prouver la lâcheté de l'ennemi. Du moins, est-ce ainsi que je l'ai interprété. Mais peut-être n'y avait-il aucune raison particulière à ces actes. Les exemples ne manquent pas, dans notre propre histoire, ou des humains ont infligé des souffrances à leurs semblables pour leur seul plaisir.

Il parlait à présent d'un ton indifférent, mais ses doigts malaxaient la chemise, et Helen ne put retenir ses larmes. La pensée qu'il ait supporté la torture en détachant son esprit de ce qu'il subissait pour analyser les coutumes des Indiens la bouleversait. Mais s'il avait pu survivre à ce qu'il avait subi, c'était bien le moins qu'elle soit capable de l'écouter raconter son calvaire.

— J'en arrive aux faits, reprit-il. Ils nous ont dénudés, puis ils nous ont lié les mains dans le dos, et ont tendu une corde pour nous attacher à des poteaux, si bien que nous gardions une certaine liberté de mouvement, mais sans pouvoir aller bien loin. Ils ont commencé par s'amuser avec un dénommé Coleman, en le fouettant jusqu'au sang, en lui tranchant les

oreilles et en lui lançant de l'ambre brûlant. Quand il s'est écroulé, ils l'ont scalpé, et ils ont jeté des braises sur son corps qui se tordait de douleur.

Helen ne put retenir un gémissement d'horreur, mais il ne parut pas l'entendre. Il fixait toujours sa chemise.

— Coleman a mis deux jours à mourir et, pendant toute son agonie, nous nous demandions qui serait le prochain sur la liste...

— Alistair... murmura Helen, qui ne se sentait plus la force d'écouter la suite.

Il continua pourtant :

Puis ils ont crucifié un officier. Et ils l'ont brûlé vif. Il est mort en poussant des cris atroces. Je n'avais encore jamais rien entendu de pareil. Quand ils s'en sont pris à moi, j'en fus presque soulagé. Je savais que j'allais mourir. J'espérais simplement mourir le plus courageusement possible. Je n'ai pas crié quand ils ont approché des tisons enflammés de ma joue, ni quand ils l'ont lacérée avec une lame. Mais quand ils m'ont plongé un canif dans l'œil...

Il porta la main à sa joue gauche, effleura ses cicatrices.

— J'ai fini par perdre connaissance. J'ignore ce qui s'est passé ensuite. Je me suis réveillé à l'infirmerie de Fort Edward, étonné d'être toujours en vie.

— J'en suis heureuse.

Il la regarda.

— De quoi ?

Elle s'essuya les joues.

— Que tu aies survécu. Que Dieu t'ait épargné.

Il esquissa un sourire qui ressemblait à une grimace.

— Dieu n'a rien à voir dans l'histoire.

— Que veux-tu dire ?

— Certains d'entre nous ont survécu, d'autres sont morts. Certains en ont gardé des cicatrices, mais d'autres pas. Tout cela, hors de toute logique apparente. Peu importait qu'ils se soient montrés faibles ou courageux devant la torture. Ce n'était que de la chance.

— Mais tu as survécu, insista Helen.

— Peut-on le dire ? Je suis vivant, certes, mais je ne suis plus l'homme que j'étais avant. L'Alistair Munroe d'autrefois n'a pas survécu.

Helen se leva, s'approcha de lui et posa la main sur sa joue gauche.

— Si, dit-elle. Tu as survécu, et j'en suis heureuse.

Il couvrit sa main de la sienne, et ils demeurèrent un moment ainsi, le regard d'Alistair rivé à celui de la jeune femme. Puis il détourna la tête et laissa retomber sa main. Helen eut le sentiment d'avoir laissé échapper quelque chose, mais elle n'aurait su dire quoi. Frustrée, elle se rassit sur le lit.

Il enfila enfin sa chemise.

— Dès que j'ai été en état de voyager, j'ai pris le premier bateau pour rentrer en Angleterre. Je pense que tu connais la suite.

Elle hocha la tête.

— Oui, évidemment, reprit-il. Quand tu m'as vu, en arrivant au château, je vivais ainsi depuis des années. J'évitais tout contact humain. Mais il y a un mois, le vicomte Vale et sa femme, ton amie, lady Vale...

Il s'interrompit, fronçant les sourcils.

— Au fait, tu ne m'as pas raconté comment tu avais fait la connaissance de lady Vale ? À moins que tu m'aies menti également sur ce point...

Helen fit la moue.

— Non, je ne t'ai pas menti. Même si cela peut sembler bizarre qu'une femme comme moi fréquente une femme aussi respectable que lady Vale. Pour tout t'avouer, je la connaissais très peu. Nous nous croisions parfois à Hyde Park, c'est tout. Mais quand je me suis enfuie, elle m'a aidée. C'est à ce moment-là que nous sommes devenues amies.

Alistair parut accepter cette explication, et reprit son récit :

— Quoi qu'il en soit, Vale figurait au nombre des prisonniers de Spinner's Falls. Sa visite ne devait rien au hasard : il avait entendu dire que le 28<sup>e</sup> Régiment aurait été trahi par un soldat anglais. En d'autres termes, le massacre de Spinner's Falls était une embuscade soigneusement préparée.

Helen sursauta.

— Quoi ?

Il haussa les épaules.

— Si l'on y réfléchit bien, c'est très plausible, en effet. L'attaque n'a pas eu lieu n'importe où : nous n'avions aucune marge de manœuvre pour nous défendre. Comment les Français et les Indiens ont-ils pu savoir que nous emprunterions ce défilé, et surtout savoir à quel moment nous le franchirions ?

Helen était atterrée. Savoir qu'un tel massacre ait pu être planifié – et par un Anglais, de surcroît – le rendait encore plus atroce. Mais le calme apparent d'Alistair la surprenait.

— J'aurais cru que tu serais rongé par le désir de te venger, avoua-t-elle.

Il sourit tristement.

— Même si nous démasquons le traître, et qu'il finisse au bout d'une corde après son jugement, ce n'est pas cela qui me rendra mon œil, ni qui rendra la vie à ceux qui l'ont perdue là-bas.

— Non, bien sûr. Mais tu souhaites quand même son châtiment, n'est-ce pas ? Tu ne penses pas que cela pourrait t'apporter quelque apaisement ?

Il détourna le regard.

— Je pense avoir trouvé un certain apaisement, désormais. Cela dit, il semblerait normal, en effet, que le traître soit puni.

— Et ce Français que tu dois rencontrer au port ? Il est lié à toute cette affaire ?

Il alla vers la cheminée, approcha une bougie des flammes, et s'en servit pour allumer les chandeliers.

— Dans sa lettre, Étienne me confiait avoir entendu certaines rumeurs, à Paris, concernant Spinner's Falls. Mais il ne voulait pas les consigner par écrit. Pour sa sécurité, comme pour la mienne. Il a embarqué pour une mission d'exploration. Son bateau doit faire escale à Londres après-demain avant de faire voile pour l'Afrique. J'espère que notre rencontre me permettra d'en apprendre davantage et, qui sait ? de mettre un nom sur ce traître.

— Je vois, murmura Helen, avant d'ajouter : Veux-tu descendre pour dîner ?

— Je pensais que nous pourrions faire monter un plateau.

Elle délaça sa camisole, et, aussitôt, le regard d'Alistair se riva sur ses seins.

— J'avais commandé quelque chose tout à l'heure, dit-elle en indiquant un panier recouvert d'une serviette posé sur un guéridon. Si cela te suffit, nous pouvons rester ici et n'être dérangés par personne.

Il s'approcha du panier et souleva la serviette pour en examiner le contenu.

— C'est un vrai festin !

Helen le rejoignit.

— Assieds-toi devant le feu. Je vais te servir.

Il fronça les sourcils.

— Ne prends pas cette peine.

— Tu ne refusais pas mes services quand j'étais ta gouvernante, lui rappela-t-elle tout en fouillant dans le panier pour en sortir une prune, qu'elle lui tendit. Pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ?

Il prit la prune.

— Parce que tu n'es plus ma gouvernante. Tu es...

Il secoua la tête, et mordit dans la prune.

— Quoi ? insista-t-elle. Que suis-je, pour toi ?

Il déglutit.

— Je ne sais pas.

Elle se détourna pour ne pas lui laisser voir ses larmes. C'était là le problème. Ils ne savaient plus ce qu'ils étaient l'un pour l'autre.



## 16

*La réponse de Dit-Vrai mit le sorcier dans une rage folle. Levant le bras, il lui jeta un sort, qui le transforma en statue de pierre. Puis le sorcier l'installa dans son jardin, à côté des autres statues. Il demeura ainsi, parfaitement immobile, tandis que passaient les jours, les mois et les années ; que les oiseaux venaient se percher sur ses épaules, et qu'à l'automne les feuilles mortes s'accumulaient à ses pieds. On ignore ce qu'il pouvait bien penser, car même ses pensées s'étaient transformées en pierre.*

Helen n'était pas précisément ce qu'on appelait une femme respectable. Alistair s'en fit la réflexion alors qu'il venait de frapper à la porte de lord Vale. Peut-être avait-il eu tort de l'emmener rendre visite avec lui, au beau milieu de l'après-midi, au vicomte et à la vicomtesse. Mais, après tout, la jeune femme avait prétendu être une amie de lady Vale...

Il n'eut pas à se préoccuper davantage de la question, car le majordome ouvrit la porte. Après leur avoir demandé leurs noms, il les conduisit dans un grand salon. Lord Vale les y rejoignit presque aussitôt.

— Munroe ! s'exclama-t-il en traversant la pièce à grands pas pour serrer chaleureusement la main d'Alistair. Grand Dieu ! J'aurais pensé qu'il faudrait recourir aux explosifs pour vous déloger de votre maudit château.

— Vous n'aviez pas totalement tort, répliqua Alistair, amusé, avant d'ajouter : Connaissez-vous M<sup>me</sup> Helen Fitzwilliam ?

Grand, et affublé de mains et de pieds qui semblaient disproportionnés, Vale arborait la plupart du temps une mine

enjouée. Cependant, pour l'instant, il considérait Helen avec une curiosité non dissimulée. Alistair se raidit. Il avait besoin de l'aide du vicomte, mais si celui-ci insultait Helen, il prendrait sa défense, quelles qu'en soient les conséquences.

Devinant sans doute sa nervosité, Vale se hâta de sourire. Et prit la main d'Helen pour la porter à ses lèvres.

— Enchanté, madame Fitzwilliam.

Il se redressait tout juste quand la vicomtesse pénétra à son tour dans le salon.

— Regardez qui nous rend visite, lança-t-il à sa femme. Munroe a abandonné ses vieilles murailles déprimantes pour les joies de la capitale, et, se tournant vers Alistair, il ajouta : Munroe, nous vous gardons à dîner, bien sûr. Et vous aussi, madame Fitzwilliam. Je serai très déçu si vous refusez.

Alistair inclina poliment la tête.

— Je serais ravi de dîner en votre compagnie, Vale. Mais, dans l'immédiat, j'aimerais vous entretenir d'un sujet d'importance.

Le vicomte haussa un sourcil.

— Vraiment ?

— Puis-je vous montrer mon jardin, madame Fitzwilliam ? suggéra lady Vale.

Alistair remercia cette dernière du regard, et attendit que les deux femmes aient quitté la pièce pour reporter son attention sur Vale. Celui-ci, constata-t-il, l'observait en souriant.

— M<sup>me</sup> Fitzwilliam est une femme ravissante, commenta-t-il.

Alistair préféra ne pas répondre sur ce point, et alla droit au but.

— En fait, cette visite la concerne.

— Ah ? fit Vale, qui se dirigea vers la table à liqueurs. Que diriez-vous d'un verre de brandy ? Il est encore un peu tôt, j'en conviens, mais votre air soucieux me donne à penser que vous en auriez bien besoin.

— Merci, répondit Alistair.

Il accepta le verre de cristal rempli de liquide ambré que lui tendit le vicomte quelques secondes plus tard, en but une gorgée, puis lâcha :

— Lister a enlevé les enfants d'Helen.

Vale s'apprêtait à porter son propre verre à ses lèvres. Il suspendit son geste.

— Helen ?

Alistair riva son regard au sien.

Vale goûta à son verre, avant de se justifier :

— Nous parlons aussi des enfants de Lister, il me semble ?

— C'est vrai.

Vale haussa un sourcil interrogateur. Alistair eut un geste impatient de la main.

— Le duc ne s'intéresse pas à eux. C'est Helen qu'il désire. Il veut l'obliger à revenir et utilise ses enfants pour l'y contraindre.

— Et j'en déduis que vous ne voudriez pas qu'elle retombe dans les bras de Lister ?

— Non, répondit Alistair, avant de vider son verre d'un trait. Je n'y tiens pas du tout.

Il s'attendait à un commentaire plus ou moins narquois du vicomte, mais ce dernier prit au contraire un air songeur.

— Voilà qui est intéressant, murmura-t-il.

Alistair se dirigea vers une étagère remplie de livres, et en consulta les titres distraitement.

— Lister refuse de me recevoir, expliqua-t-il. Et je ne veux pas qu'Helen le revoie. Mais j'ai besoin de savoir où il cache les enfants. Et je veux aussi pouvoir lui parler.

— Dans quel but ? s'enquit Vale. Vous espérez lui faire entendre raison ?

— Je doute fort que ce soit un homme raisonnable. Mais s'il le faut, j'emploierai la manière forte. Quitte à le défier en duel.

— Voilà un expédient bien peu subtil, observa Vale. Je vous croyais plus fin, Munroe.

Alistair haussa les épaules. Il n'aurait su expliquer ses réactions – il ne parvenait même pas à se les expliquer à lui-même.

— Pardonnez ma curiosité, reprit Vale, mais j'aimerais savoir ce que représente cette femme pour vous ? Serait-elle devenue votre maîtresse ?

— Je... Non, répondit Alistair, et, pivotant pour faire face au vicomte : Votre femme vous a-t-elle dit qu'elle m'avait envoyé M<sup>me</sup> Fitzwilliam en tant que gouvernante ?

— Les femmes ont bien des secrets pour leurs maris. C'en est même assez stupéfiant, répondit Vale en remplissant de nouveau son verre. Mais, oui, elle a fini par me l'avouer. Et la façon dont vous prenez la défense de votre gouvernante ne laisse pas de m'émerveiller. Les domestiques doivent connaître un sort fort enviable, en Écosse.

— Helen est beaucoup plus pour moi qu'une gouvernante, répliqua Alistair.

— Formidable ! s'exclama Vale. Je craignais que vous ne finissiez par vous dessécher sur pied, tout seul dans votre grand château.

Alistair, soudain ému, » sentit une boule se former dans sa gorge.

— Vale...

— Mais bien sûr, ma femme a pris les devants. Car vous avez compris, je suppose, qu'elle ne vous a pas envoyé M<sup>me</sup> Fitzwilliam par hasard ?

Alistair grommela vaguement, et tendit son verre vide. Le machiavélisme des femmes ne l'étonnait plus.

Vale lui remplit bien volontiers son verre.

— Parlez-moi de ces enfants.

Alistair se remémora leurs visages. La dernière fois qu'il avait vu Abigail, elle était au bord des larmes. Bon sang ! Il voulait absolument avoir une chance de restaurer leur relation telle qu'elle était avant qu'il ne la gronde. Puisse Dieu la lui donner.

— Ils sont deux, un garçon de cinq ans, et une fille de neuf ans. Ils n'ont jamais quitté leur mère de leur vie, expliqua-t-il.

Et, regardant le vicomte droit dans les yeux :

— J'ai besoin de votre aide, Vale.

— Ainsi, le duc de Lister a fini par vous retrouver, murmura lady Vale.

— Oui, confirma Helen, qui contemplait sa tasse en porcelaine.

Lady Vale avait demandé qu'on leur serve du thé et des gâteaux dans le jardin. Les deux femmes étaient entourées de fleurs, que des abeilles butinaient consciencieusement. C'était un cadre apaisant, mais Helen avait bien du mal à retenir ses larmes.

Lady Vale posa la main sur son bras.

— Je suis désolée.

— Je pensais m'être enfuie assez loin. J'étais convaincue qu'il ne songerait jamais à me chercher en Écosse.

— C'était aussi ce que je croyais. Mais entre mon mari et sir Alistair, nous devrions avoir bon espoir que vos enfants vous soient rendus.

— Si Dieu le veut, répondit Helen avec ferveur.

Elle ne pouvait s'imaginer vivre sans ses deux petits.

— Lister m'a offert de me les rendre si je retournais auprès de lui, avoua-t-elle à brûle-pourpoint.

Lady Vale se raidit.

— Le feriez-vous ?

— Je... je ne le souhaite pas, bien sûr, commença Helen, les yeux baissés. Mais si c'est le seul moyen de revoir mes enfants...

— Et sir Alistair ? Qu'en pense-t-il ?

Helen se contenta de relever la tête sans dire un mot.

— Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que sir Alistair était venu jusqu'à Londres pour vous accompagner, fit valoir lady Vale avec le plus de tact possible.

— Il s'est montré très gentil avec mes enfants. Je crois qu'il commençait à les aimer.

— Et vous aussi ? suggéra la vicomtesse.

— Peut-être.

— Quoi qu'il en soit, je suis sûre qu'il a un avis sur l'affaire.

— L'idée que je puisse retourner avec Lister ne lui plaît évidemment pas, reconnut Helen en croisant le regard de lady Vale. Le problème, c'est que j'ai besoin de mes enfants, et qu'ils ont besoin de moi.

— Mais ne pourrait-il pas les enlever à Lister ?

— Et ensuite ? murmura Helen. Quel genre de vie puis-je espérer avec lui ? Je ne veux pas redevenir la maîtresse d'un homme, quel qu'il soit.

— Il pourrait vous offrir de vous épouser.

— Il n'en a jamais fait la moindre mention jusqu'à présent, répondit Helen, avant de secouer la tête avec un petit sourire étonné. Je n'arrive pas à croire que je puisse parler de tout cela aussi franchement avec vous ! Vous ne me désapprouvez donc pas ?

— Pas du tout. N'oubliez pas que c'est *moi* qui vous ai envoyée à Castle Greaves.

Helen écarquilla les yeux de surprise.

— Vous...

Lady Vale hocha la tête.

— Oui.

— Mais son château était si poussiéreux !

— Je parie qu'il ne l'est plus, s'amusa lady Vale.

Helen soupira.

— Pour l'essentiel, non. Mais il y a encore bien des recoins où je ne peux m'aventurer sans un balai. Je n'en reviens pas que vous ayez pu m'envoyer là-bas en sachant quel ours c'était.

— Il avait besoin de vous.

— Son château avait besoin de moi, rectifia Helen.

— Mais sir Alistair également, s'entêta lady Vale. Quand nous nous étions vus, il m'avait fait l'effet d'un homme terriblement seul. Et vous avez déjà accompli un miracle : il est venu jusqu'à Londres !

— Pour mes enfants.

— Pour vous.

Helen baissa de nouveau les yeux sur sa tasse de thé.

— Vous le pensez vraiment ?

— Oui, répondit la vicomtesse sans hésiter. J'ai bien vu la façon dont il vous regardait, dans le salon. Cet homme tient à vous.

Helen but une gorgée de thé sans faire de commentaire. Tout cela était si nouveau, si personnel, qu'elle n'était pas certaine de vouloir s'en ouvrir à quelqu'un d'autre. Même si ce

quelqu'un était lady Vale, qui s'était pourtant montrée si bonne avec elle.

Les deux femmes burent leur thé en silence. Ce fut Helen qui le brisa la première.

— J'ai oublié de vous dire que j'avais fini de recopier le livre racontant l'histoire des quatre soldats, fit-elle, reposant sa tasse.

Lady Vale sourit, visiblement ravie.

— C'est vrai ? Et vous l'avez apporté avec vous ?

— Non, malheureusement. J'ai oublié. Je...

Elle faillit ajouter : « J'étais trop inquiète pour mes enfants », mais elle se contenta de secouer la tête.

— Je comprends, murmura la vicomtesse. De toute façon, il faut que je trouve un relieur. Gardez-le jusqu'à ce que j'aie une adresse à vous communiquer. Ainsi, vous pourrez l'expédier directement au relieur.

— Très volontiers, répondit Helen, mais ses pensées étaient déjà retournées vers Abigail et Jamie.

Pleuraient-ils ? La réclamaient-ils ? Et aurait-elle le bonheur de les revoir un jour ?

Le thé, tout à coup avait un goût amer. « Mon Dieu, pria-t-elle, faites que je retrouve mes enfants. »

— Le comte de Blanchard a prévu de donner un déjeuner en l'honneur du roi, annonça Vale. Il n'y aura que très peu d'invités, mais Lister sera du nombre.

Les deux hommes n'avaient pas quitté le salon, et Vale en était maintenant à son troisième verre de brandy – sa voix et ses gestes demeuraient cependant parfaitement assurés.

Alistair plissa le front.

— Blanchard ? N'était-ce pas le titre de St Aubyn ?

Reynaud St Aubyn avait été capitaine au 28<sup>e</sup> Régiment d'infanterie. Il avait survécu au massacre de Spinner's Falls, mais il était mort sous les tortures des Indiens. Alistair ne put réprimer un frisson. C'était lui qui avait été crucifié et brûlé vif.

Par ailleurs, St Aubyn avait été le meilleur ami de Vale.

Le vicomte hocha la tête.

— Celui qui a hérité du titre est un cousin éloigné. Il est veuf. Sa nièce fera office de maîtresse de maison.

— Quand la réception doit-elle avoir lieu ?

— Demain.

Alistair contempla son verre vide. Le bateau d'Étienne était supposé faire escale au port le lendemain, pour seulement quelques heures. Pourrait-il voir le duc de Lister et Étienne en aussi peu de temps ? C'était peu probable. S'il se rendait à ce déjeuner, il risquait de rater Étienne. Mais s'il mettait en balance les deux choix, aucune hésitation n'était possible. Mieux valait s'occuper d'abord des enfants que du traître de Spinner's Falls. Car les enfants incarnaient l'avenir et la vie, alors que le traître ne représentait que le passé et la mort.

— Il y a un problème ? s'enquit Vale.

Alistair reposa son verre.

— Non. Êtes-vous invité à ce lunch ?

— Hélas, non !

Alistair sourit.

— Parfait. Alors, vous pourrez me rendre un service pendant que je m'inviterai à la réception de Blanchard.



*Chaque nuit, le sorcier se rendait dans son jardin, et souriait au soldat qu'il avait ensorcelé. Mais le jour, il s'enfermait dans son château. Un après-midi, un moineau se joignit à ceux qui avaient coutume de se poser sur les épaules de Dit-Vrai. Ce moineau était l'un de ceux qui avaient été autrefois emprisonnés par le sorcier. Il reconnut son sauveur dans la statue de pierre. Voletant vers une haie d'ifs, il arracha une feuille à un arbuste, puis, déployant ses ailes, il s'élança dans le ciel, loin, très loin du château...*

La réception avait déjà commencé lorsque Helen et Alistair se présentèrent à la porte de lord Blanchard. Ils avaient été retardés, car Alistair avait dû attendre un mystérieux message à l'hôtel. Juste avant leur départ, un gamin des rues lui avait apporté une lettre. Alistair l'avait lue, avec un grognement qui paraissait de satisfaction, puis il avait donné un shilling au gamin, et l'avait renvoyé avec une autre lettre hâtivement rédigée.

Helen tapait nerveusement du pied tandis qu'ils attendaient que la porte s'ouvre.

— Détends-toi, lui souffla Alistair.

— Comment veux-tu que je sois détendue ? s'impatientait-elle. Je ne comprends vraiment pas ce que cette lettre avait de si important. Nous avons failli manquer le déjeuner.

— Rien n'est perdu. À en juger par les attelages garés dans la rue, tout le monde est encore là. Et tu sais bien que ce genre de réception dure des heures. Cela dit, ajouta-t-il dans un soupir, tu aurais mieux fait de rester à l'hôtel, comme je te l'avais conseillé.

— Ce sont mes enfants, Alistair ! D'ailleurs, j'aimerais beaucoup que tu m'expliques ton plan.

— Tout ce que je veux, c'est que Lister renonce à ses droits sur les enfants, répondit-il, si tranquillement qu'Helen crut devenir folle.

— Certes, mais comment comptes-tu t'y prendre ?

— Fais-moi confiance.

— Mais...

La porte s'ouvrit, et une domestique s'encadra sur le seuil.

— Oui ?

— J'ai peur que nous ne soyons en retard, fit Alistair d'une voix enjouée. Et ma femme a des soucis avec les rubans de sa robe. Peut-être pourriez-vous nous indiquer une pièce où elle pourra refaire sa toilette ?

La domestique détourna vivement les yeux du visage d'Alistair et s'effaça pour les laisser entrer.

Blanchard House était l'une des plus grandes demeures du quartier. Le hall, tout en marbre, était rutilant. Ils passèrent devant une statue de Diane Chasseresse accompagnée de ses chiens, puis la servante leur ouvrit la porte d'un élégant petit salon.

— Cela conviendra parfaitement, la remercia Alistair. Vous pouvez retourner travailler. Nous nous montrerons dès que ma femme sera prête.

La domestique esquissa une révérence et s'éclipsa sans demander son reste. Comme c'était prévisible, un déjeuner en l'honneur du roi monopolisait toute la domesticité de la maison.

— Attends-moi ici, s'il te plaît, fit Alistair.

Il plaqua un baiser sur les lèvres de la jeune femme, et se dirigea vers la porte. Il s'immobilisa soudain devant un portrait représentant un jeune homme.

— Qu'y a-t-il ? voulut savoir Helen.

— Rien, marmonna Alistair, le regard toujours rivé sur le tableau, puis, secouant la tête, il se tourna vers elle : Ne bouge pas d'ici. Je reviendrai te chercher après avoir parlé à Lister. D'accord ?

Elle eut à peine le temps d'acquiescer qu'il avait déjà franchi le seuil.

Helen ferma les yeux et inspira profondément dans l'espoir de réussir à se calmer. Elle avait accepté qu'Alistair parle au duc, et elle n'allait pas changer d'avis maintenant. Il ne lui restait en effet plus qu'à attendre son retour. Mais en serait-elle capable ? C'était là tout le problème.

Elle rouvrit les yeux, et parcourut la pièce du regard, cherchant de quoi se distraire. De nombreux tableaux ornaient les murs, des portraits pour l'essentiel, représentant des personnages d'autrefois, à en juger par leurs costumes passés de mode. Mais le tableau le plus remarquable était celui du jeune homme devant lequel s'était arrêté Alistair. Helen s'en approcha pour l'examiner de plus près.

Le jeune homme portait un habit de chasse. Il se tenait adossé à un grand chêne, une carabine coincée sous le bras. Deux chiens couchés à ses pieds le regardaient avec adoration.

Helen les comprenait. Le jeune homme, saisi à l'entrée dans l'âge adulte, était d'une beauté incroyable. Ses lèvres sensuelles remontaient légèrement aux commissures, si bien qu'il semblait réprimer un sourire. Une lueur amusée brillait dans ses yeux noirs, comme s'il s'appêtait à raconter une plaisanterie à ceux qui le contemplaient. Il émanait de tout son corps une telle énergie, une telle vitalité qu'on avait l'impression qu'il pouvait surgir du tableau à tout instant.

— Fascinant, n'est-ce pas ? dit une voix dans son dos.

Helen sursauta et fit volte-face, surprise. Elle n'avait pas entendu que quelqu'un entrait. Et elle pensait se tenir près de l'unique porte de la pièce. En fait, une jeune femme s'était glissée par une ouverture ménagée dans les lambris, et presque invisible à l'œil nu.

— Je m'appelle Béatrice Corning, se présenta-t-elle.

Helen inclina poliment la tête.

— Helen Fitzwilliam, dit-elle, priant le ciel pour que son interlocutrice ne connaisse pas son nom.

M<sup>lle</sup> Corning avait un visage avenant, semé de quelques taches de rousseur. Son regard, gris clair, était direct et franc. Ses cheveux, d'un joli blond, étaient rassemblés en chignon au

sommet de son crâne. Elle ne semblait pas étonnée de trouver Helen dans ce salon.

— Je ne me lasse pas de le regarder, dit-elle, désignant le portrait. Son expression est magnifique. Il a l'air si heureux de vivre, n'est-ce pas ?

Helen jeta un coup d'œil au tableau, et ne put retenir un sourire.

— Il doit charmer toutes les dames.

— Autrefois, oui. Mais c'est fini.

Helen reporta son attention sur M<sup>lle</sup> Corning.

— Pourquoi cela ?

— Il s'agit de Reynaud St Aubyn, vicomte Hope, expliqua M<sup>lle</sup> Corning. Il aurait dû devenir comte de Blanchard, mais il est mort aux colonies, dans le massacre de Spinner's Falls. Je suppose que je devrais m'en féliciter – sans cette tragédie, mon oncle ne serait pas devenu vicomte à sa place, et je ne vivrais pas dans cette belle maison. Mais je n'ai jamais pu me réjouir de sa mort. Il possédait une telle vitalité.

Helen étudia de nouveau le tableau. Vitalité. C'était exactement le mot qui lui était venu à l'esprit en découvrant le portrait du jeune homme.

— Pardonnez-moi, reprit M<sup>lle</sup> Corning, mais je viens juste de comprendre qui vous êtes. Vous connaissez le duc de Lister, n'est-ce pas ?

Helen se mordit la lèvre, mais elle n'avait jamais su mentir.

— Je suis son ancienne maîtresse.

M<sup>lle</sup> Corning haussa délicatement un sourcil, qu'elle avait ravissant.

— Alors pourriez-vous me dire ce que vous faites là ?

Son plan était risqué. S'il jouait mal cette partie, Helen pouvait perdre ses enfants pour toujours. D'un autre côté, s'il ne faisait rien, ils étaient déjà bel et bien perdus.

Alistair posa sa main sur la poignée de la porte de la salle à manger, prit une profonde inspiration, et se décida à ouvrir.

Le comte de Blanchard n'avait pas lésiné, pour ce déjeuner royal. De somptueux bouquets de fleurs étaient disposés un peu

partout dans la pièce, des draperies or et pourpre ornaient les murs, et de magnifiques cygnes en sucre semblaient voguer au milieu de l'imposante table.

Il y avait autant de domestiques que d'invités, et un valet, près de la porte, fit signe à Alistair de s'immobiliser.

— Monsieur, vous ne pouvez pas...

— Votre Majesté ! appela Alistair d'une voix sonore pour être entendu à l'autre bout de la table, où le roi George était assis à côté d'un petit homme rougeaud, sans doute Blanchard.

Puis, se dirigeant vers le souverain d'un pas suffisamment assuré pour que personne n'ose lui barrer le chemin, il ajouta :

— Puis-je vous dire un mot, Votre Majesté ?

Arrivé devant le roi, il s'inclina cérémonieusement.

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda le roi.

Alistair sentit son sang se glacer dans ses veines.

Mais à peine se fut-il relevé de sa révérence que le visage du roi s'éclaira.

— Ah ! Sir Alistair Munroe, notre merveilleux naturaliste ! Blanchard, faites apporter un siège pour sir Alistair.

Blanchard se renfroga, mais claqua des doigts à l'intention d'un valet, qui s'empressa d'obéir. On apporta une chaise, et le roi ordonna de l'installer à sa droite. Puis il fit signe à Alistair de s'asseoir.

— Connaissez-vous le comte de Blanchard, Munroe ? s'enquit le roi.

— Je n'ai pas encore eu ce plaisir, répondit Alistair, et, se tournant vers Blanchard : Pardonnez-moi, monsieur, de m'être invité à votre réception.

Blanchard semblait faire de gros effort pour ne pas laisser voir sa mauvaise humeur. Mais le roi ayant accueilli le nouveau venu à bras ouverts, il pouvait difficilement le congédier. Il hocha brièvement la tête.

Le roi continua les présentations :

— Et ces messieurs sont le duc de Lister, son fils et héritier, le comte de Kimberly, et lord Hasselthorpe, expliqua-t-il en désignant tour à tour les autres convives.

Hasselthorpe était assis à la gauche du roi. C'était un gentleman distingué, d'âge mûr. Lister et son fils faisaient face

au monarque. Lister était de la même génération qu'Hasselthorpe. Il portait une lourde perruque grise bouclée, une redingote couleur lie de vin sous laquelle on apercevait un gilet qui épousait l'arrondi de son ventre. Son héritier était un jeune homme musclé, avec des cheveux bruns coiffés en arrière, qu'il arborait au naturel, sans poudre. Il semblait interloqué par l'intrusion d'Alistair – que son père dévisageait avec suspicion.

Alistair, pour sa part, était ravi : la présence du fils aîné de Lister était une chance inespérée. Il se tourna vers le souverain, qui portait une perruque blanche, et un habit d'un bleu lumineux.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté, messieurs, mais un problème urgent m'amène parmi vous.

— Vraiment ? fit le roi. Avez-vous terminé votre ouvrage sur la faune et la flore britanniques ?

— J'approche de la fin, Votre Majesté, et, si cela vous agréé, je serais très honoré de vous le dédier.

— Mais faites donc, mon cher Munroe, tout l'honneur sera pour Nous, répondit le roi, dont les joues, déjà colorées, avaient rosi de plaisir. Nous sommes fort impatients de vous lire.

— Merci, Votre Majesté. J'espère...

Lister toussota, lui coupant ainsi la parole, et observa :

— C'est une bonne nouvelle d'apprendre que votre livre avance, Munroe. Mais était-il nécessaire d'interrompre le repas du roi pour l'en informer ?

Le monarque fronça imperceptiblement les sourcils. Au même instant, la porte se rouvrit, et une jeune femme blonde fit son apparition. Elle prit place à l'autre bout de la table, où restait une chaise vide, et parcourut l'assistance d'un regard empli de curiosité.

Alistair gratifia Lister d'un sourire, puis :

— Je ne voudrais pas vous ennuyer avec les détails de mon travail de naturaliste. Je vois bien que personne, à part Sa Majesté, ne partage ma fascination pour la diversité de la création divine.

Lister pâlit en se rendant compte de sa bévue. Mais Alistair enchaîna :

— À vrai dire, le problème qui m'amène vous concerne également, Votre Grâce.

Il s'interrompit pour goûter au verre de vin qu'un valet avait posé devant lui.

Lister haussa les sourcils.

— De quoi s'agit-il ? Pourriez-vous nous éclairer ?

Alistair reposa son verre, et sourit de nouveau.

— Bien sûr, dit-il, et, s'adressant au roi : J'étudie, en ce moment, le comportement des blaireaux, Votre Majesté. C'est passionnant.

— Ah oui ? fit le roi, très intéressé.

— Ainsi, la femelle blaireau est réputée pour son agressivité. Mais dès qu'il s'agit de ses petits, elle sait témoigner d'une tendresse maternelle qui en remontrerait beaucoup à d'autres espèces animales.

— C'est extraordinaire ! s'exclama le roi. Qui penserait qu'un vulgaire blaireau éprouve les nobles sentiments dont Dieu a gratifié les êtres humains ?

— Vous avez parfaitement résumé mon sentiment, Votre Majesté, confirma Alistair, après avoir avalé une autre gorgée de vin. J'ai assisté au chagrin d'une mère blaireau dont les petits avaient été dévorés par un oiseau de proie. Ses cris étaient bouleversants. Et elle est restée des jours sans s'alimenter. J'ai même cru qu'elle allait se laisser mourir de faim.

— Mais quel rapport avec nous ? s'impacienta Lister.

Alistair se retourna vers lui, tout sourires.

— Ne ressentez-vous donc pas la moindre émotion à l'évocation de la douleur de ce malheureux animal qui pleure ses petits, Votre Grâce ?

Lister se contenta de hausser les épaules, mais le roi répondit :

— N'importe quel vrai gentleman serait bien sûr touché par une telle manifestation d'amour maternel.

— En effet, acquiesça Alistair. Et ce même gentleman serait encore plus ébranlé par les supplications d'une femme à qui l'on a retiré ses enfants.

Un silence de plomb s'abattit autour la table. Lister affichait une expression maussade. Son fils l'observait attentivement,

comme s'il commençait à deviner de quoi il retournait. Hasselthorpe et Blanchard n'osaient plus faire un geste. Alistair ignorait si ces deux derniers étaient au courant des détails de la liaison du duc avec Helen, mais son fils devait savoir quelque chose, car son regard allait maintenant d'Alistair à son père.

— Faites-vous allusion à une femme en particulier, Munroe ? voulut savoir le roi.

— Oui, sire. Une dame, autrefois liée à Sa Grâce, le duc de Lister, souffre aujourd'hui d'avoir perdu ses enfants.

Le roi pinça les lèvres.

— Ils sont morts ?

— Non, Dieu soit loué, Votre Majesté ! répondit Alistair d'une voix suave. Ils ont simplement été privés de l'affection maternelle. Mais ce geste malencontreux résulte sans doute d'un malentendu.

Lister s'agita sur son siège. Des gouttes de sueur lui perlaient aux tempes.

— Qu'insinuez-vous, Munroe ?

— Insinuer ? répliqua Alistair d'un air stupéfait. Je n'insinue rien, Votre Grâce. J'énonce des faits. Oseriez-vous nier que Jamie et Abigail Fitzwilliam sont détenus dans votre résidence londonienne ?

Lister tressaillit. Il espérait sans doute profiter du fait qu'Helen ignorait où étaient cachés ses enfants, mais Alistair avait découvert le pot aux roses le matin même. Et de la manière la plus simple qui fût : il s'était servi d'un gamin des rues pour soudoyer l'un des valets du duc.

— Je suis parfaitement en droit de garder ces enfants sous mon toit, se défendit Lister.

Alistair conserva le silence. Il observait le duc, attendant le moment où celui-ci découvrirait le gouffre qui venait de s'ouvrir sous ses pieds.

Le roi fronça les sourcils.

— Qui sont ces enfants ?

— Ce sont... commença Lister, avant de s'interrompre, comprenant quel piège lui avait tendu Alistair.



Sans cesser de sourire, ce dernier reprit une gorgée de vin. Il était curieux de voir comment le duc allait se sortir de ce mauvais pas. Si, emporté par son élan, et sa colère, il reconnaissait les enfants en présence du roi, il serait du même coup obligé de les coucher sur son héritage. Et Abigail et Jamie pourraient prétendre, dès aujourd'hui, à jouir d'une partie de sa fortune.

— Père... murmura Kimberly.

Lister secoua la tête, comme s'il se réveillait d'un mauvais rêve, puis plaqua sur son visage un masque d'impassibilité.

— Ces enfants ne me sont rien, Votre Majesté. Ce ne sont que les rejetons d'une vieille amie.

— Parfait, se félicita le roi en frappant dans ses mains. Dans ce cas, ils vont pouvoir retourner sans délai auprès de leur mère. N'est-ce pas, Lister ?

— Oui, Votre Majesté, marmonna le duc avant de s'adresser à lord Hasselthorpe : Quand comptez-vous soumettre votre projet de loi au Parlement ?

Le duc, Hasselthorpe et Blanchard se lancèrent dans une conversation politique. Kimberly demeura silencieux, mais il paraissait grandement soulagé.

Le roi ordonna qu'on lui resserve du vin et, quand son verre fut plein, il le leva pour trinquer avec Alistair :

— À l'amour maternel, déclara-t-il.

— À l'amour maternel, Votre Majesté, répéta Alistair de bon cœur.

Le roi reposa son verre, et glissa à voix basse :

— C'était bien là l'issue que vous espériez, Munroe ?

Alistair croisa le regard du roi, et s'autorisa un sourire.

— Votre Majesté a tout compris, comme d'habitude.

Le roi hocha la tête.

— Finissez votre livre, Munroe. Nous avons hâte de vous inviter à un autre thé.

— Dans ce cas, Votre Majesté me permettra de prendre congé sur-le-champ.

Le roi hocha encore la tête.

— Retirez-vous, Munroe. Mais faites en sorte, désormais, de ne plus rester aussi longtemps éloigné de notre capitale.

Alistair se releva, salua cérémonieusement et se dirigea vers la porte. Mais, en chemin, il passa derrière la chaise d'Hasselthorpe. Après une courte hésitation, il décida de profiter de l'occasion qui lui était donnée d'avoir une petite conversation avec lui.

— Pourrais-je vous poser une question, milord ?

Hasselthorpe le gratifia d'un regard peu amène.

— Ne croyez-vous pas en avoir déjà assez fait pour aujourd'hui, Munroe ?

Alistair haussa les épaules.

— Ce ne sera pas long. Il y a environ deux mois de cela, lord Vale a souhaité vous parler au sujet de votre frère, Thomas Maddock.

Hasselthorpe se raidit.

— Dois-je vous rappeler que mon frère est mort à Spinner's Falls ?

— C'est inutile, répliqua Alistair, croisant sans ciller le regard d'Hasselthorpe.

Il restait trop de questions en suspens pour laisser le chagrin d'un frère faire obstacle à la vérité, aussi ajouta-t-il :

— Vale pensait que Maddock aurait pu savoir quelque chose au sujet...

— Si vous, ou Vale, insinuez que mon frère aurait pu avoir un quelconque rapport avec le traître, je vous préviens que je n'hésiterai pas une seconde à vous provoquer en duel.

Alistair arqua les sourcils. Il n'avait nullement songé à insinuer une telle chose. Il ne lui avait même jamais traversé l'esprit que Maddock pût être le traître.

Mais Hasselthorpe n'en avait pas terminé :

— Et si vous avez de l'amitié pour Vale, vous feriez bien de le dissuader de remuer la boue.

— Que voulez-vous dire ?

— Reynaud St Aubyn et lui étaient très liés, n'est-ce pas ? Je crois savoir qu'ils ont grandi ensemble ?

— En effet.

— Dans ce cas, je doute fort que Vale tienne vraiment à savoir qui a trahi le 28<sup>e</sup>, répliqua Hasselthorpe.

Alistair se pencha davantage vers lui.

— Que savez-vous, exactement ? lui chuchota-t-il à l'oreille.  
Hasselthorpe haussa les épaules.

— Je n'ai entendu que des rumeurs. Mais elles assuraient que la mère du traître était française.

Alistair croisa le regard d'Hasselthorpe, sans mot dire, puis tourna les talons et quitta la pièce.

La mère de Reynaud St Aubyn *était* française.

Helen manipulait un livre délicatement relié quand Alistair pénétra dans le salon. De surprise, elle faillit lâcher l'ouvrage.

— Il a renoncé à ses droits sur les enfants, s'empessa-t-il d'annoncer.

— Dieu soit loué ! souffla-t-elle.

Elle reposa le livre et ferma les yeux. Mais Alistair lui prit le bras.

— Viens, partons. Je ne crois pas qu'il soit sage de nous attarder.

Elle rouvrit les yeux, aussitôt inquiète.

— Tu crois qu'il pourrait changer d'avis ?

— J'en doute fort, mais plus vite nous agirons, moins il aura la possibilité de revenir en arrière, répliqua Alistair, qui l'entraînait déjà vers la porte.

Au passage, le regard de la jeune femme s'arrêta sur le portrait de Reynaud St Aubyn.

— Je devrais peut-être laisser un mot à M<sup>lle</sup> Corning.

Il fronça les sourcils.

— Qui est-ce ?

— La nièce de lord Blanchard. Elle est charmante. Et en plus, elle pratique la reliure.

Alistair eut un mouvement d'impatience.

— Bon sang, Helen ! s'exclama-t-il, la poussant presque vers la porte. Tu lui écriras plus tard.

— Ça, je compte bien le faire, décréta-t-elle alors qu'ils remontaient en voiture.

Alistair cogna à la paroi qui les séparait du cocher, et l'attelage s'ébranla.

— Tu lui as dit qui tu étais ? voulut-il savoir.

— Nous étions chez elle, lui rappela Helen. Il aurait été grossier de lui mentir.

— Grossier, peut-être, mais, au moins, tu limitais les risques de te faire jeter dehors.

Helen baissa les yeux.

— Je sais que je ne suis pas une femme respectable, mais...

— Pour moi, tu es parfaitement respectable, la coupa-t-il.

Elle releva les yeux.

— C'est vis-à-vis des autres, reprit-il, avant de détourner le regard. Je ne voudrais pas qu'ils te fassent du mal.

Je me suis accommodée depuis longtemps de ce que je suis – de ce que j'ai fait de moi. Je sais que je ne peux pas changer le passé, mais je veux du moins affronter le regard des autres en assumant mes choix. Sinon, je serai obligée de me cacher toute ma vie. Et ça, il n'en est pas question.

Il détournait toujours le regard. Helen comprit que ce point resterait un problème entre eux. Elle avait choisi la manière dont elle voulait vivre sa vie.

Mais lui, pas encore.

Elle regarda par la vitre de la portière, et fronça les sourcils.

— Nous n'allons pas chez Lister ?

— Non. J'espère que le bateau d'Étienne se trouve encore au port. Avec un peu de chance, je réussirai à le voir.

Mais quand ils arrivèrent au port, une demi-heure plus tard, un marin, sur le quai, leur indiqua un navire qui disparaissait à l'horizon.

— Vous l'avez manqué, dit-il, non sans sympathie.

Alistair lui glissa un shilling, pour le remercier.

— Je suis désolée, murmura Helen, alors qu'ils remontaient en voiture. Tu as raté l'unique occasion de parler à ton ami, pour sauver mes enfants.

Alistair regardait dehors, l'air morose. Il haussa les épaules.

— Ce qui est fait est fait. Et s'il fallait recommencer, je recommencerais. Abigail et Jamie sont plus importants que tout ce qu'aurait pu me raconter Étienne. Et puis, ajouta-t-il, laissant retomber le rideau avant de se tourner vers la jeune femme, je ne suis pas sûr que ce qu'il avait à m'apprendre m'aurait plu.

*La princesse Sympathie avait depuis longtemps regagné le château de son père. Mais elle s'inquiétait. Son sauveur avait-il pu échapper au sorcier ? Elle se rongeaient tellement les sangs à son sujet qu'elle en perdit l'appétit et le sommeil. Son père, le roi, se faisant du souci pour sa santé, fit mander plusieurs médecins. Mais aucun ne fut capable de lui dire de quelle affection souffrait la princesse. Elle était la seule à connaître l'existence de Dit-Vrai et de quelle bravoure il avait fait preuve. Mais elle craignait qu'il n'ait pu se soustraire aux griffes du sorcier. Aussi, le soir où un moineau, s'engouffrant par la fenêtre de sa chambre, lui apporta une feuille d'if elle sut à quoi s'en tenir.*

— Tu crois que c'est vraiment un ami de sir Alistair ?  
chuchota Jamie à l'oreille d'Abigail.

— Évidemment ! Il connaît le nom de Puddles.

Abigail savait qu'il ne fallait pas suivre un inconnu. Mais quand le grand monsieur avec une tête amusante avait fait irruption dans la nursery, il n'avait pas hésité une seconde sur la conduite à tenir. Il avait d'abord ordonné aux deux domestiques de sortir leur expliquant qu'il était un ami de sir Alistair, et qu'il allait ramener les enfants auprès de leur mère. Surtout, il avait expliqué que sir Alistair lui avait révélé le nom de leur chiot : Puddles. Cela avait décidé Abigail. Plutôt partir avec cet inconnu – qui avait entendu parler de Puddles – que de rester emprisonnés chez le duc. Ils avaient donc suivi l'homme jusqu'au rez-de-chaussée, puis ils étaient montés avec lui dans une voiture qui les attendait devant la maison. Pour la première fois depuis des jours, Jamie avait retrouvé le sourire. Il avait

littéralement bondi sur la banquette de la voiture, qui était partie sans attendre.

À présent, les deux enfants étaient assis côte à côte sur un canapé tendu de satin, dans une très grande pièce. Ils étaient seuls, car le monsieur avait disparu. Du coup, Abigail commençait vaguement à s'inquiéter. Et s'il leur avait menti ? S'il n'était pas un ami de sir Alistair ?

Mais, bien sûr, il n'était pas question qu'elle dise quoi que ce soit à son frère.

— Tu crois que... commença Jamie.

La porte s'ouvrit au même instant, l'interrompant. Le monsieur entra, suivi d'une dame à la démarche un peu raide. Un petit terrier marchait sur ses talons. Il aboya une fois, et se précipita vers eux.

— Mouse ! s'exclama Jamie.

Le chien sauta sur ses genoux.

Abigail le reconnut à son tour. Ils avaient fait la connaissance de Mouse et de sa maîtresse dans Hyde Park. Elle se leva pour saluer lady Vale.

Celle-ci se pencha vers elle, tandis que Mouse donnait de joyeux coups de langue sur le visage de Jamie.

— Tout va bien ? s'enquit lady Vale.

— Oui, milady, répondit Abigail, tout à coup soulagée d'un grand poids.

Ils étaient tirés d'affaire. Lady Vale y veillerait.

— Nous devrions commander du thé et des biscuits, Vale, dit-elle au monsieur, avant de reporter son attention sur Abigail et de lui sourire.

Abigail lui rendit son sourire. Puis il se passa quelque chose d'encore plus merveilleux : des voix résonnèrent soudain dans le hall, et la seconde d'après, maman faisait irruption dans la pièce.

— Mes chéris ! s'écria-t-elle en ouvrant grands les bras.

Abigail et Jamie se précipitèrent vers elle. Les bras de maman étaient si chauds et si réconfortants qu'Abigail fondit en larmes. Mais ils étaient tous à s'étreindre les uns les autres – même Mouse ! – et c'était extraordinaire.

Ils demeurèrent ainsi enlacés un long moment. Puis Abigail aperçut sir Alistair. Il se tenait en retrait, les observant, un petit sourire aux lèvres. Le cœur d'Abigail bondit de joie. Elle se sécha les yeux et s'approcha de lui.

— Je suis contente de vous revoir, dit-elle.

— Moi aussi, je suis content.

Sa voix était un peu rugueuse, comme d'habitude, mais ses yeux souriaient.

Abigail déglutit, avant de lâcher d'une seule traite :

— Et je regrette que Puddles ait souillé votre besace en cuir.

Il parut soudain très ému.

— Je n'aurais pas dû te gronder, Abigail, avoua-t-il. Ce n'était qu'un sac, et, tendant la main, il ajouta : Tu me pardonnes ?

Abigail sentit de nouvelles larmes lui monter aux yeux. Elle prit sa main. Elle était chaude et forte et, en la tenant, elle se sentait en sécurité.

Une heure plus tard, Alistair regardait Helen et les enfants faire leurs adieux à lady Vale sur le perron.

— Merci d'avoir été les chercher pour moi, dit-il à Vale ; qui se tenait à côté de lui.

Ce dernier haussa les épaules avec nonchalance.

— Ce ne fut pas très difficile. Vous aviez vu juste : l'homme qui vous suivait avait préféré monter la garde devant chez Blanchard. Du coup, personne ne surveillait la maison du duc. Il n'y avait que votre ancien serviteur, Wiggins, pour tenter de me barrer le chemin. J'ai été contraint de le pousser un peu fort dans l'escalier, ajouta-t-il avec un sourire narquois. Cela ne vous ennuie pas, j'espère ?

— Pas le moins du monde, assura Alistair. S'il avait pu se rompre le cou en tombant !

— Ah, mais nos souhaits ne peuvent pas se réaliser à tous les coups...

— Non, en effet, murmura Alistair, qui avait reporté son attention sur Helen, occupée à serrer chaleureusement la main de lady Vale. Quoi qu'il en soit, je sais ce que je vous dois.

— Vous ne me devez rien du tout, répliqua le vicomte. Mais ne craignez-vous pas que Lister cherche à les récupérer de nouveau ?

Alistair répondit avec assurance :

— J'en doute fort. Il a renoncé à eux devant le roi. Et devant son propre fils, qui est aussi son héritier. Kimberly a tout intérêt à ce qu'il tienne parole. D'ailleurs, si les rumeurs disent vrai, Abigail et Jamie ne seraient pas les seuls enfants que le duc aurait eus hors mariage. J'ai peur que Kimberly ait fort à faire pour veiller à ce que son père ne morcelle pas l'héritage entre toute sa progéniture illégitime.

— Je vois, fit le vicomte. À part cela, je crois savoir qu'Hasselthorpe assistait au déjeuner. Vous n'avez pas eu l'occasion de lui parler, par hasard ?

Alistair hocha la tête, le regard toujours rivé sur Helen.

— Si, brièvement.

— Et alors ?

Alistair n'hésita qu'une fraction de seconde. Ainsi qu'Hasselthorpe le lui avait rappelé, St Aubyn et Vale avaient été très liés. Et St Aubyn était mort, à présent. À quoi bon remuer le passé ?

— Il ne savait rien d'intéressant, répondit-il, croisant le regard de Vale. Je suis désolé.

Vale grimaça.

— Après tout, ce n'est guère surprenant. Hasselthorpe n'était pas sur place. Mais je crains, à présent, que nous ne découvriions jamais la vérité.

— Je le crains aussi, avoua Alistair.

Helen et les enfants s'apprêtaient à monter en voiture. Il était temps de partir.

— C'est juste... commença Vale.

Alistair se tourna une dernière fois vers lui.

— Oui ?

Vale ferma les yeux.

— Il m'arrive encore de rêver de Reynaud, murmura-t-il. Les bras attachés sur cette maudite croix, tandis que son corps prend feu et qu'une odeur de chair brûlée envahit l'air...

Et, rouvrant les yeux, il ajouta :



— J’aurais quand même aimé traduire en justice le monstre qui a fait cela.

— Je suis désolé, répondit Alistair, qui ne voyait pas quoi dire d’autre.

Puis il serra la main du vicomte, s’inclina devant lady Vale, et monta à son tour en voiture. Les enfants agitèrent la main avec enthousiasme par la fenêtre de la portière comme les chevaux s’ébranlaient.

Helen les contempla un instant en souriant, avant de reporter son attention sur Alistair, assis en face d’elle. Il en éprouva un choc. Elle était si belle ! Tôt ou tard, elle finirait par se rendre compte qu’il n’était qu’un misanthrope au visage repoussant, habitant un château aussi sinistre que lui-même.

Il ne lui avait même pas demandé si elle était d’accord pour retourner avec lui en Écosse. Mais arrivés une fois là-bas, elle retomberait probablement sur terre. Et elle le quitterait. Cependant, il avait beau savoir qu’il aurait mieux fait d’avoir une discussion avec elle sur ses projets d’avenir, il préférait – et tant pis si c’était de la lâcheté – ne rien précipiter.

Ils avaient quitté le cœur de la capitale et en traversaient les faubourgs en direction du Nord que les enfants babillaient encore. C’était surtout Jamie qui parlait. Il racontait leur enlèvement et leur interminable voyage jusqu’à Londres en compagnie de l’affreux Wiggins. Alistair nota que le garçonnet n’évoquait que très peu son père, et chaque fois il l’appelait « le duc ». Aucun des deux enfants ne semblait nourrir de sentiments filiaux pour ce dernier, mais c’était sans doute aussi bien ainsi.

Ils venaient tout juste de laisser derrière eux les faubourgs de la capitale quand la voiture bifurqua pour pénétrer dans la cour d’une petite auberge.

Helen regarda par la vitre de la portière, étonnée.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ici ?

— Une petite affaire à régler, répondit Alistair, évasif. Attendez-moi là.

Il sauta à bas de la voiture avant que la jeune femme ait le temps de lui poser d’autres questions. Le cocher descendit également de son siège.

— Vous avez dit une demi-heure, monsieur ?

Alistair hocha la tête.

— Oui, ça devrait suffire.

— Alors, j'ai le temps de boire une pinte, fit le cocher.

Sur ce, il entra dans l'auberge.

Alistair fouilla la cour du regard. Il n'y avait pas d'autre voiture, à l'exception d'une petite charrette attelée à une jument somnolente. Un gentleman sortit de l'auberge. Il mit la main en visière au-dessus de ses yeux pour se protéger des rayons du soleil et, quand il aperçut Alistair, il marcha droit sur lui. Le gentleman portait une perruque grise. Ses yeux, constata Alistair comme il approchait, étaient d'un bleu magnifique – et familier.

Le gentleman désigna la voiture.

— Elle est... dedans ?

Alistair acquiesça.

— Je vous attendrai dans l'auberge. J'ai dit au cocher que nous nous arrêtons une demi-heure.

Et il se dirigea vers la porte sans un regard en arrière.

— Je me demande ce que nous fabriquons ici, marmonna Helen, qui ne comprenait pas la raison de cette attente forcée dans la voiture.

— Sir Alistair avait peut-être envie d'aller faire pipi, suggéra Jamie.

Elle n'eut pas le temps de répondre, car quelqu'un frappait à la portière. Elle fronça les sourcils – ce ne pouvait être déjà Alistair. Puis la portière s'ouvrit, et elle n'en crut pas ses yeux.

— Papa ! s'exclama-t-elle, le cœur chaviré d'émotion.

Elle ne l'avait pas revu depuis plus de dix ans, mais elle n'avait pas oublié son visage. Quelques rides supplémentaires lui creusaient à présent le front et le contour des yeux, ses lèvres étaient plus pincées que dans son souvenir, mais pour le reste, c'était toujours lui.

— Je peux entrer ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

Il grimpa dans la voiture et s'installa sur la banquette en face d'elle. Il était entièrement vêtu de noir, ce qui lui donnait un air quelque peu sinistre. Maintenant qu'il était là, il paraissait ne plus savoir quoi faire.

Helen serra ses enfants contre elle.

— Ce sont mes enfants, dit-elle. Abigail a neuf ans et Jamie cinq. Les enfants, je vous présente mon père. Votre grand-père.

— Enchanté, monsieur, fit Abigail poliment.

Jamie se contenta de fixer son grand-père, muet de saisissement.

— Jamie... murmura celui-ci. Ah, c'est bien.

Le père d'Helen se prénomma James. La jeune femme attendit qu'il poursuive, mais il semblait lui aussi avoir perdu sa langue.

— Comment vont mes sœurs ? Et mon frère ? risqua-t-elle finalement.

— Tout le monde est marié. Timothy en dernier, l'année passée, avec Anne Harris. Tu te souviens sûrement d'elle. Elle habitait dans notre rue, et avait bien failli être emportée par la fièvre alors qu'elle était toute petite.

— Oh oui, Anne Harris ! dit Helen avec un sourire.

Mais en son for intérieur, elle ressentait de l'amertume. Anne n'était encore qu'une enfant lorsqu'elle avait quitté la maison pour vivre avec Lister. Et Timothy également. Elle n'avait pas pu voir grandir son frère.

Son père hocha la tête. Il semblait plus à l'aise, maintenant qu'il avait un sujet de discussion tout trouvé.

— Rachel est mariée à un jeune médecin, un de mes anciens étudiants. Elle attend son deuxième enfant. Ruth a épousé un marin, et vit désormais à Douvres. Elle nous écrit souvent, et nous rend visite une fois par an. Elle n'a qu'un enfant, une fille. Ton autre sœur, Margaret, en a quatre. Deux garçons et deux filles. Et elle en a perdu un cinquième en couches il y a deux ans. C'était un autre garçon.

Helen sentit une boule se former dans sa gorge.

— Je suis bien triste de l'apprendre.

— Ta mère pense que Margaret ne s'est pas complètement rétablie de son chagrin.

Helen prit une profonde inspiration pour se donner du courage.

— Et comment va maman ?

— Bien, répondit son père en baissant les yeux sur ses mains. Elle ignore que je suis venu te voir.

— Ah... fit-elle.

Qu'aurait-elle pu ajouter à cela ? Elle regarda par la vitre de la portière. Un chien s'était allongé devant la porte de l'auberge pour faire une sieste.

— Je n'aurais pas dû la laisser te renvoyer, reprit son père.

Helen le regarda, étonnée. Elle avait toujours pensé qu'il partageait l'avis de sa mère.

— Tes sœurs n'étaient pas encore mariées, et ta mère s'inquiétait de leur avenir, se justifia-t-il, et il parut soudain infiniment plus âgé. Alors, le plus simple, c'était de te laisser partir avec le duc, et de nous en laver les mains. De faire comme si tu n'existais plus. Mais je l'ai longtemps regretté. J'espère que tu me pardonneras, un jour.

— Oh, papa ! s'écria Helen, qui bondit sur l'autre banquette pour le serrer dans ses bras.

Il lui rendit son étreinte.

— Je suis désolé, Helen.

Elle s'écarta, et vit qu'il était au bord des larmes.

— Pour l'instant, hélas, tu ne pourras pas revenir à la maison, reprit-il. Ta mère ne l'accepterait pas. Mais si tu m'écris de temps en temps, peut-être finira-t-elle par changer d'avis. Et puis, j'espère que nous trouverons une occasion de nous revoir ?

— Bien sûr.

Il caressa la joue d'Abigail et ébouriffa les cheveux de Jamie avant de rouvrir la portière.

— Je dois y aller, à présent. Mais je t'écirai. Aux bons soins de sir Alistair Munroe.

Helen hocha la tête, trop émue pour articuler un mot.

Son père parut hésiter.

— Il m'a donné l'impression d'être un homme bien, lâcha-t-il finalement.

Elle sourit.

— Oui, c'est quelqu'un de très bien, acquiesça-t-elle.

Son père descendit de voiture.

Helen ferma les yeux. Elle était sur le point de fondre en larmes.

Mais la portière se rouvrit presque aussitôt, et quelqu'un monta à l'intérieur.

Helen rouvrit les yeux. Alistair la scrutait d'un air inquiet.

— Que t'a-t-il dit ? voulut-il savoir. Il ne t'a pas insultée, j'espère ?

— Non. Oh non, Alistair !

Et elle bondit de nouveau sur la banquette d'en face pour l'embrasser sur la joue.

— Merci, souffla-t-elle. Merci du fond du cœur.

## 19

*La princesse Sympathie rassembla tous les pouvoirs magiques dont elle disposait – potions, amulettes, sortilèges..., car elle savait qu'elle ne pourrait affronter le sorcier qu'en étant solidement armée. Puis elle partit en pleine nuit, seule, et sans prévenir son père. Le voyage fut long et périlleux, mais la princesse gardait courage en pensant au brave soldat qui l'avait secourue. Finalement, après plusieurs semaines d'un périple épuisant, elle arriva au château du sorcier alors qu'une nouvelle aube se levait.*

Le trajet de retour jusqu'à Castle Greaves leur prit une bonne semaine. Et à chaque étape pour la nuit, Helen et Alistair partagèrent leur chambre avec les enfants. Helen ne voulait pas les éloigner de sa vue, et Alistair comprenait parfaitement ses craintes.

Mais le soir de leur arrivée à Castle Greaves, la pendule n'avait pas sonné, 9 heures qu'il quittait sa chambre pour aller frapper à celle de la jeune femme. Et ce n'était pas seulement le désir qui lui faisait presser le pas. Il voulait, il avait *besoin* de reprendre sa relation avec Helen. Et de s'assurer que tout était redevenu comme avant l'enlèvement des enfants. Même si c'était une faiblesse de sa part, il ne souhaitait pas que l'heure de la séparation survienne déjà.

Il était toutefois bien conscient qu'Helen n'avait plus de raison objective de demeurer à Castle Greaves. Il n'était même plus nécessaire qu'elle travaille. Un soir dans une auberge, elle lui avait montré les bijoux qu'elle avait réussi à emporter dans sa fuite. Ce salaud de Lister lui avait offert assez de perles et d'or pour qu'elle puisse vivre confortablement jusqu'à la fin de ses

jours – à condition de ne pas se livrer à des dépenses excessives, bien sûr. Et maintenant que le duc avait renoncé à ses droits sur les enfants, elle n'avait plus besoin de se cacher de lui.

Ce qui conduisait inévitablement la question suivante : quand se déciderait-elle à le quitter ?

Alistair préféra la chasser de son esprit pour le moment. Parvenu devant la porte de la jeune femme, il gratta doucement au battant. Elle ouvrit presque aussitôt. Elle n'était vêtue que de sa camisole.

Alistair tendit la main. Elle jeta un regard par-dessus son épaule, s'empara de sa main et sortit dans le couloir, refermant la porte derrière elle. Alistair lui étreignit la main, peut-être un peu trop fort, puis l'entraîna rapidement à sa suite. Son sexe déjà gorgé de désir le faisait presque souffrir.

Il avait à peine claqué la porte de sa propre chambre qu'il l'attirait dans ses bras et capturait ses lèvres. Elle s'ouvrit à lui telle une fleur s'épanouissant au soleil, et mêla avec passion sa langue à la sienne. Il laissa courir ses mains le long de son dos, descendit jusqu'à ses fesses, qu'il empoigna à pleines paumes. Elle semblait s'abandonner sans réserve, mais il savait que c'était une illusion.

Soudain, elle rompit leur baiser pour accrocher son regard.

— Alistair...

— Chut ! la coupa-t-il.

Et il la souleva dans ses bras, s'amusant à jouer les conquérants indomptables.

— Mais nous devons parler, insista-t-elle.

— Pas maintenant. Laisse-moi au moins...

Il la déposa sur le lit, et sa chevelure d'or se déploya sur la courtepoinle telle une auréole. On aurait dit une offrande destinée à un dieu païen. Sauf qu'Alistair n'était pas un dieu, et qu'il ne méritait pas de la garder pour lui. Mais il voulait en profiter tant qu'il le pourrait.

Il se débarrassa de son peignoir, et s'allongea, nu, sur la jeune femme. Elle le contempla de ses grands yeux bleus innocents, et il crut y déceler une pointe de tristesse. Et quand, muette, elle leva la main pour caresser les cicatrices qui lui labouraient la joue, son sang se glaça dans ses veines.

Il s'empara de nouveau de ses lèvres pour éviter son regard. Puis lui ôta prestement sa camisole, avant de l'embrasser de plus belle.

Beaucoup d'hommes rêvaient au paradis éternel, mais lui ne voulait d'autre paradis que celui-ci, pour cette vie et la suivante : savourer le contact de la peau d'Helen contre la sienne. Et pouvoir la pénétrer afin que leurs deux corps n'en fassent plus qu'un. Il était prêt à renoncer au ciel en échange de ce bonheur tout simple – et immédiat.

Il caressa ses courbes si voluptueuses, approcha lentement la main de sa féminité. Elle était déjà moite de désir, prête à le recevoir, et il soupira d'aise, car il était impatient de se perdre en elle. Attrapant sa virilité à pleine main, il la positionna à l'orée de son intimité, puis s'introduisit doucement en elle.

Elle l'accueillit en nouant les bras à son cou, et en se saisissant de ses lèvres. Alistair lui fit l'amour avec lenteur, comme s'il cherchait à savourer pleinement chaque instant de cette union miraculeuse, et Helen répondit à sa tendresse par des baisers empreints d'une infinie douceur.

Il n'aurait pu imaginer, ni souhaiter étreinte plus harmonieuse. Il lui semblait être au paradis.

Mais son corps finit par réclamer davantage d'action. L'impératif physiologique de déverser sa semence l'emporta sur la volupté d'une étreinte langoureuse. Il se redressa en appui sur les bras afin que ses coups de reins gagnent en vigueur. La jeune femme avait fermé les yeux. Ses pommettes s'étaient teintées de rose et sa respiration était devenue erratique, mais elle n'avait pas encore atteint le sommet. Alistair fit supporter tout son poids sur un seul bras, et, de sa main libre, tâtonna entre les cuisses d'Helen, à la recherche du petit bouton qui la propulserait au septième ciel. Il le dénicha, lové dans les replis de sa chair, et le titilla avec le pouce. Lui lâchant le cou, Helen leva les bras pour agripper l'oreiller. À l'instant où elle renversa la tête en arrière, il sentit sa propre jouissance le submerger.

Il se retira à temps, lui arrosant généreusement les cuisses. Puis il roula sur le flanc, haletant et sans force. Il glissait doucement dans le sommeil lorsqu'elle se tourna vers lui pour lui caresser le torse.



— Je t'aime, murmura-t-elle.

Il tressaillit, contempla le plafond de sa chambre. Il savait ce qu'il aurait dû répondre, mais les mots ne parvinrent pas à franchir le barrage de ses lèvres. Il était comme frappé de mutisme. Et puis, il était trop tard. Leur temps ensemble était terminé.

— Helen...

Elle s'assit sur le lit.

— Je t'aime de tout mon cœur, Alistair. Mais je ne peux pas rester avec toi dans ces conditions.

Elle s'était déjà crue amoureuse une fois. À l'époque, elle était encore jeune et naïve. Elle s'était laissé subjugué par un homme riche et puissant. Mais l'amour qu'elle ressentait pour Alistair était d'une tout autre nature. Elle connaissait ses défauts, son mauvais caractère, son cynisme... mais elle appréciait aussi ses bons côtés. Son amour de la nature, cette gentillesse innée qu'il dissimulait soigneusement, sa loyauté indéfectible.

Elle savait de lui le pire et le meilleur. Elle devinait même les secrets qu'il lui cachait encore, mais qu'elle ne désespérait pas de percer un jour. Elle savait tout cela, et cependant elle l'aimait – à cause ou en dépit de tout cela. Son amour était celui d'une femme accomplie, mûre. C'était un amour qui s'accommodait des faiblesses de l'autre.

Alistair n'avait pas réagi lorsqu'elle lui avait avoué son amour. De toute façon, qu'il admette ou non l'aimer n'était pas vraiment le problème.

— Reste avec moi, souffla-t-il.

Elle lut un tel désespoir dans son regard qu'elle en eut le cœur chaviré. Elle tint pourtant bon.

— Je ne veux pas recommencer la même existence. J'ai fui Lister parce que je ne voulais plus être son jouet. Je veux davantage. Pour moi, et pour les enfants. Et même si je t'aime mille fois plus que j'ai jamais aimé Lister, je ne répéterai pas les mêmes erreurs.

Il détourna la tête. Elle attendit, mais il demeura muet, et ne bougea pas davantage. Comme s'il s'était transformé en pierre.

Quittant alors le lit, elle ramassa sa camisole qui gisait sur le sol, l'enfila, et se dirigea vers la porte.

Elle jeta un dernier regard à Alistair, mais il n'avait pas bougé d'un pouce. Elle sortit de la chambre, l'abandonnant derrière elle – et son cœur avec.

Alistair se retira dans la tour le lendemain matin. Plus rien ne serait pareil. Ce chapitre sur les blaireaux, qui l'avait tellement passionné, lui paraissait à présent ridicule. Ses dessins, ses spécimens, ses précieuses notes : tout ce que contenait sa pièce de travail avait perdu tout intérêt. Et pour ajouter à sa détresse, il voyait de sa fenêtre Helen occupée à superviser le chargement de ses bagages dans la charrette. Pourquoi diable s'était-il levé ? Il aurait mieux fait de rester au lit pour remâcher son chagrin.

Quelqu'un frappa à la porte, interrompant ses sombres ruminations.

— Entrez ! aboya-t-il.

Le battant s'entrouvrit et Abigail passa timidement la tête dans l'entrebâillement.

— Ah, c'est toi ! fit Alistair, décontenancé.

— Nous voulions vous dire au revoir, expliqua-t-elle d'un ton sérieux qui détonnait chez une fillette de cet âge.

Alistair hocha la tête.

Elle entra. Jamie la suivait, Puddles dans les bras.

Abigail croisa les mains devant elle – un geste qui rappelait sa mère.

— Nous voulions vous remercier d'être venu à Londres nous secourir.

Alistair voulut balayer ses remerciements d'un revers de main, mais, apparemment, elle n'en avait pas terminé.

— Et aussi pour nous avoir appris à pêcher, nous avoir montré où vivent les blaireaux, et pour nous avoir laissés dîner à votre table.

— C'était tout naturel, répondit-il, s'efforçant de contenir son émotion. Ta mère t'aime beaucoup, tu sais.

Elle écarquilla les yeux – les mêmes qu'Helen.

Alistair dut s'éclaircir la voix.

— Elle t'aime telle que tu es, précisa-t-il.

— Oh...

Abigail baissa la tête. Elle semblait lutter pour ne pas pleurer.

— Nous voulions aussi vous remercier de nous avoir permis de baptiser votre chien.

Il haussa les sourcils.

— Nous avons décidé de l'appeler Blaireau, ajouta-t-elle, solennelle. Parce qu'il était avec nous le jour où nous avons découvert le terrier des blaireaux.

— Blaireau, c'est parfait, approuva Alistair, qui n'osait la regarder. N'oubliez pas de le sortir trois fois par jour. Et empêchez-le de se goinfrer.

— Mais ce n'est pas notre chien !

Alistair secoua la tête.

— Je sais avoir prétendu le contraire, mais, en réalité, j'avais acheté ce chien pour vous.

Abigail le gratifia du même regard déterminé que sa mère, la nuit dernière.

— Non. Il n'est pas à nous.

Elle donna un petit coup de coude à Jamie, qui paraissait misérable. Le garçonnet s'approcha et tendit le chiot à Alistair.

— Voilà, nous vous le rendons. Abigail dit que vous aurez plus besoin de Blaireau que nous.

Alistair prit le chiot.

— Mais...

Abigail se planta devant lui, et lui fit signe de se baisser. Puis elle noua les bras autour de son cou, si fort qu'elle faillit l'étrangler.

— Merci, sir Alistair. Merci pour tout.

Elle s'écarta, prit son frère par la main, et l'entraîna hors de la pièce avant qu'Alistair ait trouvé quoi que ce fut à répondre.

— Bon sang, murmura-t-il en regardant Blaireau, qui lui léchait le pouce. Que diable vais-je faire de toi, à présent ?

Il s'approcha de la fenêtre, à temps pour voir Helen aider les enfants à grimper dans la charrette. Abigail leva les yeux, probablement dans sa direction, pensa Alistair, mais elle s'empressa de se détourner, et il se demanda s'il ne s'était pas trompé. Helen s'installa à son tour sur le banc, et le valet secoua

les rênes. La charrette s'ébranla, et Helen et ses enfants sortirent de la cour – et de sa vie.

Elle n'eut même pas un regard en arrière.

Le corps d'Alistair brûlait de se lancer à ses trousses, mais sa raison l'enchaînait à cette fenêtre. Tenter de la retenir ne ferait que retarder l'inévitable.

Aujourd'hui, ou demain, il avait toujours su qu'Helen finirait par le quitter.

## 20

*Le sorcier ouvrit volontiers sa porte à la princesse Sympathie. Mais quand elle lui annonça la raison de sa venue, il éclata de rire. Il la conduisit dans le petit jardin clos, et lui montra l'endroit où se dressait Dit-Vrai, immobile dans sa gangue de pierre.*

*— Voilà ton chevalier, lui annonça le sorcier. Essaie tes sortilèges pour le sauver si tu y tiens, mais sache une chose : je ne t'accorde que cette seule journée. S'il est toujours de pierre quand le soleil se couchera, je te transformerai toi aussi en statue, et vous resterez dans mon jardin pour l'éternité.*

*La princesse consentit à cet horrible marché, car elle n'avait d'autre choix si elle voulait aider Dit-Vrai à redevenir un être de chair et de sang.*

*Toute la journée, elle se livra à ses incantations magiques. Mais quand le soleil commença de baisser à l'horizon, Dit-Vrai était toujours de pierre.*

Trois jours plus tard, Alistair fut réveillé par un tapage au rez-de-chaussée. Il enfonça la tête dans l'oreiller en grognant. Se lever tôt n'était plus un impératif. D'ailleurs, il n'avait plus aucun impératif dans la vie. Mieux valait rester au lit.

Mais le tapage s'intensifia, et se rapprocha, tel un orage d'été, jusqu'à ce qu'il éclate juste derrière la porte de sa chambre. Alistair s'apprêtait à repousser le drap quand sa sœur fit irruption dans la pièce.

— Alistair Michael Munroe, aurais-tu perdu la tête ? lança-t-elle sans prendre la peine de le saluer.

Il serra le drap sur son torse nu, comme une femme surprise dans son sommeil.

— Que me vaut l'honneur de ta visite, ma chère sœur ?

— Ta bêtise, répliqua Sophia. Figure-toi qu'hier, j'ai croisé M<sup>me</sup> Halifax à Édimbourg. Elle m'a appris que vous vous étiez séparés ?

Alistair soupira. Blaireau, réveillé lui aussi, lui léchait la main.

— T'a-t-elle dit qu'elle ne s'appelait pas Halifax ?

Sophia s'immobilisa au milieu de la chambre.

— Elle n'est pas veuve ?

— Non. C'est l'ancienne maîtresse du duc de Lister.

Sophia ouvrit de grands yeux, avant de glousser.

— J'ai cru qu'elle était encore mariée ! s'exclama-t-elle. Du moment qu'elle a quitté Lister, peu importe ce qu'elle était auparavant, ajouta-t-elle, balayant le passé scandaleux d'Helen d'un revers de main. Tu vas t'habiller immédiatement, filer à Édimbourg et t'excuser de toutes les âneries que tu as pu lui débiter.

Alistair suivit sa sœur du regard tandis qu'elle tirait les rideaux d'un geste énergique.

— J'apprécie que tu fasses porter toute la responsabilité sur moi.

Elle gloussa de nouveau.

— Et de quoi devrais-je m'excuser ? reprit Alistair. Elle ne vivra pas ici de toute façon.

Elle se tourna vers lui.

— Lui as-tu demandé de t'épouser ?

— Non.

— Et pourquoi ?

— Ne sois pas idiote, Sophia, répliqua-t-il.

Il sentait un mal de crâne poindre et aurait voulu se rendormir – peut-être pour toujours.

— Elle a été la maîtresse de l'un des hommes les plus riches d'Angleterre, ajouta-t-il tout de même. Et elle a vécu au cœur de Londres presque toute sa vie. Tu aurais dû voir tous les bijoux que Lister lui a offerts. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis borgne, j'ai le visage amoché, j'approche de quarante ans et j'habite au milieu de nulle part. Pourquoi diable voudrait-elle m'épouser ?

— Parce qu'elle t'aime ! cria presque Sophia.

Il secoua la tête.

— Elle dit qu'elle m'aime, mais...

— Parce qu'elle te l'a avoué, et tu n'as rien fait ?  
l'interrompit Sophia, scandalisée.

— Laisse-moi finir ! s'impatienta Alistair.

Son crâne se ressentait de toute la bière qu'il avait ingurgitée la veille au soir, et il ne s'était pas rasé depuis le départ d'Helen. Mais il voulait en finir au plus vite avec cette discussion, et se rendormir.

L'air excédé, sa sœur lui fit signe de continuer.

Il inspira à fond, puis :

— Elle pense m'aimer maintenant, mais quel avenir ai-je à lui proposer ? Et quel sera le mien si elle se lasse de moi et qu'elle me quitte ?

— Parce que c'est quoi, ton avenir, aujourd'hui ? lui renvoya Sophia. Tu as vraiment envie de passer le restant de tes jours en solitaire ? Sans enfants, sans amis, sans personne à qui parler le soir ? Essaie d'avoir un peu confiance en l'avenir, Alistair.

— Comment le pourrais-je alors qu'à tout moment tout peut s'écrouler ? J'ai perdu mon visage, Sophia. Et avec lui, j'ai perdu ma foi en l'avenir.

— Tu n'es qu'un lâche, répliqua sa sœur sans prendre de gants.

— Sophia...

— Non, le coupa-t-elle. Je sais que c'est plus dur pour toi que pour n'importe qui d'autre, mais bon sang, Alistair, si tu laisses Helen partir, tu ferais aussi bien de te tirer une balle tout de suite !

Alistair tenta de respirer. Sa poitrine lui faisait un mal de chien, comme si elle était remplie d'éclats de verre qui lui lacéraient les chairs.

— Tu ne pourras pas plus changer ton visage qu'elle ne pourra changer son passé, poursuivit Sophia. Ce qui est fait est fait. Mais tu dois apprendre à vivre avec tes cicatrices, comme Helen doit apprendre à vivre avec son passé.

— J'ai appris à vivre avec mes cicatrices, répliqua-t-il. C'est pour elle que je m'inquiète. Je n'arrive pas à savoir si elle serait

vraiment capable de vivre avec moi. Mais je crois que je ne supporterais pas qu'elle ne le puisse pas.

Sa sœur s'approcha du lit.

— Tu peux supporter beaucoup de choses, Alistair. Tu l'as déjà prouvé. J'ai dit un jour à Helen que tu étais l'homme le plus courageux que je connaisse. Et c'est la vérité. Malgré ce qui t'est arrivé, tu as été capable d'affronter la vie sans te faire d'illusions. Peu de gens l'auraient pu alors qu'il est déjà parfois si difficile de vivre au quotidien. Mais là, je te demande de faire preuve d'un courage encore plus grand.

Alistair secoua la tête.

Sophia s'agenouilla et joignit les mains, comme en prière.

— Donne une chance à ta vie, Alistair. Demande-lui de t'épouser.

Alistair se massa le front. Et si elle avait raison ? S'il repoussait la perspective de vivre avec Helen uniquement par peur ?

— Très bien, lâcha-t-il finalement. Je le lui demanderai.

— Parfait, se réjouit Sophia, et, se relevant déjà : À présent, habille-toi. Ma voiture attend. Si nous nous dépêchons, nous serons à Édimbourg avant le coucher du soleil.

Helen faisait des courses sur High Street quand elle entendit quelqu'un crier. C'était une radieuse journée d'été, et les rues étaient bondées. Elle avait décidé de rester quelques jours à Édimbourg, le temps notamment d'acheter des vêtements pour Jamie et Abigail. Les enfants – Jamie, en particulier – grandissaient si vite. L'esprit préoccupé par ses emplettes – les chaussures étaient scandaleusement chères –, elle ne se retourna pas tout de suite pour voir ce qui se passait.

Mais le cri se répéta.

Cette fois, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, à l'instant où une jeune femme s'évanouissait avec beaucoup de grâce dans les bras d'un gentleman en veste rouge foncé. À côté, Alistair toisait la fille, qui avait manifestement réagi avec un certain sens du mélodrame à la vue de son visage.



Détournant finalement le regard, il aperçut Helen, et se figea. Puis il entreprit de se frayer un chemin parmi les badauds qui s'étaient déjà attroupés, pour la rejoindre.

— C'est sir Alistair ! s'exclama Abigail, le remarquant à son tour.

Jamie, accroché à la main de sa mère, se mit à sautiller.

— Sir Alistair ! Sir Alistair !

— Que fais-tu là ? s'enquit Helen, stupéfaite, lorsqu'il s'immobilisa près d'eux.

Au lieu de répondre, il posa un genou en terre.

— Oh ! fit-elle en portant la main à son cœur.

Il avait à la main un petit bouquet de fleurs des champs. Elles commençaient à se flétrir.

— Il nous a fallu plus de temps pour venir que prévu, s'excusa-t-il, avant de lui tendre les fleurs. C'est pour toi.

Helen s'en empara avec émotion, comme s'il s'agissait du plus somptueux bouquet qu'elle eût jamais vu.

Il accrocha son regard.

— Je suis venu pour toi, Helen Carter. Je n'ai plus un beau visage, je vis comme un ours et mon château manque d'attraits, mais, malgré tout, je ne désespère pas que tu consentes à devenir ma femme. Parce que je t'aime. De tout mon cœur.

Il n'avait pas terminé son petit discours qu'Abigail bondissait déjà d'excitation. Helen, quant à elle, retenait difficilement ses larmes.

— Oh, Alistair...

— Tu n'es pas obligée de me répondre tout de suite. D'ailleurs, je ne le souhaite pas. J'aimerais avoir le temps de te faire la cour dans les règles. De te montrer que je serai un bon mari, et que j'ai une certaine foi en l'avenir. En *notre* avenir.

Helen secoua la tête.

— Non.

Il tressaillit.

— Helen...

Elle lui caressa la joue – la gauche.

— Je n'aurai pas la patience d'attendre. Je veux t'épouser au plus vite. Fais de moi ta femme, Alistair.

— Dieu soit loué, murmura-t-il avant de se redresser.

Il l'attira dans ses bras, et là, au beau milieu de High Street, devant tout le monde, devant les enfants et sous le regard de Dieu, il la gratifia d'un baiser passionné.

*Six semaines plus tard...*

Helen, allongée sur le lit de la chambre d'Alistair – leur chambre, à présent –, s'étira voluptueusement. Depuis 10 heures, ce matin, elle était officiellement lady Munroe.

Ils avaient opté pour une cérémonie intime, avec juste la famille et quelques amis. Le père d'Helen avait réussi à venir. Lord et lady Vale également, et c'était l'essentiel. Helen avait remarqué, touchée, que son père avait essuyé une larme lorsqu'elle était sortie de la petite église de Glenlargo.

Il demeurerait leur invité pour une semaine, au moins. Il s'était retiré pour la nuit à l'étage du dessous, dans l'une des chambres remises à neuf. Abigail et Jamie, épuisés par toute l'excitation de la journée, étaient dans la nursery, avec Meg Campbell, l'ancienne servante promue au rang de nurse. Alistair parlait déjà d'engager une gouvernante pour les enfants. Blaireau avait doublé au cours des six semaines écoulées, mais il continuait de dormir dans le lit de Jamie – bien qu'il fût censé coucher dans la cuisine.

— Tu admires tes nouveaux rideaux ? s'enquit Alistair depuis le seuil.

Helen redressa la tête et lui sourit. Il était adossé au chambranle, les mains derrière le dos.

— Le bleu convient parfaitement à cette pièce, tu ne trouves pas ?

— Je ne suis pas certain, répondit-il en s'approchant du lit, les mains toujours dissimulées derrière le dos, que mon avis pourrait avoir la moindre influence sur la décoration du château.

— C'est vrai ? Dans ce cas, tu ne t'opposerais pas à ce que je fasse repeindre ta tour en gris puce ?

— J'ignore à quoi peut ressembler le gris puce, mais je devine que c'est une couleur affreuse, riposta-t-il en s'asseyant sur le lit. En outre, je croyais me souvenir que nous avions

convenu que tu avais carte blanche pour tout le château, à l'exclusion de ma tour ?

— Mais... commença-t-elle, histoire de le taquiner encore un peu.

Il ne lui en laissa pas le loisir : s'emparant de ses lèvres, il avala le reste de sa phrase dans un baiser.

Quand il redressa la tête, elle lui sourit et demanda :

— Que caches-tu dans ton dos ?

— Deux cadeaux. Un petit, et un plus grand. Lequel préfères-tu en premier ?

— Le petit.

Il tendit son poing fermé, puis l'ouvrit, révélant un citron.

— En fait, c'est un cadeau qui s'accompagne d'une certaine condition.

Helen déglutit. Elle se rappelait ce qu'ils avaient déjà fait avec un citron. Et pourquoi.

— Laquelle ?

— Tu peux l'utiliser si tu le souhaites, répondit-il, puis il ajouta, une timide lueur d'espoir dans le regard : Je serais heureux que nous poursuivions comme nous avons commencé, avec juste Abigail et Jamie. Mais si tu veux te passer de ceci – il désigna le citron –, j'en serais très heureux également.

Helen en eut les larmes aux yeux.

— Je crois que je préfère utiliser ce citron pour faire de la limonade.

Il ne fit aucun commentaire, mais le baiser fervent qui suivit était on ne peut plus éloquent.

— Et l'autre cadeau ? voulut savoir Helen quand elle eut repris son souffle.

Cette fois, il produisit un bouquet de fleurs des champs.

— Ce n'est pas grand-chose, mais au moins celles-ci ne sont pas flétries.

— J'adore les fleurs fanées, assura-t-elle.

— J'ai beaucoup de chance d'avoir une femme aussi facile à contenter, plaisanta-t-il, avant d'ajouter plus gravement : Je voudrais te faire un vrai cadeau de mariage. Un collier, peut-être, ou une nouvelle robe... Penses-y, et fais-moi savoir ce qui te ferait plaisir.

Helen avait été la maîtresse d'un duc. Elle avait possédé des bijoux et des robes à ne plus savoir qu'en faire. Mais rien de tout cela ne lui avait apporté le bonheur.

— Je ne veux qu'une chose, dit-elle doucement en lui caressant la joue.

Il lui prit la main et entreprit de lui embrasser chaque doigt.

— Laquelle ? demanda-t-il entre deux baisers.

— Toi, murmura-t-elle. Seulement toi.

# Épilogue

*La princesse Sympathie leva les yeux vers le ciel et comprit quelle avait échoué. Elle rejoindrait bientôt son chevalier dans un interminable sommeil de pierre. Au désespoir, elle enlaça la statue de Dit-Vrai, et déposa un baiser sur ses lèvres rigides.*

*C'est alors qu'une chose très étrange se produisit.*

*Le visage gris de Dit-Vrai prit soudain des couleurs. Puis sa poitrine se souleva, et il se mit à respirer.*

*— Non ! se récria le sorcier.*

*Il agita les mains pour tenter de jeter un sort à Dit-Vrai et à la princesse.*

*Mais une volée de moineaux surgissant de nulle part s'abattit sur sa tête, le criblant de coups de bec rageurs. Dit-Vrai, revenu à la vie, dégaina son épée, et d'un coup, d'un seul, trancha la tête du sorcier.*

*Alors, tous les moineaux tombèrent au sol, et se métamorphosèrent en hommes et en femmes qui s'inclinèrent respectueusement devant Dit-Vrai. Il y avait bien longtemps de cela, ils avaient été serviteurs dans ce château, avant que le sorcier n'en dépouille le prince qui le possédait et ne les ensorcelle.*

*Dans le même temps, les statues des chevaliers revinrent elles aussi à la vie. C'étaient des soldats qui avaient essayé, en leur temps, de sauver la princesse, mais qui avaient tous échoué. Ils s'agenouillèrent d'un seul mouvement devant Dit-Vrai, et lui firent allégeance.*

*Dit-Vrai remercia les serviteurs et les chevaliers, avant de se tourner vers la princesse.*

*— À présent, lui dit-il, j'ai un château, des serviteurs, et une armée, alors qu'en arrivant ici, je ne possédais pour tout bien*

*que les vêtements que je portais. Mais je suis prêt à renoncer à tout cela en échange de votre cœur, car je vous aime.*

*La princesse sourit et caressa la joue de Dit-Vrai.*

*— Tu n’as pas besoin de renoncer à ta bonne fortune. Tu as déjà gagné mon cœur. Tu l’as gagné le jour où tu m’as donné l’anneau du sorcier sans rien réclamer en retour.*

*Et elle lui donna un baiser.*